

C. N. Cochin, del. 1769. *D. F. Baßompierre, Sculp. 1770.*

L'ESPRIT D'HENRI IV.

OU

ANECDOTES

LES PLUS INTÉRESSANTES,

Traits sublimes, Réparties ingénieuses, & quelques Lettres de ce Prince.



A PARIS,

Chez PRAULT, Fils aîné, Libraire, Quai des Augustins, à l'Image S. Jacques, & à l'Immortalité.

M. DCC. LXXVI.

A MONSEIGNEUR

DE MAUPEOU,

CHANCELIER ET GARDE DES SCEAUX.

MONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE GRANDEUR, *renferme l'Esprit d'un Prince qui n'avoit pour Conseils que des Hommes d'un génie supérieur. Leurs vues, toujours droi-*

tes & élevées, n'avoient pour objet que le bien public, la gloire & l'intérêt de ce Monarque. Dans le rang que vous occupez, MONSEIGNEUR, vous donnez tous les jours des preuves des mêmes intentions. Ce titre seul suffit pour justifier l'hommage que j'ose vous faire aujourd'hui. Permettez, MONSEIGNEUR, qu'il soit une marque de la reconnoissance des bontés dont vous daignez m'honorer.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
L. PRAULT, Fils aîné.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LA Nation qui ſait le mieux aimer ſes Rois, les François, qu'un forfait incroyable priva du meilleur & du plus grand de ſes Maîtres, ſentirent vivement à ſa mort toute l'étendue de leur perte. Depuis cette cruelle époque, le nom immortel d'HENRI IV, ce nom qui nous rappelle tant de valeur & de vertus, a été répété chez ce peuple ſenſible avec autant de reſpect que d'attendriſſement.

Un homme de génie * choiſit un ſiecle après Henri pour en faire le Héros du premier Poëme épique dont la France puiſſe s'honorer. Il nous retrace avec toute la force & l'élégance de ſon ſtyle enchanteur, & l'héroïſme intrépide de Henri, & ſa clémence, & ſon humanité, & ce tendre amour pour ſon peuple, qui fit ſes plaiſir les plus

* M. de Voltaire.

chers. La Henriade enfin entraîna toutes les ames. Le nom ſacré de ce Héros retentit par-tout. Le fanatiſme en parut plus odieux, la tendreſſe du François pour ce Prince en devint plus vive & plus pure, & la gloire de ce chef-d'œuvre ſera, ſans doute, auſſi durable que notre vénération pour le Héros qui l'a fait naître.

Chaque année a vu depuis élever un nouveau monument à la gloire de Henri; Hiſtoire, Anecdotes, Eloges, Drames, Gravure, Sculpture; tous les genres de la Littérature & tous les les Arts ſe ſont diſputé l'avantage de prouver plus d'amour pour ce modele des Rois. . . . . .

La faveur qu'accorde le Public à tout ce qui lui peint ce grand Prince, fait multiplier les Ouvrages : on ne s'apperçoit pas que celui-ci répete ce qu'un autre a déjà dit; il ſuffit qu'on parle de Henri pour mériter les ſuffrages.

Le même enthouſiaſme de la Nation a produit le Tableau que l'on préſente aujourdhui au Public, C'eſt

l'ame, c'eſt le génie, c'eſt l'eſprit du grand Henri. Qu'importe qu'on ſoit déjà familier avec la plupart des traits qui le font adorer ? ils n'en ſont pas moins chers à notre amour ; leur réunion n'en peut-être que d'autant plus intéreſſante.

On s'eſt aſſervi, autant qu'on l'a pu dans ce Recueil, à l'ordre des temps. C'eſt la ſubſtance de l'hiſtoire de ce Prince ; c'eſt lui-même qui ſe peint par tout ; c'eſt la chaîne des faits importants d'une vie immortelle, dégagée des détails, des liaiſons & des longueurs de la narration.

On oſe préſumer qu'on reconnoîtra mieux Henri IV dans le portrait qu'en fait cet Ouvrage, que dans une Hiſtoire plus étendue & plus ſoignée: l'Homme, le Héros, le Roi, le Pere de ſes Sujets ſe montreront à chaque page ; & peut-être cette façon de le faire enviſager a-t-elle le mérite de s'éloigner peu du modele que Plutarque nous a laiſſé pour écrire la vie des Hommes illuſtres, & les rendre préſents à nos yeux.

Quelques Manuſcrits communiqués au Rédacteur fidele de ce Recueil, l'ont mis à portée d'apprendre ſur ce Prince des faits ignorés encore, ou du moins peu connus. C'eſt peut-être à ce ſeul avantage qu'il obtiendra aſſez de reconnoiſſance de la part du Public, pour ſe féliciter d'avoir entrepris cet Ouvrage.

L'ESPRIT

L'ESPRIT

D'HENRI IV.

§ Lorsque Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, étoit grosse de ce Prince, Henri d'Albret, son grand-pere, fit promettre à sa fille que dans l'enfantement elle lui chanteroit une Chanson, afin, lui dit-il, que tu ne me fasses pas un enfant pleureux & rechigné. La Princesse le lui promit, & eut tant de courage, que malgré les grandes douleurs qu'elle souffroit, elle lui tint parole, & lui chanta une Chanson en son langage Béarnois, aussi-tôt qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. L'enfant vint au monde sans pleurer ni crier. Son grand-pere l'emporta dans ses bras: il lui frotta ses petites levres d'une gousse d'ail, & lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, croyant lui rendre par ce moyen le tempérament plus mâle & plus vigoureux. (*Perefixe.*)

§ Il disoit, avec des transports de joie, à tous ceux qui venoient le complimenter sur cette heureuse naissance: *Voyez maintenant, ma brebis a enfanté un lion.* Il vouloit par-là répondre à une

froide raillerie que les Espagnols avoient faite, en disant, lorsque la Reine Marguerite, sa femme, avoit mis au monde Jean d'Albret, mere de notre Henri : *Miracle ! la vache a fait une brebis*, faisant allusion aux armes de Béarn, qui sont deux vaches. Henri d'Albret disoit encore, par un pressentiment secret, que cet enfant devoit le venger des injures que l'Espagne lui avoit faites. (*Perefixe.*)

§ Henri fut élevé au Château de Corasse, en Béarn, situé dans les rochers & dans les montagnes. Henri d'Albret voulut qu'on l'habillât & qu'on le nourrît comme les autres enfants du pays, & même qu'on l'accoutumât à courir & à monter sur les rochers. On le nourrissoit pour l'ordinaire de pain bis, de bœuf, de fromage & d'ail ; & bien souvent on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Il fut appellé au berceau, *Prince de Viane* : on lui donna peu de temps après le nom de *Duc de Beaumont*, puis celui de *Prince de Navarre.* La Reine de Navarre, sa mere, prit un très-grand soin de son éducation, & lui donna pour Précepteur de la Gaucherie, homme savant & Calviniste zélé. Ayant été présenté encore enfant à Henri II, ce Monarque lui dit : *Voulez-vous être mon fils ?* Le petit Prince répondit en Béarnois : *C'est celui-là qui est mon pere*, montrant le Roi de Navarre. *Eh bien, voulez-vous être mon gendre ? Oui bien*, répondit-il. Son mariage avec la Princesse Marguerite de Valois fut dès-lors arrêté. (*Chronol. Noven. de Cayet.*)

§ En 1569, l'Amiral Coligny venoit de perdre la bataille de Jarnac, lorsqu'il demanda le Prince de Béarn, (c'est ainsi qu'on appelloit alors le jeune Henri) pour le mettre à la tête des Protestants. Coligny avoit réparé sa perte en très-peu de temps ; il avoit mis sur pied de nouvelles troupes avec lesquelles il vint encore auprès de Mon-

contour présenter le combat à l'armée Catholique, qui fut une seconde fois victorieuse; mais elle ne profita point de ses avantages, soit par l'incapacité des Généraux Catholiques, soit que la belle retraite que fit l'Amiral l'en empêchât. Le Prince de Béarn, qui avoit alors seize ans, étoit à cette bataille dans l'armée des Huguenots; mais l'Amiral, qui avoit l'exemple tout récent de la mort du Prince de Condé, tué à Jarnac, ne voulut pas exposer Henri : il le mit, avec le jeune Prince de Condé, sous la garde de Ludovic, Comte de Nassau, les fit escorter par quatre mille chevaux, & les plaça sur une colline d'où l'on pouvoit distinguer ce qui se passoit. Henri brûloit d'ardeur de combattre & de se signaler; mais on ne lui en laissa pas la liberté : il fut seulement spectateur de cette action, & les Huguenots n'eussent peut-être pas perdu la bataille si on lui eût demandé son avis; car l'avant-garde du Duc d'Anjou ayant été enfoncée, il vouloit fondre sur le corps de l'armée, avec les quatre mille chevaux que l'Amiral avoit mis en réserve; mais Ludovic l'en ayant empêché, il s'écria : *Nous perdons la bataille, en donnant le temps aux ennemis de se rallier;* ce qui arriva effectivement. Les Chefs des Huguenots convinrent après l'action, que si l'on avoit fait donner le corps du Prince de Navarre, l'armée Catholique auroit été battue : on conçut delà une haute idée de la capacité du jeune Henri. (*Perefixe & Histoire de Henry IV. par M. de Bury.*)

§ L'Amiral continua la guerre dans différentes parties de la France. Il poussa même la hardiesse jusqu'à la traverser, pour aller au-devant des troupes Allemandes, qu'il joignit, après avoir battu, auprès d'Arnay-le-Duc, le Maréchal de Cossé, qui étoit venu avec un gros d'armée pour l'en empêcher. Ce fut en cette occasion que le

jeune Prince de Navarre fit ses premieres armes, suivant l'Historien Matthieu, qui rapporte avoir oui dire à Henri : » Je n'avois retraite qu'à plus » de quarante lieues, & je demeurois à la dis- » crétion des Paysans. En combattant aussi, je » courois risque d'être pris ou tué, parce que je » n'avois point de canon, & les gens du Roi en » avoient. A dix pas de moi fut tué un Cavalier » d'un coup de coulevrine ; mais, recommandant » à Dieu le succès de cette journée, il le rendit » heureux & favorable. « Quelque temps avant cette action, la Mothe-Fénelon s'adressant au jeune Prince de Navarre, affectoit de paroître surpris de ce que lui, étant si jeune encore, prenoit parti dans une guerre qui ne regardoit proprement que le Prince de Condé son oncle, & les Huguenots qui faisoient la guerre au Roi. » C'est, » lui répondit le jeune Prince, qu'étant visible » que sous ce prétexte de la rebellion qu'on im- » pute faussement au Prince mon oncle, & aux » Huguenots, nos ennemis ne se proposent pas » moins que d'exterminer toute la branche royale » de Bourbon, nous voulons mourir tous ensem- » ble, pour éviter les frais du deuil, qu'autrement » nous aurions à porter les uns des autres. « (*Tabl. historiques des Rois de France.*)

§ Le même Fénelon, adressant encore la parole au Roi de Navarre, déploroit les malheurs dont le feu de cette guerre alloit, disoit-il, inonder le Royaume. *Bon ! c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau.* Comment cela, demanda Fénelon ? *En faisant*, dit le Roi, *boire ce seau d'eau, jusqu'à crever, au Cardinal de Lorraine, vrai & principal boute-feu de la France.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ En 1576, la Ville d'Eause, dans l'Armagnac, soulevée par des mutins, avoit refusé de laisser entrer la garnison que le Roi de Navarre y en-

voyoir. Il arriva aux portes de cette ville avant qu'on eût pu être averti de ſa marche, & y entra ſans obſtacle à la tête de quinze ou ſeize qui le ſuivoient de plus près que le reſte de ſa troupe : ce que les mutins ayant apperçu, ils crierent qu'on abaiſsât promptement la herſe, qui s'abattit en effet, & ſépara cette petite poignée de gens du gros qui demeura hors la ville. Les rebelles ſonnerent le tocſin; une cinquantaine de Soldats accoururent, dont quelques-uns crierent : » Tirez » à cette juppe d'écarlate, & à ce panache blanc, » car c'eſt le Roi de Navarre. « *Mes amis*, dit alors ce Prince, *mes compagnons, c'eſt ici qu'il faut montrer du courage & de la réſolution ; car c'eſt delà que dépend notre ſalut : que chacun donc me ſuive & faſſe comme moi, ſans tirer le coup de piſtolet, qu'il ne porte.* Les mutins diſſipés, & la ville s'empliſſant de Soldats de Henri qui avoient enfoncé la porte, tous les habitants alloient être paſſés au fil de l'épée, ſi les principaux d'entr'eux, les Conſuls à leur tête, ne fuſſent venus ſe jetter aux pieds du Roi de Navarre, qui ſe laiſſa fléchir, & ſe contenta pour toute punition, de faire pendre quatre de ceux qui avoient tiré au panache blanc. (*Mémoires de Sully.*)

§ Ce Prince, qui s'expoſoit comme le moindre Soldat, fit devant Nérac, en 1577, un coup d'une extrême hardieſſe, lorſqu'un gros de Cavalerie s'étant détaché pour venir le ſurprendre, il le repouſſa preſque ſeul. Les prieres de ſes Officiers ne furent point capables de l'engager à prendre plus de ſoin de ſa vie ; & ſon exemple les animoit à leur tour, de maniere qu'ils s'avancerent cette même journée douze ou quinze pour faire le coup de piſtolet, juſqu'à la portée de l'armée Catholique. Henri, qui le remarqua, dit à Béthune : » Allez à votre couſin, le Baron de Roſ» ny ; il eſt étourdi comme un hanneton ; retirez-

» le delà, & les autres aussi; car l'ennemi nous voyant retirer, leur fera, sans doute, une si rude charge, qu'ils seront tous pris ou tués.» Rosny obéit à l'ordre; & ce Prince qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité, avec une colere qui n'avoit rien que d'obligeant. (*Mémoires de Sully.*)

§ Catherine de Médicis, Mere de Henri III, & qui avoit la principale part au Gouvernement du Royaume, auroit bien voulu engager le Roi de Navarre à abandonner les Huguenots & à revenir à la Cour de France. Mais ne pouvant y réussir, elle pratiqua des intelligences secrettes dans les villes dont il étoit le maître. En 1578, les deux Cours étant à Auch, un jour qu'il se donnoit un bal, on vint informer le Roi de Navarre, que le Gouverneur de la Réole, qui étoit un vieux Gentilhomme, emporté par son amour pour une des filles de la Reine mere, avoit trahi son devoir & livré la place aux Catholiques. Henri, qui ne vouloit pas différér plus long-temps à s'en venger, fit avertir secrettement Rosny avec trois ou quatre Officiers, de sortir de la salle du bal, & de le joindre à la campagne, les armes cachées sous leurs habits. Ce Prince les attendoit avec un petit corps de troupes. Ils marcherent le reste de la nuit, & ariverent à Fleurence dans le moment qu'on ouvroit les portes : ils s'en emparerent sans aucun obstacle. La Reine mere, qui auroit juré que le Roi de Navarre avoit couché à Auch, apprit le lendemain cette expédition avec étonnement. Mais elle prit le parti d'en rire : » Je vois bien, dit-elle, que c'est la revanche de » la Réole. Le Roi de Navarre a voulu faire chou » pour chou, mais le mien est mieux pommé.« (*Mémoires de Sully.*)

§ La Reine mere qui desiroit toujours de détacher le Roi de Navarre & le Prince de Con-

dé du parti huguenot, leur proposa une conférence. Elle fut tenue à Nérac dans les derniers jours de Février 1579. Un jour, dans un entretien que la Reine avoit avec le Roi de Navarre, elle lui demanda si la peine qu'elle avoit prise ne produiroit aucun fruit, elle qui ne souhaitoit que le repos : » Madame, lui répondit-il, » je n'en suis pas la cause ; ce n'est pas moi qui » vous empêche de vous coucher dans votre lit ; » c'est vous qui m'empêchez de dormir dans le » mien. La peine que vous prenez vous plaît & » vous nourrit ; le repos est le plus grand ennemi de votre vie. » (*Perefixe.*)

§ Dans une autre occasion, cette Princesse lui fit beaucoup de caresses, jusqu'à le chatouiller par les côtés. Henri soupçonnant le dessein de cette Reine, qui étoit de tâter s'il étoit couvert, tira les boutons de son pourpoint, & lui montrant sa poitrine : *Voyez, Madame*, lui dit-il, *je ne sers personne à couvert.* Comme elle le conjura de ne plus faire sa cour aux Maires de la Rochelle, disant que c'étoit faire tort à sa grandeur, de se soumettre ainsi à une populace de laquelle il pourroit être éconduit souvent : *J'y fais*, répondit ce Prince, *ce que je veux ; parce que je n'y veux rien que ce que je dois.* (Le Grain, Décade de Henri le Grand.)

§ Catherine continua de ménager plusieurs entrevues avec le Roi de Navarre. Ce Prince, malgré sa foiblesse pour les femmes, eut cependant la force de résister à tous les pieges que lui tendit la Reine. Un jour cette Princesse, accompagnée des plus belles femmes de sa Cour, demanda à Henri ce qu'il desiroit. Ce Prince lui répondit, en regardant cet essaim de Beautés qui l'environnoient : *Il n'y a rien là, Madame, que je desire ;* voulant lui faire entendre que sa ruse ne réussiroit pas. (*Perefixe.*)

§ Quelques jours après cette Reine, accompagnée des mêmes femmes, pressant Henri de faire quelque ouverture. *Madame*, lui dit-il, *il n'y a point ici d'ouverture pour moi.* (Histoire de France de Matthieu.)

§ Les conférences n'ayant pu procurer la paix que l'on desiroit, Henri reprit les armes & se porta vers Cahors, Ville très-bien fortifiée. Le Gouverneur de la place avoit une forte garnison, & prenoit les mêmes précautions qu'un homme qui s'attend à chaque moment d'être attaqué : ce qu'on reconnut par un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel il avoit écrit de sa main : *Nargue pour les Huguenots.* Quelques représentations qu'on pût faire au Roi de Navarre sur cette entreprise, il ne fit que cette réponse : *Tout me sera possible avec des hommes aussi braves que ceux que je consulte.* Ce Prince étoit à la tête d'une poignée de Soldats qui firent des prodiges de valeur, conduits par un tel Chef, qui combattoit lui-même en Soldat. Les coups sembloient dirigés sur lui : il rompit deux pertuisanes, & ses autres armes furent faussées. Ces combats durerent cinq jours & cinq nuits. Les Assiégés attendoient un prompt secours, & ne cherchoient qu'à faire durer l'attaque jusqu'à l'arrivée de ce secours. On apprit bientôt qu'il étoit proche. Dans cette extrémité, les Officiers, épuisés de fatigues, s'assemblerent autour du Roi de Navarre & le conjurerent avec instance de se procurer une retraite avant que les ennemis eussent pénétré dans la Ville. Mais ce brave Prince, que rien ne pouvoit abattre ni faire trembler, surmontant la douleur qu'il ressentoit de ses blessures, se tourna vers eux avec un visage riant, & un air d'assurance qui en inspiroit aux plus foibles, & se contenta de leur répondre : » Il est dit là-haut ce qui doit être fait

» de moi en cette occasion. Souvenez-vous que
» ma retraite hors de cette Ville sans l'avoir as-
» surée au parti, sera la retraite de ma vie hors
» de ce corps : il y va trop de mon honneur
» d'en user autrement. Ainsi, qu'on ne me parle
» plus que de combattre, de vaincre ou de mou-
» rir. » La fortune seconda le courage de Henri.
La Ville fut prise & abandonnée au pillage, avec
défenses cependant aux Soldats de faire aucune
violence, sous peine de la vie. (*Mémoire de Sully.*)

§ Après quelques autres expéditions, Henri
ayant fait la paix avec la Cour, passa assez tran-
quillement les trois années qui la suivirent. Il
s'instruisoit par la lecture des meilleurs Livres.
Un de ceux qui lui plaisoient davantage, étoit
les *Hommes Illustres* de Plutarque. Il disoit sou-
vent qu'il avoit de grandes obligations à cet Ou-
vrage, dans lequel il avoit puisé d'excellentes
maximes pour sa conduite & pour le Gouverne-
ment. (*Histoire de Henri IV. par M. de Bury.*)

§ Ce prince éloigné de la Cour, & qui vou-
loit en connoître les mouvements, jetta les yeux
sur le Baron de Rosny, qu'il chargea de ses ins-
tructions. Lorsque ce Seigneur vint prendre
congé de son Maître : Mon ami, lui dit Henri,
après l'avoir embrassé plusieurs fois, souve-
» nez-vous que la principale partie d'un grand
» courage & d'un homme de bien, c'est de se
» rendre inviolable en sa parole ; je ne man-
» querai jamais à celle que je vous ai donnée. «
(*Mémoires de Sully,*)

§ Catherine de Médicis qui croyoit que son
autorité étoit appuyée sur la division des Catho-
liques & des Hugnenots, obligea bientôt le
Roi de Navarre à reprendre les armes. Il mar-
choit, en 1587, contre le Duc de Joyeuse, Chef

de l'armée Catholique. Lorsqu'il l'apperçut : »Amis, dit-il à ses soldats, voici un nouveau »marié, dont la dot est encore toute entiere »dans ses coffres, c'est à vous de l'y chercher.« (*Mémoires de Sully.*)

§ Les deux armées étoient prêtes à en venir aux mains : avant le commencement de l'action, le Roi de Navarre se tournant vers les Princes de Condé & de Soissons, leur dit avec cette confiance qui précede la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ; & vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné.* »Et nous, lui répondirent-ils, nous vous mon»trerons que vous avez de bons cadets.« (*Dictionnaire des Portraits historiques & des Anecdotes des Hommes Illustres.*)

§ Henri s'appercevant dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettoient devant lui à dessein de défendre & de couvrir sa personne, leur cria : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paroître.* En effet, il enfonça les premiers rangs des Catholiques, fit des prisonniers de sa main, & en vint jusqu'à colleter le brave Casteau-Regnard, Cornette de Gendarmes, lui criant d'un ton qui n'étoit qu'à lui : *Rends-toi, Philistin.* (Dictionnaire cité.)

§ Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un s'imagina que le Maréchal de Matignon, qui commandoit une autre armée Catholique, paroissoit, & il débitoit cette conjecture comme une vérité incontestable. *Allons, mes amis*, dit Henri avec une gaieté extraordinaire, *ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.* (Perefixe.)

§ Le Roi de Navarre venoit de remporter la victoire, & soupoit au-dessus d'une salle où étoit déposé le corps du Duc de Joyeuse, Général des

Catholiques, tué dans l'action. On s'avisa de lui présenter les bijoux & autres magnifiques bagatelles du voluptueux Général ; il dédaigna d'en faire usage. » Il ne convient, dit-il, qu'à des » comédiens de tirer vanité des riches habits » qu'ils portent. Le véritable ornement d'un Gé- » néral est le courage & la présence d'esprit » dans une bataille, & la clémence après la » victoire. « (*Le Grain, Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Peu de temps après cette victoire, le Roi de Navarre étant en Béarn, apprit la mort de Henri de Bourbon, Prince de condé, arrivée le 5 Mars 1588. Quoiqu'il y eût entre eux, dit Perefixe, une secrette jalousie, Henri fut si sensible à cette perte, que s'étant renfermé dans son cabinet, avec le Duc de Soissons, on lui entendit pousser les hauts cris, en disant qu'il avoit perdu son bras droit. Il écrivit à ce sujet à Corisandre d'Andoin, Comtesse de Grammont, cette lettre, qu'on lira avec intérêt. » Pour achever de » me peindre, il m'est arrivé un des plus extrê- » mes malheurs que je pouvois craindre, qui » est la mort subite de M. le Prince ; je le plains, » comme ce qu'il me devoit être, non comme ce » qu'il m'étoit. Je suis à cette heure le seul but » où visent tous les perfides de la messe. Ils l'ont » empoisonné les traîtres ; si est-ce que Dieu de- » meurera le Maître, & moi, par sa grace, » l'exécuteur. Ce pauvre Prince, non de cœur, » Jeudi ayant couru la bague, soupa se portant » bien ; à minuit, lui prit un vomissement qui » lui dura jusqu'au matin. Tout le Vendredi il » demeura au lit ; le soir il soupa ; & ayant » bien dormi, il se leva le Samedi matin, dîna » debout, & puis joua aux échecs ; il se leva » de sa chaise, se mit à se promener par sa

» chambre, devisant avec l'un & avec l'autre : » tout d'un coup il dit, *baillez-moi ma chaise,* » *je sens une grande foiblesse.* Il ne fut pas à » peine assis qu'il perdit la parole, & soudain » après il rendit l'ame assis. Les marques de poi- » son sortirent soudain ; il n'est pas croyable l'é- » tonnement que cela a porté en ce pays-là. Je » pars dès l'aube du jour, pour y aller pour- » voir en diligence. Je me vois bien en chemin » d'avoir bien de la peine, priez Dieu hardi- » ment pour moi ; si j'en échappe, il faudra » bien croire que ce soit lui qui me gardoit, » dont je suis peut-être plus près que je ne pen- » se : je vous demeurerai fidele esclave. Bon soir, » mon ame ; je vous baise un million de fois les » mains. « *Mars* 1588.

§ En 1589, Henri III, réduit par l'insolence & les entreprises des Ligueurs à se jetter entre les bras des Calvinistes, fut excommunié par le Saint Siege. Comme ce foible Prince paroissoit alarmé de cette hardiesse, le Roi de Navarre lui dit avec sa franchise ordinaire, qu'il y avoit un bon remede : » Et c'est, ajouta-t-il gaiement, que » nous vainquions, & au plutôt ; car si cela est, » vous aurez absolument votre absolution ; mais » si nous sommes battus, nous serons toujours » excommuniés, aggravés & réaggravés. « (*Journal de la Ligue.*)

§ Henri III avoit le premier fait proposer au Roi de Navarre de se réunir contre les ennemis communs. Ce dernier Prince, qui ne connoissoit point la défiance, signa, au Plessis-les-Tours, le Traité qui lui fut proposé, & se mit en chemin pour se rendre auprès du Roi de France. Lorsqu'il fut sur le bord de la riviere du Cher, dans un endroit qui n'étoit qu'à deux lieues du Plessis-les-Tours, il s'arrêta un moment. Il voulut,

avant que de-la passer, savoir encore les sentiments des Gentilshommes qui l'accompagnoient, & après s'être entretenu quelque temps avec eux : *Allons*, leur dit-il, *la résolution en est prise, il n'y faut plus penser*, & passa aussi-tôt de l'autre côté de la riviere. (*Mémoires de Sully & Histoire de Henri IV.*)

§ Henri III averti de l'arrivée du Roi de Navarre, s'étoit avancé au-devant de lui dans la campagne, & la joie d'une union si desirée y avoit attiré un concours de Peuple si prodigieux, que les deux Rois furent plus d'un demi-quart-d'heure à cinquante pas l'un de l'autre sans pouvoir s'approcher. Le Roi de Navarre se jetta aux genoux du Monarque François, qui le releva aussi tôt, & l'embrassa avec beaucoup d'affection; ils réitérerent leurs embrassements trois ou quatre fois, avec une extrême vivacité de part & d'autre. Ils s'entretinrent assez long-temps, & avoient un air de gaieté qui témoignoit la satisfaction qu'ils avoient de se voir. Le Roi le nommoit son cher Frere, & Henri l'appelloit son Seigneur. Ce Prince lui dit en riant : *Courage, mon Seigneur; deux henris valent mieux qu'un carolus.* Le Duc de Mayenne, général de la Ligue, s'appelloit *Charles*, & l'on sait que la monnoie d'or courante alors se nommoit *henri*, comme on dit aujourd'hui un *louis*. (Histoire de Henri IV.)

§ Le Roi de Navarre témoigna la joie qu'il avoit de cette entrevue, par cette Lettre qu'il écrivit lui-même à Duplessis Mornay : » M. Duplessis, la glace est rompue, non sans nombre » d'avertissements, que si j'y allois, j'étois mort. » J'ai passé l'eau en me recommandant à Dieu, » lequel, par sa bonté, ne m'a pas seulement » préservé, mais fait paroître au visage du Roi » une joie extrême, & au Peuple un applaudis-

» sement nompareil, même criant : *Vivent les* » *Rois*, dont j'étois bien marri. Il y a eu mille » particularités qu'on peut dire remarquables. « (*Hist. de Henri IV.*)

§ Le Roi de France, Henri III, venoit d'être assassiné en 1589, au siege de Paris, qu'il avoit entrepris avec les Calvinistes. Anglure de Givry, homme également prudent & vertueux, s'appercevant que plusieurs Officiers des plus distingués de l'armée se disposoient à quittter le nouveau Roi Henri IV, il parvint à les retenir, en disant publiquement au Monarque : » Je viens » de voir la fleur de votre brave noblesse, qui » se réserve à pleurer la mort de son Roi quand » elle l'aura vengé : elle attend avec impatience les » commandements absolus du vivant. Vous êtes » le Roi des braves, & ne serez abandonné que » des poltrons. « (*D'Aubigné.*)

§ Le nouveau Roi de France fit appeller sur le champ le Maréchal de Biron, dont il connoissoit les vertus militaires ; & lui dit en l'embrassant : » C'est en ce moment qu'il faut que vous mettiez » la main droite à ma couronne ; ni mon hu» meur, ni la vôtre, ne veulent pas que je vous » anime par des discours. Je vous prie, en pen» sant à ce qui se présente sur nos bras, allez ti» rer le serment des Suisses ; comme vous en» tendez qu'il faut, & puis me venez servir de » pere & d'ami. « Le Maréchal lui répondit : » Sire, c'est à ce coup que vous connoîtrez les » gens de bien ; nous parlerons du reste à loi» sir : je ne vais point essayer, mais vous querir » ce que vous demandez. « (*Histoire de Henri IV.*)

Les négociations de ce Maréchal eurent le succès desiré, & les Suisses se mirent en marche pour se rendre auprès de Henri IV. Ce Prince

» quent, voici le signe du ralliement ; vous le » trouverez toujours au chemin de la victoire & » de l'honneur. (*Dictionnaire des Portraits historiques & Anecdotes des Hommes illustres.*)

§ Dans une autre occasion, il dit simplement à ses Troupes : *Je suis votre Roi ; vous êtes François, voilà l'ennemi.* Son avant-garde ayant d'abord plié, & quelques-uns pensant à fuir : *Tournez la tête*, leur dit-il, *& si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.* (Dictionnaire cité.)

§ Lors de la journée de cette bataille d'Ivry, on perdit pendant quelque-temps le Roi de vue dans la mêlée, où il se trouva seule avec douze ou treize Gentilshommes au milieu des ennemis. Il tua de sa main l'Ecuyer du Comte d'Egmont. *Il faut jouer du pistolet*, dit-il à sa Troupe ; *plus d'ennemis, plus de gloire.* (Matthieu.)

§ Tant de bravoure avoit forcé la victoire à se déclarer en faveur de ce Prince, qui vouloit qu'on épargnât le sang de ses sujets rebelles. Il fit crier dans la déroute : *Sauvez les François, & main basse sur l'Etranger.*

§ La seule faute que l'on pourroit peut-être reprocher à ce Prince dans cette journée, est d'avoir trop exposé sa personne. Après la bataille, le Maréchal de Biron lui dit : » Sire, vous avez » fait aujourd'hui le devoir du Maréchal de Biron, » & le Maréchal de Biron a fait ce que devoit faire le Roi. « (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le soir même de cette mémorable journée, le Roi soupant au Château de Rosny, on lui annonça que le Maréchal d'Aumont, un de ses plus braves Officiers, venoit lui rendre compte de quelque chose. Ce bon Prince se leva aussi-tôt, alla au-devant de lui, l'embrassa tendrement, & le fit asseoir à table avec ces paroles obligeantes : *Il est bien raisonnable que vous soyez du festin*,

puisque vous m'avez si bien servi à mes noces. (Perefixe.)

§ François de Pas, un des meilleurs Officiers de l'armée de Henri IV, fut tué dans cette bataille d'Ivri, en combattant héroïquement sous les yeux de son Roi. Ce Prince, touché de ce qu'il venoit de voir, & de ce qu'il savoit depuis long-temps de cette famille guerriere, s'écria : *Ventre saint-gris, j'en suis fâché ; n'y en a-t-il plus?* On lui répond que la Veuve est grosse. *Eh bien*, répliqua-t-il, *je donne au ventre la même pension que cet Officier avoit.* (Mémoires de Feuquieres.)

§ La ville de Chartres avoit embrassé le parti de la Ligue. Henri IV l'assiégea en 1591, mais deux assauts donnés avec perte avoient rebuté le Roi, qui, se voyant pressé par le Chancelier d'en faire donner un troisieme, lui dit d'un air irrité : *Allez y donc vous-même : je ne suis pas accoutumé de faire si bon marché du sang de ma Noblesse.*

§ Quelques jours après, les Assiégés capitulerent ; & lorsqu'il fut sur le point de faire son entrée dans la ville, il fut arrêté par une députation des habitants. Le Magistrat qui portoit la parole lui fit une longue & ennuyeuse harangue. Il commença par dire qu'il reconnoissoit que la ville étoit assujettie à Sa Majesté par le droit divin & par le droit romain. Le Vainqueur impatienté dit, en poussant son cheval pour entrer : *Ajoutez y, & par le droit Canon.* (Histoire de France du Pere de Châlons.)

§ Le même Prince étant fatigué de la grande traite qu'il avoit été obligé de faire pour le secours de Cambray, & passant par Amiens, on vint lui faire une Harangue. L'Orateur la commença par les titres de *très-grand, très-clément, très-magnanime.................* » Ajoute aussi, dit

» le Roi, & très-las; je vais me reposer, j'écou-
» terai le reste une autre fois. « (*Journal de l'Etoile.*)

§ Ce Prince fit sentir également le ridicule d'un autre Harangueur qui s'étoit présenté à l'heure de son dîné. Il avoit commencé son discours par ces mots : *Annibal partant de Carthage, Sire*, & en resta là. *Ventre saint-gris*, dit le Roi, *Annibal partant de Carthage avoit dîné, & je vais en faire autant.* (Dictionnaire des Portraits historiques, & Anecdotes des Hommes illustres.

§ Ayant dit par deux fois à un autre Discoureur, qu'il abrégeât, & voyant qu'il n'en faisoit rien, il le laissa là, & s'en alla en disant : *Vous direz donc le reste à Maître Guillaume*; c'étoit le bouffon de la Cour. (*Dictionnaire cité.*)

§ Le 11 Octobre de cette même année 1591, le Roi se rendit à Sedan pour assister au mariage du Vicomte de Turenne. Ce Prince s'étant retiré, après avoir vu coucher la mariée, & le Vicomte l'ayant conduit dans son appartement, lui dit : » Sire, Votre Majesté m'a fait aujour-
» d'hui beaucoup d'honneur ; je veux lui en té-
» moigner ma reconnoissance : je la prie de m'ex-
» cuser, & de n'être pas inquiete si je ne couche
» sous le même toît, pour veiller à la sûreté de
» sa personne ; j'y ai mis bon ordre. » Le Roi lui demanda de quoi il s'agissoit. « Sire, lui ré-
» pondit-il, vous le saurez demain matin, je
» n'ai pas le temps de vous le dire. « Il part aussi-tôt avec un corps de troupes qu'il avoit préparé, se rend maître de la ville de Stenay, & vient en apporter la nouvelle au Roi à son lever. » Ventre-saint-gris, lui dit ce Prince, je
» ferois souvent de semblables mariages, & je
» serois bientôt maître de mon Royaume, si les
» nouveaux mariés me faisoient de pareils pré-

» sents de noces. Mais, en attendant, allons à » nos affaires. « Aussi-tôt il monte à cheval, se met à la tête de ses troupes, & va faire le siege de Rouen. (*Histoire d'Henri IV.*)

§ Le Baron de Rosny qui accompagnoit le Roi à cette attaque, ayant voulu lui faire quelque remontrance sur ce qu'il exposoit trop sa personne dont dépendoit le destin de la France : » Mon ami, lui répondit ce valeureux Prince, je » ne puis faire autrement ; car, puisque c'est pour » ma gloire & pour ma Couronne que je com» bats, ma vie & toute autre chose ne me doi» vent sembler rien au prix. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Lors de la journée de ce siege, & dans une action fort chaude vers le pont d'Aumale, le Roi reçut un coup de feu dans les reins, au défaut de la cuirasse. Cette blessure cependant ne l'empêcha point de combattre au-delà du pont. Mais la rumeur de ce coup, dit le Grain, fut si grande, & porta telle épouvante parmi les Troupes, que Sa Majesté fut contrainte de se montrer dans plusieurs quartiers ; jusques-là que l'ennemi en ayant eu le bruit, envoya aussi-tôt une Trompette, sous prétexte de demander l'échange de quelques prisonniers. Le Roi se fit amener le Trompette, auquel il dit : » Je sais » bien pourquoi vous êtes envoyé ; dites au Duc » de Parme, votre Maître, que vous m'avez vu » sain & gaillard, & bien préparé à le recevoir » quand il voudra. « (*Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Ce fut en cette occasion que Duplessis Mornay lui écrivit cette Lettre : » Sire, vous avez » assez fait l'Alexandre, il est temps que vous » soyez Auguste ; c'est à nous de mourir pour » vous, & c'est-là notre gloire ; à vous, Sire, de » vivre pour la France, & j'ose dire que ce vous » est un devoir. » (*Notes sur la Henriade.*)

§ Ce siege n'eut pas le succès desiré. On en attribua la faute au Maréchal de Biron ; mais quoique le Roi jugeât cette faute irréparable, & qu'il en fût fort mauvais gré à ce Commandant, il se donna bien de garde d'en laisser rien paroître. Rien ne marque mieux combien Henri IV se croyoit obligé d'avoir des égards & de la complaisance pour le Maréchal de Biron, que ce que dit ce Prince au jeune Châtillon dans une occasion où celui-ci ouvrit un fort bon avis, mais contraire à celui-ci du Maréchal : » Les Oisons » veulent mener paître les Oies. Quand vous au- » rez la barbe blanche, peut-être en saurez-vous » quelque chose ; mais à cette heure, je ne trouve » pas bon que vous en parliez si hardiment : » cela n'est bon qu'à mon pere que voici, « en montrant Biron qui avoit menacé de se retirer. » Il faut, poursuivit-il, en lui tendant les bras, » que tout tant que nous sommes, allions à son » école. « (*Pierre Matthieu.*)

§ Henri IV n'avoit pas quinze mille hommes lorsqu'en 1593 il assiégea Paris, où il restoit alors au moins deux cents mille habitants. Il auroit pu prendre cette Ville par famine. Mais sa compassion pour les Assiégés faisoit que les soldats eux-mêmes, malgré les défenses des Généraux, vendoient des vivres aux Parisiens. Un jour que pour faire un exemple, on alloit pendre deux Paysans qui avoient amené des charrettes de pain à une poterne, Henri les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jetterent à ses genoux, & lui remontrerent qu'ils n'avoient que ce moyen pour gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le Roi, en leur donnant aussi-tôt l'argent qu'il avoit sur lui ; *le Béarnois est pauvre*, ajouta-t-il, *s'il en avoit davantage il vous le donneroit*, (Dictionnaire des Portraits historiques, & Anecdotes des Hommes illustres.)

§ On conseilloit à ce Prince de prendre Paris d'assaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le Roi d'Espagne envoyoit pour soutenir la Ligue ; mais Henri ne voulut jamais consentir à exposer cette Capitale aux horreurs qu'éprouve une Ville prise d'assaut : » Je suis, disoit-il, le » vrai pere de mon peuple ; je ressemble à cette » vraie mere qui se présenta devant Salomon : j'ai- » merois mieux n'avoir pas de Paris, que de l'avoir » tout ruiné & tout dissipé par la mort de tant de » de personnes. « (*Dictionnaire cité.*)

§ Pendant le siege de cette ville, le Duc de Nemours, qui commandoit les assiégés, fit sortir les bouches inutiles. Le Conseil du Roi s'opposa à ce qu'on leur accordât le passage ; mais ce Prince ayant appris à quelle horrible nécessité ces malheureux étoient réduits, il ordonna qu'on les laissât passer. » Je ne m'étonne pas, disoit-il, si » les Chefs de la Ligue & les Espagnols ont si » peu de compassion de ces pauvres gens-là ; ils » n'en sont que les Tyrans ; mais pour moi, qui » suis leur Roi, je ne puis entendre le récit de » ces calamités, sans en être touché jusqu'au fond » de l'ame, & sans desirer ardemment d'y appor- » ter remede. « (*Perefixe.*)

§ La réponse de Henri IV au Cardinal de Gondi & à l'Archevêque de Lyon, qui étoient les Députés ordinaires des Parisiens pendant le siege de leur Ville, servira encore à peindre l'ame généreuse & sensible de ce Prince. Ces deux Prélats, dans la premiere audience qu'ils eurent de Henri, lui présenterent un écrit de la part des Parisiens, dans lequel on ne lui donnoit que le titre de *Roi de Navarre*. Henri IV, après avoir lu l'écrit, leur dit : » Si je n'étois que Roi de Navarre, je » n'aurois que faire de pacifier Paris & la France ; » & toutefois, sans m'arrêter à cette formalité, » sachez que je desire plus que toute autre de voir

» mon Royaume en repos. Je ne ſuis point diſſi-
» mulé, je dis rondement, & ſans feintiſe, ce
» que j'ai ſur le cœur : j'aurois tort de vous dire
» que je ne veux point une paix générale ; je la
» veux, je la deſire. Pour avoir une bataille, je
» donnerois un doigt, & pour la paix générale,
» deux. J'aime ma ville de Paris, c'eſt ma fille
» aînée ; j'en ſuis jaloux ; je lui veux faire plus de
» bien, plus de grace & plus de miſéricorde qu'elle
» ne m'en demande ; mais je veux qu'elle m'en
» ſache gré, & non au Duc de Mayenne, ni au
» Roi d'Eſpagne. S'ils lui avoient moyenné la paix
» & la grace que je lui veux faire, elle leur de-
» vroit ce bien ; elle les tiendroit pour libérateurs,
» non pas moi, ce que je ne veux pas. Davan-
» tage, continua le Monarque, ce que vous de-
» mandez de différer la reddition de Paris, juſ-
» qu'à une paix univerſelle, qui ne peut ſe faire
» qu'après pluſieurs allées & venues, c'eſt choſe
» trop préjudiciable à ma ville de Paris, qui ne
» peut attendre un ſi long-temps : il eſt déjà
» mort tant de perſonnes de faim ! Vous, Mon-
» ſieur le Cardinal, en devez avoir pitié ; ce ſont
» vos Ouailles, de la moindre goutte du ſang
» deſquelles vous ſerez réponſable devant Dieu ;
» & vous auſſi, Monſieur de Lyon, qui êtes le
» Primat par-deſſus les autres Evêques. Je ne ſuis
» pas bon Théologien, mais j'en ſais aſſez pour
» vous dire, que Dieu n'entend pas que vous
» traitiez ainſi le pauvre peuple qu'il vous a re-
» commandé. « Les Députés lui ayant répondu
que ſi Paris ſe rendoit ſans l'agrément du Duc
de Mayenne, ce Prince viendroit le reprendre
avec toutes les forces de l'Eſpagne. » S'il y vient,
» dit le Roi, lui & tous ſes Alliés, *pardieu*, nous
» les battrons bien, & leur montrerons que la
» Nobleſſe françoiſe ſait ſe défendre. J'ai juré con-
» tre ma coutume ; mais je vous dis encore que

» par le Dieu vivant, nous ne souffrirons point
» cette honte. « (*Mémoires de Sully.*)

§ La Religion que Henri IV professoit étoit un prétexte pour plusieurs Sujets rebelles de fomenter les divisions : c'est pourquoi les meilleurs amis de ce Prince, & Rosny lui-même, quoique Calviniste, conseillerent à leur Maître d'embrasser la Communion Romaine. Les Ministres Protestants avoient avoué à Henri qu'on pouvoit faire son salut dans l'Eglise Romaine. Ce Prince prit en conséquence la politique pour guide, puisqu'elle laissoit sa conscience en sûreté, & s'écria un jour assez plaisamment : *Ventre-saint-gris, Paris vaut bien une Messe.*

§ Plusieurs Seigneurs Protestants n'approuvoient cependant pas la démarche de Henri IV, & le fatiguoient par leurs représentations. C'est ce qui lui faisoit écrire à Gabrielle d'Estrées : » Ce » sera Dimanche que je ferai le saut périlleux. » A l'heure que je vous écris, j'ai cent importuns » sur les bras, qui me feront haïr Saint Denis, » comme vous faites Mantes, &c. « (*Recueil de ses Lettres.*)

§ La Cour se trouva très-nombreuse à Saint-Denis où devoit se faire la cérémonie de l'Abjuration, & tout s'y passa avec beaucoup d'appareil & de pompe. Les rues étoient tapissées & jonchées de fleurs. Une quantité prodigieuse de peuple faisoit retentir l'air de ses acclamations & de cris redoublés de *vive le Roi*, levant les mains au Ciel. Les femmes versoient des larmes de joie, & crioient sans cesse : » Dieu le bénisse, & le veuille » bientôt amener dans notre Eglise de Notre-» Dame. «

§ A l'entrée de l'Eglise de l'Abbaye de Saint-Denis, mais en dedans, il trouva l'Archevêque de Bourges en habits pontificaux, assis dans un fauteuil de damas blanc aux armes de France,

& aux côtés de ce Prélat, qui, dans cette cérémonie, faisoit l'office de Grand-Aumônier, le Cardinal de Bourbon, plusieurs Evêques & les Religieux de l'Abbaye, qui l'attendoient avec la Croix, le Livre des Evangiles, & l'Eau bénite. Le Roi s'etant approché, l'Archevêque lui demanda : Qui êtes-vous? *Je suis le Roi*, répondit Henri. Que demandez-vous? *Je demande d'être reçu au giron de la sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine.* Le voulez-vous sincérement? *Oui, je le veux, & je le desire ;* & à l'instant s'étant mis à genoux, il fit sa profession de Foi en ces termes : *Je proteste & jure à la face du Tout-puissant, de vivre & de mourir en la Religion Catholique, Apostolique & Romaine ; de la protéger & défendre envers tous, au péril de mon sang & de ma vie, renonçant à toutes hérésies contraires à icelle.* Ensuite il remit à l'Archevêque un papier sur lequel cette profession étoit écrite & signée de sa main. Le Prélat, en le relevant, lui fit baiser son anneau, prononça son absolution, lui donna la bénédiction & l'embrassa. (*Hist. de Henri IV.*)

§ La ville de Meaux, qui étoit du parti de la Ligue, ayant été informée de la conversion de Henri IV, le reconnut aussi-tôt pour son légitime Souverain. Le Duc de Mayenne fit des reproches à Vitry, qui étoit Gouverneur de la Ville, de ce qu'il l'avoit trahi en livrant Meaux au Roi. Vitry répondit à son Envoyé : » Vous me » pressez trop, vous me ferez à la fin parler en » Soldat : je vous demande si un larron, ayant volé » une bourse, me l'avoit donnée en garde, & si » après, reconnoissant le vrai propriétaire, je » lui rendois la bourse, & refusois de la donner » au voleur qui me l'auroit confiée ; aurois-je, » à votre avis, fait acte mauvais & de trahison? » Ainsi est-il de la Ville de Meaux. (*Mémoires pour l'Histoire de France.*)

§ L'exemple de Vitri fut suivi par plusieurs autres Gouverneurs de Places du parti de la Ligue. Enfin, Paris lui ouvrit ses portes le 22 Mars 1594, par l'habileté du Comte de Brissac, Gouverneur de la Ville, aidé des Sieurs de Vic, de Belin, du Président le Maître, de Molé & autres Membres du Parlement, du Prévôt des Marchands l'Huilier, & des Echevins. Les Troupes du Roi se saisirent aussi-tôt du Louvre, du Palais, du grand & petit Châtelet. Il ne restoit plus aux Espagnols que la Bastille, le Temple & les quartiers de Saint-Antoine & de Saint-Martin, où ils s'étoient cantonnés. Ainsi ils se trouvoient fort embarrassés. Mais Henri IV fit dire au Duc de Feria & à Don Diego d'Evora, qui étoient à leur tête, qu'ils pouvoient sortir de Paris & se retirer en toute assurance. Il traita avec la même douceur les Cardinaux de Plaisance & de Pellevé, quelque ressentiment qu'il eût pu conserver de leur conduite à son égard. Soissons fut l'endroit où se retirerent tous ces ennemis du Roi, à la faveur d'une bonne escorte. Sa Majesté voulut les voir sortir & les regarda passer d'une fenêtre au-dessus de la porte de Saint-Denis. Ils le saluerent tous le chapeau fort bas & avec une profonde inclination. Il rendit le salut à tous les Chefs avec un air de bonté & une grande courtoisie, ajoutant ces paroles : *Recommandez-moi bien à votre Maître, & allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez plus.* (Perefixe, Histoire de Henri IV.)

§ Ce Prince signala son entrée dans sa Capitale par ce trait d'équité. Des Sergents venoient d'arrêter l'équipage de Lanoue, un de ses Officiers, pour des engagements que son illustre pere avoit pris en faveur de la bonne cause. Ce fier & valeureux Officier alla se plaindre à l'instant d'une insolence si marquée. *Lanoue*, lui dit pu-

bliquement le Roi, *il faut payer ses dettes ; je paie bien les miennes.* Après cela il le tira à l'écart, & lui donna ses pierreries, pour les engager aux Créanciers, à la place du bagage qu'ils lui avoient pris. (*Perefixe.*)

§ Le Roi s'étoit mis en marche pour aller rendre ses actions de graces dans l'Eglise de Notre-Dame. Le peuple ne cessoit de lui témoigner sa joie par des cris d'alégresse & de *Vive le Roi.* Lorsque ce Prince eut mis pied à terre à la porte de l'Eglise, la foule devint si considérable, qu'il étoit pressé de tous les côtés. Les Capitaines de ses Gardes voulurent faire retirer cette multitude pour lui faciliter le passage. » Non, leur dit-il, j'aime mieux avoir plus de » peine, & qu'ils me voient à leur aise, car ils » sont affamés de voir un Roi. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ » J'ai reçu un plaisant tour à l'Eglise, écrivoit il à Gabrielle d'Estrées, en cette occasion ou en une autre semblable : » Une vieille fem» me, âgée de quatre-vingts ans, m'est venue » prendre par la tête, & m'a baisé : je n'en ai » pas ri le premier. « (*Recueil des Lettres de Henri IV.*)

§ La satisfaction que ce Monarque goûta pendant cette heureuse journée avoit encore augmenté sa gaieté naturelle. Se mettant à table pour souper à l'Hôtel-de-Ville, il dit en riant & en regardant ses pieds, » qu'il s'étoit crotté en ve» nant à Paris ; mais qu'il n'avoit pas perdu ses » pas. (*Tablettes historiques des Rois de Fran» ce.*)

§ Il fit venir le lendemain à son dîné le Secrétaire Nicolas ; c'étoit un homme assez connu à la Cour. Il étoit homme d'esprit, & se piquoit de faire des vers. » C'étoit, dit Brantôme, un » gros réjoui, bon compagnon, d'un esprit as-

» sez divertissant, que son tempérament rendoit
» enclin à la bonne chere. » C'est ce qui engagea Henri IV à le faire venir à son dîné. *Monsieur Nicolas*, lui dit le Roi, *quel parti suiviez-vous pendant les troubles ?* » A la vérité, Sire, j'avois quitté le Soleil pour suivre la Lune. » *Mais que dis-tu de me voir à Paris comme j'y suis ?* Je dis, Sire, qu'on a rendu à César, ce » qui appartenoit à César, comme il faut ren- » dre à Dieu ce qui appartient à Dieu. » *Ventre-saint-gris, on ne me l'a pas rendu à moi, on me l'a bien vendu.* Brissac, Gouverneur de Paris, & quelques autres, qui avoient stipulé leurs intérêts avant de rendre à César ce qui lui appartenoit, étoient présents à cet entretien. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Villeroy, un des Chefs du tiers parti, ne fut pas des premiers à rendre son hommage à Henri IV; la nécessité seule fixa son irrésolution : on l'obligea à forcer son inclination : quoiqu'il ne tînt, ainsi que son fils, que quelques Places assez peu importantes, cependant il sut se faire acheter très-chérement de ce Prince. Le Roi étant allé un jour à Villeroy faire une simple collation avec douze ou quinze personnes de sa Cour, leur dit à table : » Mes amis, nous sommes tous » à table d'Hôte : faisons bonne chere pour notre » argent; car nous avons un Hôte qui nous » fera bien payer l'écot. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Les Magistrats de Paris, le lendemain que cette Ville se rendit au Roi, présenterent à ce Prince de l'hypocras, des dragées & des flambeaux, & supplierent Sa Majesté d'excuser la pauvreté de sa Ville de Paris. Il leur dit, » qu'il » les remercioit de ce que le jour de devant ils » lui avoient fait présent de leur cœur, & mainte- » nant de leurs biens; qu'il les acceptoit avec le » plus grand plaisir : & ajouta que, pour leur en

» donner la preuve, il demeureroit avec eux & » en leur garde, & qu'il n'en vouloit point d'au» tre. » (*Histoire citée.*)

§ La Duchesse de Montpensier, qui avoit le plus contribué à fomenter les dissentions, s'étant présentée devant le Roi, ce Prince l'entretint aussi cordialement que s'il n'avoit eu rien à lui reprocher. Cette Duchesse lui ayant dit sur son entrée dans Paris, qu'elle auroit souhaité que le Duc de Mayenne, son frere, fût celui qui eût abaissé le pont à Sa Majesté pour y entrer. Henri lui répondit : » Ventre-saint-gris, il m'eût » possible fait attendre long-temps, & je n'y » fusse pas entré si matin. » C'est cette Dame qui, au rapport de l'Etoile, dit en riant que Brissac avoit plus fait que sa femme, qui, en quinze ans, n'avoit fait chanter qu'un Cocu, au lieu que lui, en huit jours, avoit fait chanter plus de vingt mille Perroquets à Paris. (*Journal de l'Etoile.*)

§ Tous ceux qui voulurent avoir leur pardon, l'obtinrent du Monarque victorieux. Un Ligueur venant le trouver comme il jouoit à la paume : » Venez, lui dit-il, soyez le bien » venu ; si nous gagnons, vous serez des nô» tres. » (*Journal de l'Etoile.*)

§ Comme les fideles Serviteurs de ce Prince lui représentoient que sa trop grande clémence envers ses ennemis pourroit lui porter préjudice, il fit cette réponse, qui marque toute la bonté de son cœur. » Si vous, & tous ceux qui » tenez ce langage ; disiez tous les jours votre pa» tenôtre de bon cœur, vous ne diriez pas ce » que vous me dites. De moi, je reconnois que » toutes mes victoires viennent de Dieu, qui » étend sur moi en beaucoup de sortes sa misé» ricorde, encore que j'en sois du tout indi» gne ; & comme il me pardonne, aussi veux-

» je pardonner ; & en oubliant les fautes de mon
» Peuple, être encore plus clément & plus mi-
» séricordieux envers lui que je n'ai été. S'il y
» en a qui se sont oubliés, il me suffit qu'ils se
» reconnoissent, & qu'on ne m'en parle plus. »
(*Journal de Henri IV.*)

§ La Ville de Paris fut réduite sous l'obéissance de Henri IV sans effusion de sang, à l'exception de deux ou trois Bourgeois qui furent tués. » S'il étoit en mon pouvoir, disoit ce bon
» Roi, je racheterois de cinquante mille écus la
» vie de ces deux Citoyens, pour avoir la satis-
» faction de faire dire à la postérité que j'ai pris
» Paris sans qu'il y ait eu de sang répandu. »
(*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Les Espagnols occupoient encore quelques places en France : Henri IV les poursuivit partout. Lors de la journée de Fontaine Françoise, le 5 Juin 1595, le Roi s'étant exposé témérairement avec un petit nombre de cavalerie, vit fuir devant lui dix-huit mille hommes commandés par Ferdinand de Vélasco & le Duc de Mayenne. Le Roi donnant l'exemple à ses Soldats, s'étoit jetté au milieu des escadrons ennemis, & étoit parvenu, à force de valeur & de courage, à les ouvrir & à les faire plier. Jamais il ne courut plus grand risque de sa vie. Aussi manda-t-il à sa sœur après cette journée : *Peu s'en faut que vous n'ayiez été mon héritier.* (Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.)

§ Gilbert Filhet de la Curée combattit dans cette action sans armure & mal monté. Une voix qu'il reconnut pour celle du Roi, lui cria : *Garde la Curée*, dans le temps qu'un des ennemis étoit prêt à lui passer sa lance au travers du corps. Aussi-tôt la Curée se retourna, & tua celui qui l'attaquoit. (*Manuscrit de la Bibliotheque du Roi.*)

§ Après l'action, la Curée vint trouver le Roi qui étoit encore à cheval, & lui accolant la cuisse, lui dit : » Sire, il fait bon avoir un » maître qui vous ressemble, car il sauve la » vie pour le moins une fois le jour à ses ser- » viteurs : j'ai reçu aujourd'hui deux fois cette » grace de votre Majesté, l'une en ce que j'ai » participé au salut général, & la seconde quand » il vous a plu me crier : *Garde la Curée.* « *Voilà*, lui répondit le Roi, *comme j'aime la conservation de mes bons Serviteurs.* (Histoire de France par Matthieu.)

§ Henri IV disoit souvent que dans les autres occasions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire, mais que dans celle-ci il avoit combattu pour la vie. (*Perefixe.*)

§ Il étoit accompagné dans ce combat d'un Gentilhomme nommé Mainville, qui gardoit son coup de pistolet chargé de deux carreaux d'acier pour le premier des ennemis, qui s'approcheroit trop de Sa Majesté. Il en choisit un si à propos, qu'il lui perça la tête de part en part ; & la balle vint siffler autour des oreilles du Roi. Ce Prince par la suite ne parla jamais de pistolet qu'il ne rappellât ce furieux coup. (*Matthieu.*)

§ Lors de cette journée, tous les Officiers de l'armée ne cessoient de lui répéter qu'en ne se ménageant point assez, il exposoit sa personne & son état aux plus grands dangers. *Je n'ai pas besoin de conseil, mais d'assistance*, leur répondoit-il. Quelqu'un lui ayant donné avis de s'enfuir sur un excellent cheval turc qu'on lui tenoit tout prêt, il rejetta ce conseil timide, en disant, *qu'il y avoit plus de péril à la fuite qu'à la chasse.* (Matthieu.)

§ Ce Prince qui avoit un Royaume à conquérir, étoit persuadé qu'il devoit, par son exemple, échauffer le cœur de ceux qui combattoient sous lui. Lorsque dans une occasion pareille à celle de

Fontaine-Françoise, Sully voulut lui reprocher en quelque sorte les excès de sa bravoure : *Je ne puis faire autrement*, lui répondit-il, *je combats pour ma gloire & pour ma couronne.*

§ Le Duc de Guise, dans cette derniere journée de Fontaine-Françoise, poursuivit les Espagnols à Gray, & tua de sa main un Cavalier des ennemis qui lui fit un défi ; Henri IV l'embrassa, en lui disant : » Il est bien juste que ceux qui trouvent de » vieux exemples de vertu devant eux, les imitent » & les renouvellent pour ceux qui viennent après » eux. « (*Histoire de France, de Matthieu.*)

§ La Ville de Marseille, qui avoit donné autrefois de si grandes marques de son amour pour ses Rois, dans les sieges qu'elle soutint contre le Connétable de Bourbon & contre Charles-Quint, paroissoit avoir totalement dégénéré du patriotisme de ses anciens habitants. Cette fiere Reine de la Méditerranée avoit profité des troubles de la ligue pour relever son ancienne liberté. Elle ne vouloit plus dépendre ni du Roi, ni du Duc de Mayenne, & repoussoit également loin de ses murs le Duc d'Epernon & le Duc de Savoie. Deux Citoyens entreprenants, nommés Casaux & Louis d'Aix, s'étoient érigés en Tribuns & en Dictateurs dans son sein. Tout se faisoit par leurs ordres : la garnison étoit à eux, le reste des Bourgeois gémissoit en silence. Casaux & d'Aix avoient indignement traité un Trompette que le Roi leur avoit envoyé de Lyon, pour leur proposer un accommodement. Pour toute réponse, ils lui avoient fait couper les oreilles, & l'avoient renvoyé au Roi. Ce Prince étoit bien résolu d'aller venger cet insolent outrage ; mais le Duc de Guise prévint son juste ressentiment. En arrivant en Provence, dont il venoit d'être nommé Gouverneur, il voulut signaler la prise de possession de son nouveau

veau Gouvernement pour la réduction de Marseille. Il gagna un Capitaine de Vaisseau, Corse de Nation, en qui les deux Tyrans de Marseille avoient toute confiance. Il étoit chargé de la garde d'une porte, la seule qui s'ouvroit le matin pour laisser sortir Casaux & d'Aix, qui alloient tous les jours reconnoître les environs, dans la crainte de quelque surprise. Libertat (c'étoit le nom du Capitaine Corse) étoit convenu avec le Duc de Guise, d'enfermer, un jour indiqué, les deux chefs hors de la Ville ; que pendant ce temps-là, lui & les Bourgeois Royalistes, feroient main-basse sur la garnison, & ouvriroient leurs portes aux secours, qu'il auroit soin de faire approcher de la Place. La chose réussit ; quoiqu'un seul des Chefs fût sorti de la Ville ce jour-là, qui étoit le 17 Février : la porte se ferma sur lui ; le Peuple crie : *Vive le Roi*, & court aux armes. Casaux arrive étonné à la porte où étoit Libertat ; lui demande le sujet de cette emeute : Libertat lui répond par un coup de pique qui le renverse sur le carreau. La Cavalerie du Duc de Guise entra dans la Ville. Louis d'Aix, qui en étoit sorti, se fait monter sur le rempart par une corde qu'on lui jette. Il se retranche dans un quartier avec six cents Espagnols : il ne peut tenir contre la furie des Marseillois ; il s'échappe, & les Espagnols se sauvent vers la flotte qui les avoit amenés. Tout ce qui avoit été du parti des Tyrans fut massacré sans pitié. Ainsi les Marseillois vengerent eux mêmes ce Monarque de l'insulte qu'il avoit reçue devant leur Ville : ils vengerent aussi en même-temps leur patriotisme. Henri IV en apprenant cette grande nouvelle, s'écria dans le premier mouvement de sa joie : *C'est maintenant que je suis Roi* ! Paroles flatteuses pour les habitants de cette Ville opulente : elles montrent

le cas qu'il faisoit de leur attachement & de leur fidélité, & celui que la Nation elle-même en doit faire. (*Histoire du Patriotisme François.*)

§ En 1596, les Espagnols menaçoient la Ville de Calais; Henri IV dépêcha Sanci, un de ses Officiers, en Angleterre, afin d'engager la Reine Elisabeth à le secourir, ce quelle pouvoit faire avec d'autant plus de facilité, que le Comte d'Essex étoit dans la Manche avec une flotte nombreuse. La Reine dit à Sanci, qu'elle feroit savoir au Roi ses intentions par l'Ambassadeur qu'elle avoit auprès de lui. C'étoit Mylord Sidney, qui dit nettement à ce Prince, que la Reine avoit des desseins plus importants pour le bien de ses Etats que de secourir Calais; qu'elle feroit cependant ses efforts pour empêcher les Espagnols de le prendre, s'il vouloit consentir à l'engager à la Couronne d'Angleterre jusqu'au payement des sommes prêtées à Sa Majesté, depuis que la Reine l'aidoit à soutenir la guerre contre ses ennemis. Le Roi reçut fort mal cette proposition, & dit, en tournant le dos au Mylord : *que s'il avoit à être mordu, il aimoit autant l'être por un lion que par une lionne.* (Matthieu, Liv. IV. & Histoire de Henri IV.)

§ Le Roi résolu de tout tenter pour secourir Calais, & n'ayant aucunes troupes avec lui pour entreprendre de forcer le camp des Assiégeants, prit le seul parti qui lui restoit, de se jetter lui-même dans la Place, à la tête de ceux qui voudroient le suivre. Il s'embarqua par deux fois, & il fut toujours repoussé par les vents contraires. Ce Prince apprit bientôt la perte de cette Place. Au lieu d'en témoigner du chagrin, il s'écria avec un visage serein, comme si cet accident ne l'eût point affligé : » Or sus, mes » amis, il n'y a plus de remede, Calais est pris;

» mais il ne faut pas pourtant s'étonner ni per-
» dre courage, puisque c'est dans les afflictions
» que les vaillants hommes s'évertuent & se ren-
» forcent d'espérance. C'est une chose ordinaire à
» la guerre, de gagner dans un temps & de per-
» dre dans un autre. Les ennemis ont leur tour,
» & avec l'assistance de Dieu (qui ne m'a jamais
» délaissé quand je l'ai prié de bon cœur,) nous
» aurons le nôtre; & ainsi il ne nous faut plus
» penser à faire des plaintes & doléances, ni user
» de blâme ou de reproches contre aucuns; au con-
» traire, célébrons avec honneur la mémoire des
» morts; ne dénions point les louanges dues à
» la généreuse défense des vivants, & regar-
» dons à chercher les moyens, pour, avec usu-
» re, prendre notre revanche sur les ennemis,
» & faire en sorte, comme je l'espere avec la fa-
» veur du Ciel, que cette place demeure seule-
» ment autant de jours entre les mains des Es-
» pagnols, que nos devanciers l'ont laissée d'an-
» nées entre les mains des Anglois. « (*Mémoires de Sully.*)

§ La malheureuse situation des Finances obligea ce Monarque à faire convoquer, cette même année 1596, les Notables dans la ville de Rouen. Lorsque tous ceux qui devoient se trouver à cette assemblée furent arrivés, ce Prince se rendit dans la grande salle de Saint-Ouen, accompagné du Légat, de plusieurs Cardinaux & Evêques, des plus grands Seigneurs du Royaume, des premiers Présidents des Cours Souveraines, de plusieurs Gentilshommes, d'un grand nombre de Sénéchaux & Magistrats des villes, & enfin de ceux qui avoient été choisis librement pour y assister; car le Roi n'avoit voulu nommer personne. Il fit l'ouverture de l'assemblée par ce discours, bien digne de la haute idée que l'on a de ce Prince » Si je faisois gloire, dit-il, de

» passer pour un excellent orateur, j'aurois ap-
» porté ici plus de belles paroles que de bonne
» volonté ; mais mon ambition tend à quelque
» chose de plus haut que de parler ; j'aspire aux
» glorieux titres de *Libérateur* & de *Restaurateur*
» *de la France*. Par la grace divine, par les bons
» conseils de mes Serviteurs qui ne font profes-
» sion des armes, par l'épée de ma brave &
» généreuse Noblesse, par mes peines & mes
» labeurs, je l'ai sauvée de perte ; sauvons-la à
» cette heure de ruine. Participez, mes Sujets,
» à cette seconde gloire avec moi, comme vous
» avez participé à la premiere. Je ne vous ai point
» ici appelles, comme faisoient mes prédécesf-
» seurs, pour vous obliger d'approuver aveu-
» glément mes volontés : je vous ai fait assem-
» bler pour recevoir vos conseils, pour les croi-
» re & pour les suivre, en un mot, pour me
» mettre en tutelle entre vos mains : c'est une
» envie qui ne prend guere aux Rois, aux bar-
» bes grises, & aux victorieux comme moi ; mais
» l'amour que je porte à mes sujets, & l'ex-
» trême desir que j'ai de conserver mon Etat,
» me font trouver tout facile, tout honorable. «
(*Perefixe.*)

§ Après cette derniere séance le Roi deman-da à la Duchesse de Beaufort, sa Maîtresse, qui avoit entendu son discours, cachée derriere une tapisserie, ce qu'elle en pensoit : » Je n'ai jamais, » dit elle, oui mieux parler ; j'ai été seulement » surprise d'entendre Votre Majesté parler de se » mettre en tutelle. » *Ventre-saint-gris*, lui ré-pondit le Roi, *il est vrai* ; *mais je l'entends avec mon épée au côté.*

§ Le même jour, à son dîné, on parla du sieur Langlois, Prevôt des Marchands qui avoit été chargé de haranguer Sa Majesté pour le Tiers-Etat, & qui avoit été tellement embarrassé pour

prononcer son discours, que l'Avocat Talon, alors Echevin, avoit été obligé de prendre la parole pour lui ; ce qu'il fit vertueusement, dit l'Auteur du journal de Henri IV. Le Roi dit en riant : » Si mon Prévôt a la langue au talon, » il n'en est pas moins honnête homme, & je ne l'en estime pas moins. » (*Journal de Henri IV.*)

§ Les Espagnols qui étoient toujours restés en France avoient, en 1597, surpris la Ville d'Amiens, qui n'étoit défendue que par ses habitants. Le 11 Mars, Hermandès Teillo-Porto-Carrero, vieux Officier Espagnol, avoit fait déguiser en Paysans & Paysannes, apportant des denrées à vendre au marché, une trentaine d'Espagnols. Ceux-ci embarasserent une des portes de la Ville, & amuserent le corps-de-garde, en versant à l'entrée, une charrette chargée de sacs pleins de noix, dont l'un se délia ; pendant ce temps-là, des troupes Espagnoles, cachées à la faveur des haies, s'approcherent, firent main-basse sur le corps-de-garde, & s'emparerent de la Ville. Le Roi apprit cette nouvelle la nuit d'après, au sortir d'un Bal que le Maréchal de Biron lui avoit donné. Il en fut consterné. » C'est » un coup du Ciel, dit-il ; ces pauvres gens, pour » avoir refusé une petite garnison que je leur vou» lois donner, se sont perdus. « Puis songeant un peu : » C'est assez faire le Roi de France reprit» il ; il est temps de faire le Roi de Navarre. » Et se tournant vers la Duchesse de Beaufort qui pleuroit, ce Prince lui dit : » Ma Maîtresse, il » faut quitter nos armes, & monter à cheval pour faire une autre guerre. « (*Journal de l'Etoile.*)

§ Henri IV. reprit cette Ville, malgré les efforts du Cardinal Archiduc d'Albert, qui étoit à la tête d'une puissante armée Espagnole. Ce Général n'osa présenter le combat à Henri, & se retira, ce

qu'il fit dire à ce Prince, » que l'Amirante étoit ve-
» nu en Capitaine, & s'en étoit retourné en Pré-
» tre. Je me [illegible], étant encore en
» [illegible], de la couardise des Espagnols, qui
» n'ont pas voulu s'avancer d'un seul pas pour
» me recevoir, & ont refusé de mauvaise grace
» l'honneur que je leur faisois. « (*Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, & Péréfixe.*)

§ Lorsque le Gouverneur de la ville pour le Roi d'Espagne eut rendu les clefs aux Officiers François, on le conduisit à Henry IV qui étoit à cheval à une demi lieue delà. Ce Gouverneur, avant de s'approcher du Roi, mit pied à terre, & accolant la cuisse de ce Prince, il lui dit en Italien, » qu'il rendoit cette Place entre les mains d'un
» Roi soldat, puisqu'il n'avoit pas plu à son Maî-
» tre de le faire secourir par des Capitaines sol-
» dats. « (*Davila.*)

§ Il y eut en 1598, le 2 Mai, un Traité de paix conclu entre la France & l'Espagne. On représentoit à Henri IV, avant la signature de ce Traité, que Philippe II, son ennemi, étoit moribond, & qu'il lui seroit facile d'abaisser une Puissance qui ne se soutenoit que par la politique raffinée de ce Monarque. Mais Henri IV répondit constamment » que s'il desiroit la paix, ce
» n'étoit pas qu'il craignît les incommodités de
» la guerre; qu'il vouloit procurer à la Chrétienté
» les moyens de se reposer; qu'il savoit bien
» que, dans la situation où étoient les affaires, il
» pourroit retirer de grands avantages de la
» guerre; mais qu'étant une chose barbare, con-
» tre les Loix & la nature du Christianisme, de
» faire la guerre pour l'amour de la guerre, un
» Prince chrétien ne devoit jamais refuser la paix,
» à moins qu'elle ne lui fût tout-à-fait désavan-
» tageuse. « (*Histoire de Henri IV.*)

§ Henri IV élevé sur le Trône de France,

n'oublia jamais que Dieu s'étoit servi de ses Sujets Huguenots, & sur-tout des Villes de la Rochelle, Bergerac, & Montauban, pour le tirer de l'oppression de l'Espagne, pour l'aider à faire valoir ses droits, & pour sauver sa vie même des fureurs de la Ligue. Un jour que les Députés de la Rochelle lui furent présentés, il nomma les Rochellois *ses bien bons amis*, paroles que la reconnoissance seule avoit dictées à ce Prince, qui eut plusieurs fois à se plaindre de ce que la Rochelle & les autres Villes Calvinistes n'avoient rien conservé de leurs premiers sentiments d'honneur. Henri IV continua cependant toujours de leur accorder sa faveur; & pour justifier en quelque sorte ses bienfaits, il apportoit souvent, dit Sully, différents traits de l'inviolable attachement de la Province de Poitou lorsqu'on n'y écoutoit, suivant son expression, ni les *Bouillons*, ni les *Brouillons*. (Mémoires de Sully.)

§ Les Protestants demandoient à Henri IV des Places de sûreté : » Je suis, leur dit-il, la seule » assurance de mes Sujets; je n'ai encore man» qué de foi à personne. « Et comme on lui objectoit que Henri III son prédécesseur leur en avoit bien donné : » Le temps, repliqua-t-il, faisoit » qu'il vous craignoit, & ne vous aimoit point; » moi je vous aime & ne vous crains point. « (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV étoit cependant persuadé que le bien du Royaume demandoit que l'on retînt les Religionnaires en France, & qu'on leur assurât un état. Il donna en conséquence à Nantes, en 1599, un Edit en leur faveur. Lorsqu'il fut question de le faire enregistrer en Parlement, il s'y trouva beaucoup de difficulté & d'oppositions, tant de la part de cette Cour, que de celle du Clergé & de l'Université. Le Parlement avoit nommé des

Députés pour lui faire des remontrances sur cet Edit. Après les avoir entendues, il leur dit entr'autres ces paroles remarquables : » Messieurs, vous » me voyez en mon cabinet, où je viens vous par- » ler, non point en habit royal, ni avec la cape » & l'épée, comme mes Prédécesseurs, ni comme » un Prince qui vient recevoir des Ambassadeurs ; » mais vêtu comme un pere de famille, en pour- » point, pour parler familiérement à ses enfants. » J'ai reçu vos supplications & remontrances, tant » de bouche que par écrit ; je recevrai toujours » celles que me ferez de bonne part, comme gens » affectionnés à mon service. Je prends bien les » avis de mes serviteurs. Lorsqu'on m'en donne de » bons, je les embrasse; & si je trouve leur opinion » meilleure que la mienne, je la change fort vo- » lontiers. Il n'y a pas un de vous qui, quand il » voudra me venir trouver, & me dire : Sire, vous » faites telle chose qui est injuste à toute raison, » que je ne l'écoute volontiers. Il ne faut plus faire » de distinction de Catholiques & de Huguenots ; » il faut que tout soit bon François, & que les Ca- » tholiques convertissent les Huguenots par l'exem- » ple de leur bonne vie. Je suis Roi Berger, qui » ne veux répandre le sang de mes brebis ; mais » je veux les rassembler avec douceur, &c. « (*Histoire de Henri IV.*)

§ Dans une autre occasion, le Parlement de Paris ayant refusé d'enregistrer son Edit des Consignations, le Président Séguier, à la tête de plusieurs Députés, fut trouver le Roi pour lui faire part des motifs de la Compagnie. » Je ne vous » demande que celui-là lui répondit ce Prince, » ne me refusez point ; sinon vous m'obligerez » d'aller moi-même le vérifier, & peut-être en » porterois-je une demi-douzaine d'autres. « Eh ! Messieurs, continua-t-il, avec ce badinage naïf & plein de bonté qui lui étoit ordinaire, » traitez-

» moi au moins comme on traite les Moines, & » ne me refusez point *victum & vestitum* : vous sa» vez que je suis sobre ; & quant à mes habille» ments, regardez, Monsieur le Président, com» me je suis accoutré. « En effet, personne de sa Cour n'étoit vêtu plus simplement que lui. (*Dictionnaire des hommes illustres.*)

§ Il répondit aux Députés de ce même Parlement, qui le supplioient de prendre en bonne part les remontrances très-humbles d'une Compagnie qui étoit son bras droit : » Si cela est ainsi, reprit» il, je suis votre Chef, & c'est au bras à obéir à » la tête. » Au reste, ce Prince eut toujours la considération la plus marquée pour une Compagnie qu'il regardoit avec justice comme le plus ferme appui de ses droits & de sa Couronne. (*Dictionnaire cité.*)

§ On verra encore avec le plus vif intérêt cette réponse de Henri IV aux Députés du Clergé, qui lui faisoient des représentations sur le mauvais état où se trouvoit l'Eglise de France, & sur les désordres qui y régnoient. » Je reconnois, leur dit-il, » que ce que vous avez dit est véritable ; mais je » ne suis pas auteur de tous ces maux : ils étoient » introduits avant que je fusse venu. Pendant la » guerre, j'ai couru où le feu étoit allumé pour » l'étouffer ; maintenant que nous sommes en re» pos, je ferai ce que veut le temps de la paix. Je » sais que la Religion & la Justice sont les colon» nes & les fondements de ce Royaume ; & quand » elles n'y seroient point, je les y voudrois éta» blir, mais pied-à-pied, comme je fais en toutes » choses. Je ferai en sorte, Dieu aidant, que l'E» glise soit aussi-bien qu'elle étoit il y a cent ans ; » mais il faut, par vos bons exemples, que vous » répariez ce que les mauvais ont détruit, & que » la vigilance recouvre ce que la nonchalance a » perdu. Vous m'avez exhorté à mon devoir, je

» vous exhorte au vôtre ; faisons bien vous & moi :
» allez par un chemin, & moi par l'autre ; si nous
» nous rencontrons, ce sera bientôt fait. Mes pré-
» décesseurs vous ont donné des paroles avec beau-
» coup d'appareil ; & moi, avec ma jaquette grise,
» je vous donnerai des effets : je suis gris au-de-
» hors, mais tout or au-dedans. J'écrirai à mon
» Conseil pour voir vos cahiers, & vous pourvoi-
» rai le plus favorablement qu'il sera possible. «
(*Mercure de France*, *année* 1598.)

§ Les Députés des Provinces lui ayant fait des Remontrances sur la Pancarte, (c'étoit ainsi qu'on nommoit l'imposition du sol pour livre,) il les écouta avec beaucoup de douceur ; & s'adressant à ceux de Guyenne, il leur parla en Roi & en Pere : » Les impôts que je leve, leur disoit-il, ne sont
» point pour enrichir mes Ministres & mes Favo-
» ris, comme faisoit mon Prédécesseur, mais pour
» supporter les charges de l'Etat. Si mon Domai-
» ne eût été suffisant pour cela, je n'aurois voulu
» rien prendre dans la bourse de me Sujets ; mais,
» puisque j'y emploie le mien tout le premier, il
» est bien juste qu'ils y contribuent du leur. Je de-
» sire avec passion le soulagement de mon Peuple ;
» jamais aucun de mes Prédécesseurs n'a tant sou-
» haité & adressé ses prieres à Dieu que moi, pour
» bénir les années de mon regne. Les alarmes qu'on
» veut vous donner, que j'ai dessein de bâtir des
» citadelles dans vos villes, sont fausses & sédi-
» tieuses ; je n'en desire point d'autres que dans les
» cœurs de mes Sujets. « (*Perefixe.*)

§ Les habitants des vallées près de la Loire, ayant été ruinés par les débordements de cette riviere, demandoient à être soulagés des Tailles, & avoient écrit à ce sujet au Duc de Sully, Surintendant des Finances. Ce Ministre le fit savoir aussi-tôt à Henri IV, qui lui répondit en ces termes : » Pour ce qui touche la ruine des eaux,

» Dieu m'a donné mes Sujets pour les conſerver
» comme mes enfants ; que mon Conſeil les traite
» avec charité ; les aumônes ſont très-agréables à
» Dieu, particuliérement en cet accident ; j'en ſen-
» tirois ma conſcience chargée ; qu'on les ſecoure
» donc de tout ce que l'on jugera que je pourrai
» faire. « (*Economie Royale.*)

§ Une autre preuve non moins grande, peut-être, que Henri donna à ſes peuples de ſon amour pour eux, fut, après avoir fait rompre ſon mariage avec Marguerite de Valois, dont il avoit eſſuyé bien des tracaſſeries, d'en contracter un ſecond contre ſon inclination, en 1600, avec Marie de Médicis, fille de François, grand Duc de Toſcane. Le Roi avoit cédé aux repréſentations de Sully, & l'avoit laiſſé maître de cette affaire. Ce Miniſtre fidele, de concert avec les Commiſſaires nommés avec lui, terminerent en très-peu de temps cette négociation. Joannimi, qui étoit chargé de la procuration du Grand-Duc, ne fut pas plutôt arrivé, que les articles furent dreſſés & ſignés. Sully fut chargé de les aller communiquer au Roi, qui ne s'attendoit pas à une ſi prompte expédition. Ce Prince, en le voyant, lui demanda d'où il venoit : *Nous venons, Sire*, lui répondit Sully, *de vous marier.* Henri demeura quelque temps immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. Il ſe promena enſuite à grands pas dans ſa chambre, en rongeant ſes ongles & paroiſſant livré à des réflexions qui l'agitoient ſi violemment, qu'il fut long-temps ſans parler. Enfin revenant à lui-même, comme un homme qui a pris une derniere réſolution : » Eh bien ! dit-il,
» en frappant avec vivacité ſes deux mains l'une
» contre l'autre, eh bien ! de pardieu, ſoit, il
» n'y a remede : puiſque pour le bien de mon
» Royaume vous dites qu'il faut que je me ma-
» rie, il faut donc ſe marier. « Il avoua à Roſny,

que la crainte de ne pas mieux rencontrer la seconde fois que la premiere, étoit ce qui avoit causé son irrésolution. » Etrange bizarrerie de l'esprit » humain ! s'écrie Sully, un Prince qui s'étoit » tiré avec succès & avec gloire de mille cruelles » dissentions, que la guerre & la politique lui » avoient suscitées, tremble à la seule idée de que» relles & de noises domestiques ! « (*Mémoires de Sully.*)

§ Le Duc de Bellegarde, Grand-Ecuyer, fut député de la part du Roi, pour épouser, au nom de Sa Majesté, la Princesse qui lui étoit destinée. Le Cardinal Aldobrandin, avant de partir pour sa légation de France, lui avoit donné la Bénédiction nuptiale le 7 Octobre 1600. Elle arriva à Marseille le 3 Novembre suivant, d'où elle se rendit à Lyon. Le Roi en ayant été informé, prit la poste par un temps très-pluvieux, suivi de plusieurs Seigneurs de sa Cour ; il étoit neuf heures du soir lorsqu'il arriva au bout du pont de Lyon, où on le fit attendre près d'une heure, parce que, pour le plaisir de surprendre la Reine, il ne voulut point se nommer. Un Historien du temps nous raconte ainsi la premiere entrevue du Roi : » La Reine étoit à souper, & le Roi la » voulant voir & considérer à table sans être con» nu, entra jusqu'en la salette qui étoit fort plei» ne. Mais il n'y eut pas plutôt mis le pied, qu'il » fut reconnu de ceux qui étoient le plus près » de la porte : ils se fendirent pour lui livrer pas» sage, ce qui fit que Sa Majesté sortit à l'ins» tant, sans entrer plus avant : la Reine s'ap» perçut bien de ce mouvement, dont toutefois » elle ne fit aucune démonstration, que de pousser » les plats en arriere, à mesure qu'on la servoit ; » & mangeoit si peu, qu'elle s'assit plutôt par » contenance que pour souper. Après que l'on » eut desservi, elle sortit incontinent, & se retira

» en sa chambre. Le Roi qui n'attendoit autre cho-
» se, arriva à la porte d'icelle, & faisoit mar-
» cher devant lui M. le Grand, qui frappa si fort,
» que la Reine jugea que ce devoit être le Roi,
» & elle s'avança au même instant que M. le Grand
» entra, suivi de Sa Majesté, aux pieds de la-
» quelle la Reine se jetta. Le Roi l'embrassant &
» l'ayant relevée, ce ne furent qu'honneurs, ca-
» resses & baisers, respects & devoirs mutuels.
» Après que les compliments furent passés, le Roi
» la prit par la main & l'approcha de la chemi-
» née, où il lui parla une bonne demi-heure, &
» s'en alla delà souper ; ce qu'il fit assez légére-
» ment. Cependant il fit avertir Madame de Ne-
» mours qu'elle dise à la Reine qu'il étoit venu
» sans lit, s'attendant qu'elle lui feroit part du
» sien, qui leur devoit être commun dès-lors en
» avant. Madame de Nemours porte ce message
» à la Reine, laquelle fit réponse, qu'elle n'étoit
» venue que pour complaire & obéir aux volon-
» tés de Sa Majesté comme sa très-humble ser-
» vante. Cela lui étant rapporté, Sa Majesté se
» fit deshabiller, & entra dans la chambre de la
» Reine qui étoit déjà au lit. » (*Chronologie septenaire, année* 1600.)

§ Le Roi donna à la Reine pour Dame d'honneur la Marquise de Guercheville, qu'il avoit aimée sans succès, en lui disant, *que puisqu'elle etoit véritablement Dame d'honneur, elle le seroit de la Reine sa femme.*

§ Catherine de Rouen, depuis Duchesse de Deux-Ponts, répondit à Henri IV dans une semblable occasion : » Je suis trop pauvre pour être votre fem-
» me, & de trop bonne maison pour être votre Maîtresse, » *Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ L'année suivante, le Roi reçut deux Ambassades extraordinaires. La premiere fut celle que le Grand-Seigneur lui avoit envoyée. Sa Hautesse

s'étoit servi en cette occasion de son Médecin, qui étoit Chrétien, & originaire de Marseille. Ses Lettres de créance étoient intitulées ; » Au plus » glorieux, magnanime & plus grand Seigneur » de la créance de Jesus, terminateur des diffé- » rends qui surviennent entre les Princes Chré- » tiens, Seigneur de grandeur, majesté & ri- » chesse, Guide des plus grands, Henri IV, Em- » pereur de France. » (*Manuscrits de la Biblio- theque du Roi.*)

§ Cet Ambassadeur demandoit au Roi qu'il rappellât le Duc de Mercœur, qui commandoit les troupes de l'Empereur Rodolphe contre les Turcs. On sait que cette Nation a beaucoup de croyance en une de leurs Prophéties, qui porte *que l'épée des François chassera les Turcs de l'Europe & renversera leur Empire.* Le Roi répondit ainsi à cette demande : » Quoique le Duc de Mer- » cœur soit mon Sujet, il est le premier Prince » du Sang de la Maison de Lorraine, qui est une » Principauté souveraine, indépendante de la » France. A l'égard des troupes qu'il a conduites » en Hongrie, il les a levées en Lorraine, sans » mon ordre & sans ma participation. »

§ Cette Ambassade est sur-tout remarquable par les témoignages de la plus haute estime que l'Empereur Turc fit donner à Henri IV. l'Ambassadeur dit à ce Prince, que le Sultan ne craignoit ni le Pape, ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne, ni tous les Princes Chrétiens ; qu'il étoit assez puissant pour les vaincre tous, pourvu que le Roi de France ne leur donnât aucun secours, & que les Turcs estimoient les François, le seul Peuple de l'Europe digne de leur amitié. (*Histoire de Henri IV.*)

§ L'autre Ambassade que Henri reçut cette année, fut envoyée de la part de la République de Venise. Cet Etat étoit uni depuis long-temps avec

la France par des alliances particulieres souvent renouvellées, & par l'intérêt commun contre la Puissance Espagnole. Le Roi avoit emprunté de cette République plusieurs sommes d'argent, & entr'autres un million, pour lequel il avoit fait son obligation signée de sa main : il ne l'avoit pas encore acquitté lorsque les Ambassadeurs de Venise vinrent en France. Ce Prince croyoit qu'après leur audience publique, ils ne manqueroient pas de lui demander le paiement de cette somme, qu'il n'étoit pas encore en état d'acquitter ; mais ils ne lui en parlerent point. Sa Majesté fut au contraire fort agréablement surprise, lorsque les Ambassadeurs venant prendre leur audience de congé, l'un lui présenta un coffre riche & magnifique, & l'autre lui en offrit la clef. Le Roi l'accepta ; l'ayant ouvert en leur présence & en celle de toute la Cour, il y trouva son obligation. A l'instant, il mit la main sur la garde de son épée, & la leur montrant, dit : *Voilà mon epée, elle sera toujours au service de vos maîtres.* (Histoire citée.)

Le 17 Septembre de cette même année 1601, Marie de Médicis accoucha d'un Prince ; le Roi en donna sur le champ avis à Rosny par un billet conçu en ces termes : La Reine vient d'accou- » cher tout présentement d'un fils, je vous en » donne avis, afin que vous vous en réjouissiez » avec moi. » Il lui en écrivit un second le même jour. Il y parloit pareillement de la naissance du Dauphin, comme d'un grand sujet de joie pour lui & pour son Royaume, qu'il ne pouvoit assez exprimer : *Non pas encore tant pour ce qui me touche*, ce son ses termes, *que pour le bien général de mes Sujets.* (Mémoires de Sully.)

§ L'enfantement fut difficile, & l'enfant si travaillé, qu'il en étoit tout violet ; ce qui peut-être lui ruina au-dedans les principes de la

ſanté & de la bonne conſtitution. Le Roi invoquant ſur lui la bénédiction du Ciel, lui donna la ſienne & lui mit ſon épée à la main, priant Dieu qu'il lui fit ſeulement la grace d'en uſer pour ſa gloire, & pour la défenſe de ſon peuple. (*Perefixe.*)

§ Pierre Matthieu ajoute que le Roi dit à la Reine : » Ma mie, réjouiſſez-vous, Dieu nous a » donné ce que nous deſirions. »

§ Henri IV, par une de ces attentions qui juſtifient quelquefois bien mieux le fond des véritables ſentiments, que des démarches d'éclat, voulut qu'on montrât le nouveau Prince à tout Paris. Pour cet effet, il le fit porter à découvert au travers de cette grande Ville. Les Pariſiens marquerent, par leurs acclamations redoublées, combien ils étoient charmés de cette popularité. (*Mémoires de Sully.*)

§ Pluſieurs Aſtrologues s'occuperent à tirer l'horoſcope du nouveau Prince. *Ils mentiront tant*, diſoit Henri IV, *qu'à la fin ils diront vrai.* Mot plein de ſens, & qui nous fait ſentir, que l'on ne doit pas être étonné, ſi quelquefois ces Charlatans prédiſent la vérité.

§ Cette même année, le Roi ſigna un Traité à Lyon, par lequel ce Prince laiſſoit au Duc de Savoie le Marquiſat de Saluces pour la Breſſe, le Bugey, & autres Terres en dépendantes, que ce même Duc lui cédoit. Le Marquiſat de Saluces avoit été enlevé à la France pendant les troubles. Lorſque le Duc vint à Paris, pour traiter de cette reſtitution, le Roi lui procura tous les amuſements de ſa Cour, qui n'avoit jamais été ſi brillante. Il lui fit voir toutes les curioſités de la Capitale, & le conduiſit au Parlement. On devoit plaider ce jour-là une cauſe fort ſinguliere & très-problématique. Le Duc & le Roi ſe placerent dans la lanterne de la Grand'Chambre.

bre. Quand le premier Avocat eut parlé : » Il a » raison, dit le Duc de Savoie, assurément l'au» tre perdra sa cause. « *Vous ne savez pas encore ce que c'est que nos Avocats*, lui dit le Roi ; *donnez-vous patience.* Effectivement, quand l'autre Avocat eut plaidé, il tomba d'accord qu'il ne savoit à qui des deux Parties donner le droit. (*Menagiana.*)

§ Quelques jours après, le Roi alla avec ce même Prince voir jouer à la paume, sur les fossés du Fauxbourg Saint-Germain. Le jeu fini, ils se mirent tous deux à une fenêtre qui donnoit sur la rue. Le Duc voyant un grand peuple, lui dit qu'il ne pouvoit trop admirer l'opulence & la beauté de la France. Il demanda ensuite au Roi ce qu'elle lui valoit de revenu. Henri IV prompt à la répartie, lui répondit : *Elle me vaut ce que je veux.* Le Duc trouvant cette réponse vague, le voulut presser de lui dire ce que la France lui valoit. Le Roi lui répliqua : » Oui, ce que je » veux, parce qu'ayant le cœur de mon peuple, » j'en aurai ce que je voudrai : & si Dieu me fait » la grace de vivre dix-huit mois ou deux ans, je » veux qu'il n'y ait pas un Paysan dans mon » Royaume, qui ne mette le Dimanche une » poule dans son pot. « Après un instant de silence, il ajouta : » Et cela ne m'empêchera pas » d'avoir encore de quoi entretenir des troupes, » pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront » mon autorité. « Le Duc ne répondit rien, & se le tint pour dit. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV parlant de ce Duc, disoit tout haut dans son cabinet : » C'est un Prince brave & ga» lant ; mais il me retient mon Marquisat, & » qui perd le sien ne peut rire. «

§ Deux Conseillers d'Etat conseillerent à Henri IV de retenir le Duc de Savoie prisonnier en

France, jusqu'à ce qu'il eût fait restitution du Marquisat de Saluces. » Par ce moyen, disoient-» ils, Votre Majesté épargnera son temps, ses » finances & la vie de ses soldats. « Le Roi leur répondit : » J'ai tiré de ma naissance, & » j'ai appris de ceux qui m'ont nourri, que l'ob-» servation de la foi est plus utile que tout ce » que la perfidie permet. J'ai l'exemple du Roi » François, qui pouvoit par la tromperie retenir » un plus grand morceau ; savoir, Charles-» Quint ; si le Duc de Savoie, a violé sa pa-» role, l'imitation de la faute d'autrui n'est » point innocence, & un Roi use bien de la » perfidie de ses ennemis, quand il la fait servir » de lustre à sa foi. Puis il ajouta, qu'on le » vouloit déshonorer, & qu'il aimeroit mieux » avoir perdu sa Couronne, que de tomber dans » le moindre soupçon d'avoir manqué de foi, » même au plus grand de ses ennemis. « *Perefixe.*)

§ Le Duc de Savoie, après l'invasion du Marquisat de Saluces, en 1598, avoit fait frapper une médaille, au revers de laquelle étoit un Centaure, foulant aux pieds une couronne renversée, & pour devise ce mot : *Opportunè.* Lorsque ce Duc eut consenti à ce que l'on exigeoit de lui, le Roi fit aussi frapper une médaille, sur laquelle il étoit représenté en Hercule, tenant en sa main droite élevée une massue, de la gauche une couronne royale, & foulant un Centaure renversé à ses pieds, avec cette devise : *Opportunius.* (Mercure de France, année 1601.)

§ Les Cantons Suisses envoyerent, dans le mois d'Octobre 1602, des Ambassadeurs à Henri IV, pour renouveller leur alliance avec ce Prince. Ces Ambassadeurs étoient au nombre de quarante-deux. La cérémonie du renouvellement d'alliance se fit avec beaucoup d'appareil & de

magnificence dans l'Eglise de Notre-Dame, où ils prêterent serment, ainsi que le Roi, d'observer le Traité, tel qu'il avoit été conclu entre le Roi & leurs Cantons. Les Ambassadeurs furent ensuite conduits dans une salle de l'Archevêché, où l'on avoit préparé un repas splendide. Le Roi, qui avoit dîné dans une autre salle, se rendit dans celle des Ambassadeurs sur la fin du repas, se mit debout au haut de la table, défendit que personne se levât; & s'étant fait apporter du vin, il but à la santé de ses *Comperes*, ainsi qu'il les appelloit, *& de ses amis & alliés*; & il voulut que les Cardinaux de Gondi & de Joyeuse, qui l'accompagnoient, en fissent autant. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le Prévôt des Marchands & les Echevins avoient été chargés de recevoir les Ambassadeurs Suisses, & de les défrayer, avec leur suite, pendant leur séjour à Paris. Comme cela devoit causer à la ville une dépense qu'elle n'étoit pas en état de faire, le Prévôt des Marchands demanda à Henri IV. la permission de mettre une taxe sur les fontaines. »Cherchez, leur répondit ce bon Prin» ce, quelqu'autre moyen qui ne soit à charge » à mon peuple, pour bien régaler mes Alliés. » Il n'appartient qu'à Jesus-Christ de changer » l'eau en vin.« (*Matthieu, Tome II, Livre III.*)

§ Vers l'année 1605, Henri IV voulut faire quelque réforme au sujet du paiement des rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il se tint en conséquence plusieurs assemblées des Bourgeois, dans lesquelles François Miron, Prévôt des Marchands, parla aux Commissaires du Roi avec beaucoup de fermeté. Il se répandit en même-temps parmi le peuple de Paris un bruit que l'on menaçoit son Magistrat pour avoir pris trop vivement ses intérêts: les Bourgeois s'attrouperent

autour de sa Maison pour le défendre. Mais Miron, dit Perefixe, les pria instamment de se retirer, & de ne le point rendre criminel ; il leur remontra qu'il n'y avoit rien à craindre, qu'ils avoient affaire à un Roi aussi grand & aussi sage que doux & équitable, & qui ne se laissoit point emporter aux mouvements des mauvais Conseillers. Cependant ceux dont Miron avoit blâmé la conduite, voulurent persuader au Roi de punir ce Magistrat & de le destituer de sa charge, traitant sa conduite & ses discours de témérité & de désobéissance. Mais ce Prince leur répondit : » L'autorité ne consiste pas » toujours à pousser les choses avec la derniere » hauteur. Il faut regarder le temps, les person» nes & le sujet. Ayant été dix ans à éteindre le » feu de la guerre civile, j'en crains jusqu'aux » moindres étincelles : Paris m'a trop coûté pour » me mettre en danger de le perdre ; ce qui me » sembleroit infaillible, si je suivois votre con» seil, parce que je serois obligé de faire de ter» ribles exemples, qui m'ôteroient en peu de » jours la gloire de ma clémence, & l'amour de » mes peuples, que je prise autant & même plus » que ma Couronne. J'ai éprouvé en cent occa» sions la fidélité & la probité de Miron, qui n'a » point de mauvaise intention ; mais, sans dou» te, il a cru être obligé, par le devoir de sa » charge, d'agir ainsi qu'il a fait. S'il lui est » échappé quelques paroles inconsidérées, je les » veux bien pardonner à ses services passés. Après » tout, si cette homme affectoit d'être martyr du » public, je ne veux pas lui donner cette gloire, » ni m'attirer les noms de Persécuteur & de » Tyran. «

§ Henri reçut humainement, continue Perefixe, les excuses & les très-humbles soumissions de Miron, & il révoqua les ordres qu'il avoit

donnés pour cette recherche des rentes, qui avoit occaſionné une ſi grande émotion parmi le Peuple.

§ L'Etoile rapporte que le 26 Janvier 1607, il fut joué à l'Hôtel de Bourgogne à Paris une plaiſante Farce, à laquelle aſſiſterent le Roi, la Reine & la plupart des Princes, Seigneurs & Dames de la Cour. C'étoit un mari & une femme qui ſe querelloient. La femme diſoit à ſon mari, qu'il ne quittoit pas le cabaret, tandis qu'on les exécutoit tous les jours pour la Taille qu'il falloit payer au Roi, & qu'on prenoit tout ce qu'ils avoient. « C'eſt pourquoi, diſoit le mari en ſe » défendant, il en faut faire meilleure chere; car » que diable nous ſerviroit tout le bien que nous » pourrions amaſſer, puiſqu'auſſi-bien ce ne ſeroit » pas pour nous; mais pour ce beau Roi. Cela fe» ra que j'en boirai encore davantage, & du meil» leur: Monſieur le Roi n'en croquera pas de ce» lui-là; va m'en quérir tout à cette heure, & » marche. « *Ah, malheureux* ! répliquoit cette femme, *me veux-tu ruiner avec tes enfants*? Sur ces entrefaites, arrivent trois Officiers de Juſtice qui viennent demander la Taille, & faute de paiement, veulent faire enlever les meubles. La femme commence à crier après eux, & enſuite le mari, qui leur demande ce qu'ils ſont: *Nous ſommes Gens de Juſtice*, diſent-ils. » Comment, de Juſtice, re» prit le mari, ceux qui ſont de Juſtice agiſſent » autrement, je ne penſe pas que vous ſoyez ce » que vous dites. « Pendant ces diſputes, la femme s'étoit ſaiſie d'un coffre, ſur lequel elle s'étoit aſſiſe. On lui fit commandement *de par le Roi* d'en faire l'ouverture; & après pluſieurs altercations on ouvre le coffre, d'où ſortent trois Diables qui emportent les trois Officiers de Juſtice, chacun le ſien. Les Magiſtrats ſe prétendant inſultés, firent arrêter les Comédiens, &

les envoyerent en prison; mais ils furent mis dehors le même jour par exprès commandement du Roi, qui dit à ceux qui s'en plaignoient: » Qu'ils » étoient des sots; que s'il falloit parler d'intérêt, il en avoit reçu plus qu'eux tous; qu'il avoit » pardonné au Comédiens, & leur pardonnoit de » bon cœur, d'autant qu'ils l'avoient fait rire, » voire jusqu'aux larmes. « (*Histoire de Henri IV.*)

§ Don Pedre de Tolede voulant, en 1608, se rendre dans les Pays-Bas, passoit par Paris. Henri IV, qui n'ignoroit pas que les Espagnols, dans la vue de former plus aisément des ligues contre lui, répandoient qu'il étoit dévoré par la goutte, & qu'il ne pouvoit plus monter à cheval, crut devoir leur faire connoître que sa vigueur n'étoit pas diminuée. Il reçut Don Pedre dans la grande Galerie de Fontainebleau, lui fit faire vingt ou trente tours à si grands pas, qu'il le mit hors d'haleine, & lui dit ensuite: » Vous voyez, Monsieur, que » je me porte bien, & que je ne suis pas tellement » incommodé de la goutte, que si les Espagnols » veulent avoir la guerre, je ne sois plutôt monté » à cheval qu'ils n'auront mis le pied à l'étrier. « (*Mercure François.*)

§ Dans une autre audience, Don Pedre dit à Henri IV, que Sa Majesté Catholique souhaiteroit de s'allier plus étroitement avec lui, en faisant un double mariage de leurs enfants, pourvu qu'il voulût refuser sa protection aux Pays-Bas. » Mes » enfants sont d'assez bonne Maison, lui répondit » le Roi, pour trouver parti. Je ne veux point des » amitiés contraintes & conditionnées: je ne veux » point abandonner mes amis; ceux qui n'en voudront pas être, se pourroient repentir d'être » mes ennemis. « Sur ce propos, Don Pedre voulut exalter la puissance Espagnole. Henri IV répartit: » Que cette Puissance ne l'effrayoit point, que » c'étoit la statue de Nabuchodonosor, composée

» de divers métaux, & qui avoit les pieds d'argil-
» le. « Dom Pedre, piqué de ce discours, en vint aux reproches & aux menaces. » Tout cela, reprit
» Henri, ne m'en impose pas. Si le Roi votre
» Maître continue ses attentats, je porterai le feu
» jusques dans l'Escurial, & on me verra bientôt
» à Madrid. » *François Premier y fut bien*, répondit fiérement l'Espagnol. » C'est pour cela,
» répliqua le Roi, que j'y veux aller venger son
» injure, celles de la France & les miennes. «
Puis baissant le ton de voix, il dit : » Monsieur
» l'Ambassadeur, vous êtes Espagnol, & moi
» Gascon : ne nous échauffons point. « Alors la conversation continua avec beaucoup de douceur & de politesse. (*Histoire de Henri IV, par Perefixe, & Dictionnaire cité.*)

§ Quelque temps après, Henri IV montrant à ce même Ambassadeur les bâtiments de Fontainebleau, lui demandoit comment il les trouvoit. Ce Ministre fier & mal intentionné, lui dit que tous les appartements étoient beaux. *Mais*, ajouta-t-il en considérant la Chapelle, *Dieu sera logé ici bien à l'étroit.* » Oh! lui dit le Roi, piqué de
» ce reproche, vous, Messieurs les Espagnols, ne
» savez donner à Dieu que des Temples matériels ;
» nous autres François ne le logeons pas seulement
» dans des pierres, mais bien mieux dans nos
» cœurs : & quand il seroit logé dans les vôtres,
» j'ai peur qu'il ne fût que dans des pierres. « Et ensuite il lui dit en souriant : » Ne voyez-vous
» pas que l'ouvrage n'est pas encore achevé ; mon
» intention n'est pas de le laisser dans l'état qu'il
» est. Il y a peu de Gentilshommes qui n'aient des
» Chapelles dans leurs maisons, je ne veux pas
» que la mienne en soit dégarnie. « (*Le Grain.*)

§ De Fontainebleau ils vinrent à Paris, où le Roi lui montrant sa Galerie du Louvre, & lui en demandant son avis : *L'Escurial est bien autre cho-*

se, dit Dom Pedre. *Je le crois*, répartit le Roi; puis le faisant approcher de la fenêtre, & lui montrant la ville de Paris : *L'Escurial a-t-il d'aussi beaux Fauxbourgs* ? (Jean de Serres.)

§ En Espagne les Grands de la premiere classe paroissent devant le Roi la toque ou le chapeau sur la tête avant que de lui avoir parlé. Dans une premiere audience que Henri IV donna à Dom Pedre, ce Prince voyant que cet Ambassadeur entroit & s'avançoit sans se découvrir, dit, pour humilier un peu cette fierté Espagnole, aux Maréchaux de France & aux Ducs qui étoient présents, de se couvrir.

§ Dom Pedre, malgré sa hauteur, étoit cependant le premier à admirer le grand courage & la bravoure de Henri IV. Cet Ambassadeur voyant un jour au Louvre l'épée du Roi entre les mains d'un porte-manteau, s'avança, mit un genou en terre, & la baisa, *rendant cet honneur*, disoit-il, *à la plus glorieuse épée de la Chrétienté.*

§ François d'O, qui avoit été Surintendant des Finances sous Henri III, continua à les régir sous Henri IV, qui lui donna le gouvernement de Paris. Ce Prince fut informé des richesses qu'accumuloit son Ministre : cependant il lui conserva toujours sa place, de peur d'indisposer les Seigneurs du parti Catholique, dans lequel il étoit fort aimé. Lorsque ce Ministre fut attaqué de la maladie dont il mourut, plusieurs personnes demandoient le Gouvernement de Paris & de l'Isle de France, le Roi répondit : » il y en aura » beaucoup de fort trompés, parce que j'ai en» vie de me donner ce gouvernement-là, & que » de Gouverneurs de Paris, on n'en voit point » de bélîtres : tellement que, mais que je le » sois, je ferai mes affaires comme les autres, » si à Dieu plaît, & regarderai à m'acquitter. «

§ Durant l'administration de ce Surintendant, le Roi s'etoit trouvé dans le plus grand besoin d'argent, comme on en peut juger par cette lettre qu'il écrivit à Sully : » Mon ami, je veux » bien vous dire l'état où je me trouve réduit, » qui est tel, que je suis proche de mes enne- » mis, & je n'ai quasi pas un cheval sur lequel » je puisse combattre, ni un harnois complet que » je puisse endosser. Mes chemises sont toutes » déchirées, mes pourpoints sont troués au cou- » de ; ma marmite est souvent renversée, & de- » puis deux jours, je dîne & je soupe chez les » uns & chez les autres, mes pourvoyeurs di- » sant n'avoir plus moyen de fournir pour ma » table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils » n'ont reçu de l'argent ; partant jugez si je mé- » rite d'être ainsi traité, & si je dois souffrir » plus long-temps que mes trésoriers me fassent » mourir de faim, & qu'eux tiennent des tables » friandes & bien servies ; que ma maison soit » pleine de nécessités, & les leurs de richesses » & d'opulence. « (*Histoire de Henri IV.*)

§ Le Roi jouant un jour à la paume avec ce Ministre, lui fit observer que le Marqueur voloit leurs balles, & dit ensuite tout haut : *D'O, vous voyez bien que tout le monde nous dérobe.* (Le Grain, Décade de Henri-le-Grand.)

§ Un autre jour le Roi ayant gagné à la paume quatre cents écus, qui étoient sous la corde, les fit ramasser par les garçons & mettre dans son chapeau : » Je tiens bien ceux-ci, dit Henri, on » ne me les dérobera pas ; car ils ne passeront point » par les mains de mes trésoriers. « (*Journal de Henri IV, année 1596.*)

§ Il y eut cependant, sous le regne de Henri IV, quelques poursuites faites contre les Financiers. Le Partisan Largentier fut mis en prison, & son procès lui fut fait. Les Mémoires de l'His-

toire de France, après avoir parlé de ses malversations & de ses dissipations, y joignent ce trait : » Au dernier voyage du Roi à Fontai-» nebleau, Largentier étant venu prendre con-» gé de Sa Majesté, lui dit que bientôt il s'y » achemineroit pour lui baiser les mains & rece-» voir ses commandements, & ajouta : Ce voya-» ge me coutera dix mille écus. « *Ventre-saint-gris*, répondit le Roi, *c'est trop pour un voyage de Paris à Fontainebleau.* » Oui, Sire, ré-» plique Largentier ; mais j'ai autre chose à faire, » sous le bon plaisir de votre Majesté, qui est » de prendre le modele des frontispices de votre » maison, pour en accommoder une des mien-» nes, que j'ai en Champagne. « A quoi le Roi se prit à rire, & n'y répondit rien pour lors ; mais quand on lui porta la nouvelle de sa prison au Châtelet : *Comment*, dit-il, *veut-il prendre le modele des frontispices du Châtelet ?*

§ Les Lettres, ornement d'un regne heureux, reprirent quelque éclat sous Henri IV. Les talents eurent leur récompense ; Casaubon fut fixé en France par des bienfaits. Le College Royal, cette noble institution du *Pere des Lettres*, s'étoit ressenti des malheurs publics ; les Professeurs privés du fruit de leurs travaux, le redemanderent à Henri IV. Voici sa reponse, on l'y reconnoîtra : » Qu'on diminue de ma dépen-» se ; qu'on ôte de ma table pour payer mes » Lecteurs : je veux les contenter ; Sully les » payera. « Sully les paya effectivement ; ce n'étoit pas sur de pareils objets que s'exerçoit la sévere économie de ce Ministre : il savoit qu'il est du devoir des Rois de réprimer les Courtisans & les Financiers, & qu'il est de leur grandeur de récompenser les savants qu'on enrichit à si peu de frais. (*Eloge de Henri IV par M. Gaillard.*)

§ Il récompensa libéralement Pierre Mathieu son historiographe, qu'il se fit un plaisir d'instruire lui-même de ses principales actions pour les trasmettre à la postérité.

§ Un jour un Poëte, qui connoissoit ses vertus éminentes & la bonté de son cœur pour les indigents, se plaignit de ce qu'on lui imposoit une trop forte Taille, & lui présenta un Placet qui contenoit ces quatre vers.

> Ce Poëte n'a pas la Maille:
> Plaise, Sire, à ta Majesté,
> Au lieu de le mettre à la Taille
> De le mettre à la Charité.

Le Roi lui fit donner une gratification. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Parmi les grandes qualités de Henri IV, sa tendresse & son amour pour son peuple se faisoient principalement remarquer. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix & à son aise : il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Une maladie dangereuse faisoit craindre pour ses jours. Sully, son Ministre & son ami, étoit au chevet de son lit. » O mon ami, lui dit le Prince malade, » vous savez si c'est la mort que je crains ; vous » m'avez vu mille fois la chercher avec vous au » milieu des combats ; mais mon peuple n'est pas » encore heureux ; j'espérois achever mon ouvra- » ge, vous savez quels étoient mes projets pour » sa félicité. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Les acclamations & les cris de joie du peuple à son arrivée étoient pour ce bon Prince l'encens le plus flatteur. Lorsqu'au retour de son expédition de 1596, il vit le peuple de Paris accourir au-devant de son Roi, & s'empresser de lui témoigner son attachement, il goûta cette satisfaction si naturelle aux ames bienfaisantes : » Je suis bien récompensé, disoit-il à

» tout le monde, des peines & des travaux qui
» j'ai soufferts, & des soins que je me suis don-
» nés, puisque je retrouve un peuple si recon-
» noissant. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Henri IV disoit quelquefois, » que Dieu lui
» feroit peut-être la grace, dans sa vieillesse, de
» lui donner le temps d'aller deux ou trois fois
» la semaine au Parlement & à la Chambre des
» Comptes, comme y alloit le bon Roi Louis XII,
» pour travailler à l'abréviation des procès, &
» mettre un si bon ordre à ses finances, qu'à
» l'avenir on ne pût plus les dissiper. « Et il
ajoutoit : » Ce seront-là mes dernieres promena-
» des. « (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Des troupes qu'Henri IV avoit envoyées en
Allemagne, ayant pillé quelques maisons de
Paysans en Champagne, il dit aux Officiers qui
étoient demeurés à Paris : » Partez en diligence,
» donnez-y ordre, vous m'en répondrez. Quoi ! si
» on ruine mon peuple, qui me nourrira ? Qui
» soutiendra les charges de l'Etat ? Qui payera vos
» pensions, Messieurs ? Vive Dieu, s'en prendre
» à mon Peuple, c'est s'en prendre à moi. «

§ On voit une infinité de ses lettres aux Gouverneurs des Provinces à ses Parlements, à ses Ministres, dans lesquelles il emploie ces termes : *Ayez soin de mon Peuple ; ce sont mes enfants, Dieu m'en a commis la garde ; j'en suis responsable.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ En 1601, Henri IV fit faire des recherches contre les Financiers, lesquels, pour se libérer, accorderent tous ensemble une somme de huit cents mille livres. Quand ce bon Prince vit cet argent compté, il fut fâché d'avoir fait cette poursuite, en laquelle les innocents avoient autant payé que les coupables : il dit *que ce fait lui sembloit si odieux, qu'il avoit peur que ces pauvres gens-là ne l'aimassent jamais.* C'est chose

étrange combien il craignoit de passer pour un Tyran. (*Manuscrit* in-4°.

§ Henri IV donna des témoignages de cette même bonté de cœur au milieu de son domestique. D'Aubigné, Gentilhomme de la chambre de ce Prince, & qui, comme il le disoit lui-même, avoit été élevé aux pieds de son Roi, lui adressoit quelquefois des plaintes de ce qu'il n'en recevoit point de graces. L'ingratitude n'étoit certainement pas le vice de Henri IV ; mais ce Prince, obligé de se concilier par ses bienfaits les Seigneurs Catholiques, se voyoit souvent forcé de priver ses plus anciens Serviteurs des récompenses qu'ils méritoient. Henri, rencontrant un jour d'Aubigné à la Foire Saint-Germain, lui dit qu'il vouloit lui donner sa foire. Il entra en la boutique d'un Peintre, & voyant son portrait, le lui donna : d'Aubigné ne dit pas grand merci, & ne voulut pas du Tableau ; ains au-lieu de le prendre, il écrivit au bas dudit Tableau ces quatre vers :

> C'est un Roi d'étrange nature:
> Je ne sais quel Diable l'a fait ;
> Car il récompense en peinture
> Ceux qui l'ont servi en effet.

Quand le Roi repassa, il voulut faire payer le tableau. Le Peintre lui dit que d'Aubigné n'en avoit point voulu, mais qu'il avoit écrit quelque chose au bas : le Roi lut ces vers & n'en fit que rire. (*Manuscrit* in-4°.)

§ Ce même Gentilhomme couchant dans la garde-robe du Roi, dit un soir à la Force, qui dormoit à côté de lui ; » La Force, notre Maître » est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre. « La Force qui sommeilloit, lui demanda ce qu'il disoit : *Sourd que tu es*, lui cria le Roi, que l'on croyoit bien endormi, *Il dit que je suis le plus ingrat des hommes.* » Dormez, Sire, répondit

» d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres » à dire. » Le lendemain, dit d'Aubigné, dans son Histoire, le Roi ne me fit pas plus mauvais visage ; mais aussi il ne me donna point un sol de plus. (*Histoire de d'Aubigné.*)

§ Cette réponse libre de d'Aubigné à Henri IV en rappelle un autre à peu près semblable, que le Duc de Bellegarde fit à ce bon Prince. Ils étoient tous deux couchés dans la même chambre peu de temps après la mort de Henri III, Henri IV réveilla Bellegarde trois ou quatre fois pendant la nuit, pour lui proposer de se défaire de quelques-unes de ses charges en faveur des personnes qu'il lui nommoit : » Je le veux bien, » Sire, lui dit enfin le grand Ecuyer ; mais, au » nom de Dieu, ne vous réveillez plus. » (*Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ Ségur, Chef du Conseil de Henri IV, avoit rapporté à ce Prince plusieurs propos libres de d'Aubigné : il fut question de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la confiance de se présenter devant Henri, & de lui dire : » Mon Maî- » tre, je suis venu pour savoir quel est mon » crime, & si vous voulez payer mes services » en bon Prince ou en vrai Tyran. » *Vous savez bien*, lui répondit le Roi, *que je vous aime ; mais Ségur est irrité contre vous, réconciliez-vous avec lui.* D'Aubigné l'alla trouver, & l'effraya si fort par ses reproches menaçants, que Ségur courut dire au Roi : » Sire, Monsieur d'Aubi- » gné est plus homme de bien que vous & moi. » (*Dictionnaire cité.*)

§ Henri étoit si sûr de la fidélité de d'Aubigné, que nonobstant que ce Gentilhomme eût refusé de le suivre au siege de Paris, ce Prince mit en sa garde le Cardinal de Bourbon, reconnu Roi de France par la Ligue. En vain Duplessis Mornay allégua les sujets de plainte que d'Aubigné

avoit contre la Cour. *La parole de d'Aubigné mécontent*, repliqua le Roi, *vaut la reconnoissance d'un autre.*

§ Le Duc de Sully, Surintendant des Finances, dit un jour à Casaubon, qui alloit chercher sa pension : *Vous coûtez trop au Roi, Monsieur; vous avez plus que deux bons Capitaines, & vous ne servez de rien.* Casaubon, qui étoit fort doux, fut s'en plaindre à Henri IV. Ce bon Roi lui dit : » Monsieur Casaubon, que cela ne vous mette » en peine : j'ai partagé avec M. de Sully ; il a » toutes les mauvaises graces, & moi je me suis » réservé les bonnes. Quand il faudra aller à lui » pour vos appointements, venez à moi aupa» ravant, je vous dirai le mot du guet pour être » payé facilement. » (*Manuscrit* in-4°.)

§ Duplessis Mornay, qui vient d'être nommé, mérita par sa valeur guerriere, par la sagesse de ses conseils, & par son zele ardent pour la gloire de Henri IV, d'être l'ami de ce grand Prince. Un Gentilhomme, nommé Saint-Phal, croyant avoir sujet de se plaindre de Duplessis-Mornay, qui avoit, disoit-il, ouvert mal-à-propos ses Lettres, résolut de s'en venger : il l'attendit un jour qu'il se retiroit, & , l'arrêtant en pleine rue, lui demanda raison de ce procédé. Duplessis lui ayant répondu honnêtement ; l'autre, sans attendre la fin de son discours, lui donna un coup de bâton sur la tête, le jetta à ses pieds, & sur le-champ, montant à cheval, se retira. Duplessis écrivit au Roi pour lui demander justice, & il en reçut cette réponse : » Monsieur Duplessis, j'ai un extrême » déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, au » quel je participe, & comme Roi & comme votre » ami. Pour le premier, je vous en ferai justice » & à moi aussi : si je ne portois que le second » titre, vous n'avez nul de qui l'épée fût plus » prête à dégaîner, ni qui y apportât sa vie plus

» gaiement que moi. Tenez cela pour constant ; » qu'en effet je vous rendrai office de Roi, de » maître & d'ami. Sur cette vérité, je finis, priant » Dieu de vous tenir en sa garde. » Ensuite le Roi ordonna de faire le procès à Saint-Phal comme à un assassin. Sa famille obtint cependant sa grace, à condition qu'il demanderoit pardon au Roi en présence des principaux Seigneurs de la Cour, de ses parents, & du Sieur Duplessis, auquel il demanderoit aussi pardon. Il étoit sans épée, lorsqu'il se présenta devant le Roi, comme indigne de la porter après une action si lâche. Mais lorsque ce Prince lui eut accordé sa grace, il ordonna que son épée lui fût rendue, disant : » Qu'il étoit plus honorable à M. Duplessis d'ê» tre satisfait par un homme armé que désarmé. « (*Journal & Histoire de Henri IV.*)

§ Duplessis avoit été élevé dans la Religion Protestante, & l'a servie de sa plume, après l'avoir défendue avec son épée. On l'appelloit de son temps, le *Pape des Huguenots.* Il avoit publié un Livre intitulé : *L'Institution de l'Eucharistie.* Duperron, Evêque d'Evreux, offrit de lui prouver, en la présence du Roi & de telles autres personnes qu'il plairoit à Sa Majesté de nommer, que dans ce Livre contre la Messe, il y avoit plus de cinq cents passages faussement allégués, mutilés ou falsifiés. Il y eut en conséquence des Conférences qui se tinrent à Fontainebleau, dont Duperron sortit victorieux. Henri fit beaucoup d'éloges de l'esprit & de l'érudition de l'Evêque d'Evreux, & ensuite prenant le ton railleur, il dit à Rosny : *Que vous semble de votre Pape ?* » Il » me semble, Sire, lui répondit-il sur le même » ton, qu'il est plus Pape que vous ne pensez : » car ne voyez-vous pas qu'il donne un chapeau » rouge à M. d'Evreux ? « Peu de temps après, en effet, Duperron fut créé Cardinal.

§ On

§ On disoit alors que Henri IV n'avoit consenti à cette Conférence, que pour détruire les soupçons que bien des gens mal intentionnés avoient conçus contre sa Catholicité. Ce Monarque n'ignoroit pas ces soupçons : » Il y a trois » choses, disoit-il quelquefois, que le monde ne » veut croire, & toutefois elles sont vraies & » bien certaines ; que la Reine d'Angleterre, » (Elisabeth) est morte fille ; que l'Archiduc est » grand Capitaine, & que le Roi de France est » fort bon Catholique. « (*Journal de l'Etoile.*)

§ Henri IV fit principalement éclater sa franchise & la candeur de son ame dans son amitié pour Sully : » Mon ami, lui mandoit un jour ce bon Roi, » venez me voir ; car il s'est passé ce matin quel- » que chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire » de vous. «

§ Il lui écrivit une autrefois de Fontainebleau : » Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me » cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. » J'acheterois beaucoup votre présence ; car vous » êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, & par » les conseils duquel je reçoive du soulage- » ment. «

§ Henri IV sut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussi-tôt son premier Médecin, & lui écrivit : » Vous savez que je ne vous » aime pas assez peu pour que je n'y allasse moi- » même, si ma présence étoit nécessaire. «

§ Toute la vie de Henri IV est le tableau le plus satisfaisant de l'amitié la plus intime entre lui & Sully. Toutes ses lettres à ce Ministre sont empreintes de ce caractere. On y voit que ce grand Roi avoit pour Sully une affection si vive, que souvent elle se portoit aux petits soins & aux attentions les plus marquées pour ce Ministre. En 1601, ce Prince lui écrivit en ces termes : » Vous » me ferez plaisir de venir coucher ce soir en ce

» lieu de Puyzeaux où vous n'avez que faire de
» rien apporter, ayant fait donner ordre pour vo-
» tre logis, auquel j'ai envoyé mon lit de chaf-
» se & commander à Coquet de vous tenir un
» soupé prêt & votre déjeûné du matin ; car je
» ne vous retiendrai pas davantage. Adieu, mon
» ami que j'aime bien. « (*Economies Royales.*)

§ Un jour que Sully, qui étoit Surintendant des Finances, venoit présenter les étrennes au Roi, il le trouva encore au lit avec la Reine. Le Roi voulut qu'il entrât & qu'il montrât les étrennes. C'étoient des jettons d'or & d'argent, pour leurs Majestés, pour les Dames d'honneur & Filles de la Reine. *Rosny*, (ainsi que le Roi le nommoit) *leur baillez-vous leurs étrennes sans les venir baiser?* » Vraiment, Sire, répondit-il,
» depuis que vous le leur avez commandé, je
» n'ai eu que faire de les en prier. « *Or ça, Rosny, me direz-vous la vérité? Laquelle baisez-vous de meilleur courage, & trouvez vous la plus belle?* » Ma foi, Sire, répondit le Surintendant,
» je ne vous le saurois dire ; car j'ai bien d'au-
» tres choses à faire que de penser à l'amour, ni
» à juger quelle est la plus belle. Je les baise com-
» me des Reliques, en leur présentant mon of-
» frande. « *Hé bien! ne voilà-t-il pas*, dit Henri en éclatant de rire, *un prodigue Financier que Rosny, de faire de si riches présents du bien de son Maître pour un baiser.* Ensuite, quand ceux devant qui il ne vouloit pas tout dire eurent été congédiés, poussant doucement la Reine qui dormoit, ou faisoit semblant de dormir, parce qu'elle étoit un peu fâchée : » Réveillez-vous, dormeu-
» se, lui dit-il, & ne grognez plus. Vous croyez
» que Rosny me flatte aux petites brouilleries
» que nous avons ensemble. Vous en penseriez
» tout autrement, si vous saviez les grandes li-
» bertés qu'il prend à me dire mes vérités : de

» de quoi encore que je me mette en colere, si ne » lui en veux-je pas de mal pour cela. Car tout au » contraire, je croirois qu'il ne m'aime plus, s'il » ne me remontroit ce qu'il estime être pour la » gloire & l'honneur de ma personne, l'amélio» ration de mon Royaume, & le soulagement de » mes peuples. Car voyez-vous, ma mie, il n'y a » point d'esprits si droituriers qui ne trébuchassent » tout-à-fait, s'ils n'étoient relevés lorsqu'ils » choppent, par les admonitions de leurs loyaux » serviteurs, ou bien intimes & prudents amis. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV étant dans sa chambre avec une Dame qu'il aimoit, Sully entra dans l'antichambre, & voulut passer outre. On lui dit que cela ne se pouvoit. Il se douta aussi-tôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. L'envie de savoir ce qui se passoit, le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit le petit escalier du cabinet du Roi. Il vit sortir une Dame vêtu d'un habit verd, qu'il ne put reconnoître. Un moment après, le Roi vint à lui, & lui dit, *Comment te portes-tu, Sully*? Le Duc lui répondit : » Sire, » je suis toujours le très-humble serviteur de Votre » Majesté ; mais Sire, reprit le Duc qui voyoit » le Roi un peu ému, la santé de Votre Majesté » me paroît un peu altérée. « *C'est*, dit le Roi, *que j'ai eu la fievre toute la matinée, mais elle vient de me quitter.* » Il est vrai, dit le Duc, je » l'ai vu passer, elle étoit toute verte. « *Ventre-saint-gris*, lui dit le Roi, *on ne sauroit te tromper, tu vois trop clair.* (Ménagiana, Tome troisieme, page 243, édition de 1729.)

Il arriva, à-peu-près dans le même-temps, à ce Prince d'aller trouver Sully à l'Arsenal, pour l'entretenir en particulier. Ce Ministre ne reçut point la confidence qu'on lui faisoit, sans faire une vive remontrance à Henri sur ce qu'il

croyoit de contraire à la gloire de son Maître. Ce Prince dont les passions étoient vives, reçut d'abord fort mal les représentations de son Confident. Il le quitta même assez brusquement, en disant tout haut : » Voilà un homme que je ne saurois plus souffrir ; il ne fait jamais que » me contredire, & trouver mauvais tout ce » que je veux ; mais pardieu, je m'en ferai » obéir : je ne le reverrai de quinze jours. « Mais le lendemain, des sept heures du matin, on vit arriver Sa Majesté à l'Arsenal, avec cinq ou six personnes qu'elle avoit dans son carrosse. Ce Prince monta à l'appartement de Sully, sans permettre qu'on l'avertît, & frappa lui-même à la porte de son cabinet. Sully ayant demandé : *Qui est-là ?* ne fut pas peu surpris d'entendre répondre : *C'est le Roi*, qu'il reconnut aussitôt au son de sa voix ; & ayant ouvert : *Hé bien, que faisiez-vous là, mon ami ?* lui dit-il en entrant avec Roquelaure & quelques autres Seigneurs. Sully lui répondit qu'il écrivoit des Lettres, & qu'il préparoit du travail à ses Secretaires. *Et depuis quand êtes-vous là ?* » Dès les trois heu- » res du matin, répliqua Sully. « *Hé bien, Roquelaure*, répartit ce Prince en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?* Le Roi fit ensuite sortir tout le monde, & commença à entretenir Sully ; mais voyant qu'il lui parloit froidement : » Oh ! oh ! vous faites » le réservé, dit-il en souriant, & lui donnant » un petit coup sur la joue ; vous êtes encore en » colere d'hier ? Je n'y suis plus moi, & vivons » ensemble avec la même liberté que vous aviez » accoutumé ; car je vous connois bien : si vous » faisiez autrement, ce seroit signe que vous ne » vous soucieriez plus de mes affaires. Quoique je » me fâche quelquefois, ajouta-t-il avec cette » candeur qui lui étoit naturelle, je veux que

» vous le souffriez ; car je ne vous en aime pas
» moins : au contraire, dès l'heure que vous ne
» me contredirez plus dans les choses que je sais
» bien qui ne sont pas de votre goût, je croirai
» que vous ne m'aimez plus. « Après un entretien qui fut assez long, le Roi sortit. En quittant Sully, il l'embrassa, & dit à ceux qui l'attendoient : » Il y en a d'assez sots pour croire
» que quand je me mets en colere contre M. de
» Sully, c'est à bon escient & pour long-temps :
» mais tout au contraire ; car quand je viens à
» considérer qu'il ne me remontre ou ne me con-
» tredit que pour mon honneur, ma grandeur,
» le bien de mes affaires, & jamais pour les
» siennes, je l'en aime mieux, & je suis impa-
» tient de lui dire. « (*Mémoires de Sully.*)

§ » Il n'y a rien, dit Sully, dont il soit plus
» difficile de se défendre, que d'une calomnie
» travaillée de main de Courtisan. « Ce qu'il pensa éprouver en 1605. Plusieurs Seigneurs de la Cour, qui ne desiroient rien tant que la perte d'un homme qu'ils trouvoient toujours opposé à leurs desirs, parce que rarement ces desirs étoient conformes à l'intérêt des peuples, avoient tout préparé pour sa ruine. Libelles, Lettres anonymes, Avis secrets & artificieux, tout fut mis en usage. Henri IV conçut pour la premiere fois des soupçons contre Sully, & ils sembloient être permis à un Prince qui avoit éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre son Ministre ne se vérifioit, il commença à faire des réflexions. Ce Prince étoit vif ; mais il étoit bon, & revenoit facilement de lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Il croyoit avoir à se plaindre de ce Prin-

[illegible] enfin ne pouvant plus soutenir cet état [illegible] & de froideur, chercha un éclair-[illegible]. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenoit congé de Henri, le Roi lui dit : » Ve-» nez çà, n'avez-vous rien à me dire ? *Non*, ré-» pondit Sully. Oh ! si ai bien moi à vous, « répliqua ce Prince. Aussi-tôt s'éloignant avec lui dans une des allées du Parc, & faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le Roi commença par embrasser Sully deux fois ; ensuite il lui dit : Mon ami, je ne saurois » plus souffrir (après vingt-trois ans d'expérien-» ce & de connoissance de l'affection & sincéri-» té de l'un & de l'autre) les froideurs, retenues » & dissimulations dont nous avons usé depuis » un mois ; car pour vous dire la vérité, si » je ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, » ainsi que j'avois accoutumé, je crois que vous » m'avez celé aussi beaucoup des vôtres ; & » seroient telles procédures aussi dommageables » à vous qu'à moi, & pourroient aller jour-» nellement en augmentant, par la malice & » artifice de ceux qui envient autant ma gran-» deur qu'ils sauroient faire votre faveur auprès » de moi. Et pour cette cause, j'ai pris la ré-» solution de vous dire tous les beaux contes » que l'on m'a faits de vous, les artifices dont » on a usé pour vous brouiller avec moi, » & ce qui m'est resté sur le cœur ; vous priant » de faire le semblable, sans craindre que je » ne trouve rien de mauvais de toutes les li-» bertés dont vous pouvez user. Car je veux » que nous sortions d'ici, vous & moi, le » cœur net de tout soupçon, & contents l'un » de l'autre. Et partant, comme je veux vous » ouvrir mon cœur, je vous prie de ne me rien » déguiser, rien de ce qui est dans le vôtre. « Après cet entretien également nécessaire à tous

deux, & dans lequel Sully se justifia pleinement, le Roi parut sincérement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidele serviteur. Sully pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son Maître, alloit se jetter à ses pieds, & lui donner cette marque soumise de respect qu'un Sujét doit à son Roi. *Ah! ne le faites pas*, lui dit Henri, *vous êtes homme de bien ; on nous observe ; on croiroit que je vous pardonne.* Ce Prince sortit aussi-tôt de l'allée en tenant Sully par la main : & demanda à tous les Courtisans quelle heure il étoit. On lui répondit, qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. » Je vois ce que c'est, » dit ce Monarque, il y en a auxquels cet entretien a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les con» soler je veux bien vous dire à tous que j'aime » Rosny plus que jamais ; & vous, mon ami, » poursuivit il, en se tournant de son côté, con» tinuez à m'aimer & à me servir comme vous » avez toujours fait. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Deux Orateurs modernes ont conservé ce trait sublime de la vie de Henri IV, dans les éloges qu'ils ont faits de ce grand Roi, & nous croyons faire plaisir au Lecteur qui aime à juger & à comparer, en lui mettant sous les yeux ces deux morceaux intéressants. Une calomnie *travaillée de main de Courtisan*, selon l'expression de Sully lui-même, avoit sappé les fondements de cette amitié respectable qui l'unissoit à Henri ; on avoit représenté Sully comme dangereux, comme prêt à s'armer contre son Maître des bienfaits de son ami ; on avoit cité les exemples de tant d'ingrats & des traîtres dont ces temps malheureux abondoient ; les avis étoient si multipliés, si détaillés, toutes les circonstances avoient été rassemblées avec tant d'art, qu'elles avoient ébranlé Henri. Déjà son cœur se

resserre & s'éloigne; Sully voit les progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot, & ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot, & ne l'exige point; la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance avoient fui de leurs entretiens; Henri n'étoit plus que poli; Sully n'étoit plus que respectueux; le Ministre n'étoit pas renvoyé, mais l'ami étoit disgracié. Qu'il est dur & difficile de cesser d'aimer! Henri jette de temps en temps sur celui qu'il aime des regards de tendresse & de regret; & s'il voit sur son visage quelques traces de douleur, s'il croit reconnoître à quelques marques son fidele Sully, son cœur ne se contient plus, ses bras vont s'ouvrir, il va se jetter au cou de son ami; une mauvaise honte, un reste de défiance, & toujours ce fier silence de Sully le retiennent encore.. ... Il succombe enfin : » Sully, lui dit-» il, n'auriez vous rien à me dire? Quoi! Sully » n'a plus rien à me dire. Eh bien! c'est donc » à moi de parler. « Il lui dévoile alors son ame toute entiere, avec tous les combats qui l'ont agitée, & toutes les douleurs qui l'ont affligée: » Cruel! comment pouviez vous laisser à votre » ami le désespoir de vous croire infidele? « Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, veut tomber aux pieds de Henri. .... » Que » faites-vous, Sully? Sully, lui dit le Roi, vos » ennemis vous voient; ils vont penser que je » vous pardonne : ne leur donnez point la sa-» tisfaction de vous croire coupable. « Alors leurs embrassements sont leur seul langage; ils versent dans le sein l'un de l'autre ces larmes dont la douceur est inexprimable. Deux cœurs qui ont ainsi pleuré ensemble, ne peuvent plus être enlevés l'un à l'autre. (*Eloge de Henri IV par M. Gaillard.*)

§ On a beau dire que le mensonge ne peut

emprunter les traits de la vérité ; il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, sans cela il ne lui seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur ; le soupçon, cette plaie de l'ame que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se r'ouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix & dans son amitié ; il souffre, il travaille toujours avec son Ministre ; mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait ; la Cour observe & attend les événements. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espere, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point : sa retraite, que ses ennemis auroient appellé sa disgrace, & qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée, il ne faisoit rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation ; la Majesté Royale rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un Juge qui interroge ; c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien, que celui de ces deux grandes ames que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, & qui se reconnoissent toutes deux à leurs premiers sentiments ! Henri IV avoit douté de Sully ; mais Sully n'a jamais douté de son Roi. La sécurité, & peut-être la fierté d'un cœur pur, avoient fermé sa bouche ; la reconnoissance le précipite aux genoux du Prince à la vue des Courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint que l'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous ; ils vont croire que je vous pardonne.*

(Eloge d'Henri IV par M. de la Harpe.)

§ L'Histoire rapporte un trait qui prouve que ce Prince auroit craint de faire quelque chose qui pût diminuer la haute estime que Sully avoit pour son Maître. Au siege de Laon, en 1564, comme Henri veilloit lui-même à tout, il s'étoit fatigué si fort sur un terrein extrêmement rude, qu'il s'étoit fait plusieurs contusions aux pieds; ce qui ne l'empêcha pas de faire continuer ses ouvrages, jusqu'à ce que toutes ces meurtrissures s'étant ouvertes, ses deux pieds ne furent bientôt plus qu'une grande plaie, qui l'obligea de se mettre au lit & d'y faire appliquer un appareil. (Il avoit couché jusques-là sur deux matelas posés à terre.) Le Duc de Sully vint le voir, & Henri fit lever l'appareil en sa présence, » afin, disoit-il, » que ce Duc connût qu'il ne faisoit point le » douillet mal-à-propos. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Le Président Jeannin, qui étoit, ainsi que Sully, un des Ministres de Henri IV, n'eut pas moins de part que ce dernier à la confiance de son Maître, qui le regardoit comme un homme sûr & d'une foi inviolable. On avoit traité dans le Conseil une affaire importante, & la résolution prise avoit transpiré. Henri s'en plaignit à ses Ministres, qui paroissoient vouloir faire tomber le soupçon sur Jeannin; le Roi le prenant aussi-tôt par la main, leur dit : *Je réponds pour le bon homme; c'est à vous autres à vous examiner.* (Eloge de Jeannin par Saumaise.)

§ Ce Prince se reprochoit quelquefois de n'avoir pas fait assez de bien à Jeannin, en disant : » Qu'il doroit plusieurs de ses Sujets pour » cacher leur malice; mais que pour le Président » Jeannin, il en avoit toujours reçu du bien sans » lui en faire.

§ Ce Ministre n'avoit pas moins de franchise que Sully, mais peut-être plus de douceur &

d'urbanité. C'eſt ce qu'il eſt facile de ſe perſuader par ce trait ingénieux de Henri IV, rapporté dans le Dictionnaire cité à l'article de *Jeannin*. Ce Prince vouloit faire connoître en un moment ſes Miniſtres à un Ambaſſadeur étranger : il les fit venir ſucceſſivement l'un après l'autre en ſa préſence, & leur dit : *Voilà une poutre qui menace ruine*. Villeroy, ſans même lever les yeux, conſeilla de la faire changer ſur le champ : Jeannin, après avoir regardé avec attention, avoua qu'il n'en appercevoit pas le vice ; mais que pour ne rien riſquer, il falloit la faire viſiter par les gens de l'art : Sully répondit bruſquement : » Sire, qui eſt-ce qui a pu vous donner cette terreur ? elle durera plus que vous & moi. «

§ Henri montra toujours beaucoup d'intrépidité & de généroſité envers ſes ennemis, envers ceux même qui, pouſſés par un zele fanatique, en vouloient à ſa vie. L'Hiſtorien le Grain rapporte à ce ſujet l'aventure qui arriva à ce Prince avec le Capitaine Michau, qui avoit feint de quitter le ſervice d'Eſpagne, & de paſſer à celui de ce Prince, pour trouver les moyens de le » tuer en trahiſon. Un jour, dit cet Hiſtorien, » Henri IV chaſſant ès forêts d'Ailas, il aviſe à » ſes talons le Capitaine Michau, bien monté, » ayant une couple de piſtolets à canons bandés » & amorcés ; le Roi ſeul & mal aſſiſté, comme » c'eſt la coutume des Chaſſeurs de s'écarter. » Henri le voyant approcher, lui dit d'une fa- » çon hardie & aſſurée : *Capitaine Michau, mets » pied à terre, je veux eſſayer ton cheval, s'il » eſt ſi bon que tu dis*. Le Capitaine Michau obéit, » & met pied à terre. Le Roi monte ſur ſon che- » val, & prenant les deux piſtolets : *Veux-tu,* » ce dit-il, *tuer quelqu'un ? On m'a dit que » tu voulois me tuer ; mais je te puis tuer toi- » même, ſi je veux* : & diſant cela, tira les

» deux pistolets en l'air, lui commandant de le » suivre. Le Capitaine s'étant fort excusé, prend » congé deux jours après, & oncques depuis ne » parut, » (*Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Au siege d'Essans en Guyenne, un Soldat qui étoit sur le rempart reconnut Henri IV à l'écharpe blanche qu'il portoit, & le coucha en joue, en disant : *Voilà pour le Béarnois ; il ne sera plus question de lui* : mais heureusement qu'il manqua son coup. La Place fut emportée d'assaut. Les Assiégeants le reconnurent, & il fut aussi-tôt pendu. Le gibet tomba, & le Soldat se seroit sauvé, si un Fantassin de l'armée du Roi ne l'eût tué d'un coup de poignard. Ce Prince l'apprit, & en fut si fâché, qu'il congédia celui qui l'avoit tué, en disant, *Qu'il y avoit de l'inhumanité à arracher la vie à un malheureux que le sort avoit sauvé de la corde.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ On exhortoit ce Prince à traiter avec rigueur quelques Places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. Il se contenta de répondre : » La satisfaction que l'on tire de la vengeance » ne dure qu'un moment ; mais celle que donne » la clémence est éternelle. » (*Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ Le Duc de Mayenne, qui étoit le Chef de la Ligue, & qui avoit osé disputer la Couronne à Henri IV, sollicita son pardon, & l'obtint. Ce fut pendant le séjour du Roi à Monceaux, en 1569, que fut consommé le Traité sollicité par ce Duc. Dès les premiers jours que Sa Majesté étoit à Amiens, le même Duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses obéissances ; & elle l'avoit remis à Monceaux, par égard pour l'incommodité du Duc, qui ne lui permettoit plus d'aussi longs

voyages, que celui d'Amiens à Soissons, où il faisoit sa résidence. Le Duc de Mayenne aborda le Roi qui se promenoit dans l'étoile du Parc, seul avec Sully, mit un genouil en terre, lui accolla la cuisse, & joignit à l'assurance de sa fidélité un remerciment *de ce que Sa Majesté l'avoit délivré*, disoit-il, *de l'arrogance Espagnole & des ruses Italiennes.* Henri qui avoit été à sa rencontre, lorsqu'il le vit s'approcher, l'embrassa trois fois de suite, se hâta de le faire relever, l'embrassa de nouveau avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis le prenant par la main, il le promena dans son Parc, où il l'entretint familiérement des embellissements qu'il alloit y faire. Le Roi marchoit à si grands pas que le Duc de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse, & de la grande chaleur qu'il faisoit, ne traînant qu'à grande peine sa cuisse, souffroit cruellement, sans oser en rien dire. Ce Prince s'en apperçut, voyant le Duc rouge & tout en sueur. Il dit à Sully, en se penchant vers son oreille : » Si je promene en» core long-temps ce gros corps-ci, me voilà » vengé sans grande peine de tous les maux » qu'il nous a faits. Dites le vrai, mon Cousin, » poursuivit-il, en se tournant vers le Duc de » Mayenne; je vais un peu vîte pour vous? « Le Duc lui répondit, *qu'il étoit prêt à étouffer, & que pour peu que Sa Majesté eût encore continué, elle l'auroit tué sans y penser.* » Touchez-là, mon » Cousin, reprit le Roi d'un air riant, en l'em» brassant encore & lui frappant sur l'épaule; » car, pardieu, voilà toute la vengeance que vous » recevrez de moi. « Le Duc de Mayenne, qu'une maniere si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller & pour baiser la main que Sa Majesté lui tendoit : il lui jura qu'il la serviroit désormais contre ses propres enfants,

» Or sus, je le crois, lui dit Henri ; & afin
» que vous me puissiez aimer & servir plus long-
» temps, allez vous reposer au Château & vous
» rafraîchir ; car vous en avez bon besoin : je
» vais vous faire donner deux bouteilles de vin
» d'Arbois ; car je sais bien que vous ne le haïs-
» sez pas. Voilà Rosny, que je vous baille pour
» vous accompagner, faire l'honneur de la mai-
» son, & vous mener à votre chambre ; c'est
» un de mes plus anciens serviteurs, & un de
» ceux qui a reçu plus de joie de voir que vous
» vouliez me servir & m'aimer de bon cœur. «
(*Mémoires de Sully.*)

§ Dans le mois de Juillet qui suivit la récon-
ciliation du Roi avec le Duc de Mayenne, le
Pape envoya en France, en qualité de Légat, le
Cardinal Alexandre de Médicis, auquel le Roi
fit rendre les plus grands honneurs. Sachant qu'il
étoit arrivé à Chartres, il voulut lui rendre visite ;
pour cet effet, il prit la poste, il mena avec lui
le Duc de Mayenne, en lui disant : » Allons,
» mon cousin, voir le Légat, car vous avez
» aussi grand besoin que moi d'une bonne ab-
» solution. « Ce Cardinal étoit un homme de beau-
coup de mérite ; il avoit eu grande part à l'ab-
solution que le Roi obtint du Souverain Pontife.
(*Histoire de Henri IV.*)

§ Quelqu'un voulant engager ce bon Prince
à punir l'auteur d'une Satyre amere écrite con-
tre lui, intitulée : *L'Isle des Hermaphrodites.* » Je
» ferois conscience, lui dit-il, de fâcher un hom-
» me pour avoir dit la vérité. « (*Pierre Mat-
thieu.*)

§ Lorsque le Parlement, qui avoit tenu ses
séances à Tours pendant les troubles de la Li-
gue, vint rendre son hommage au Roi, ce Mo-
narque lui dit : » Messieurs, je vous prie de ne
» vous plus souvenir de tout le passé ; j'ai oublié &

» pardonné les injures qu'on m'a faites, je vous
» exhorte d'oublier & d'abolir celles que vous
» avez reçues. «

§ Le Duc de Bouiillon s'étoit engagé à Henri IV, lorsque Sa Majesté lui fit épouser l'héritiere de Sedan, de lui amener un certain nombre de troupes ; non-seulement il ne remplit pas son engagement, mais il donnoit chaque jour au Roi de nouveaux sujets de mécontentement. Enfin la Duchesse mourut, & le Duc fit tenir une lettre à Sa Majesté, où il lui faisoit voir que Madame de Bouillon avoit fait un testament, par lequel elle assuroit à son mari la Principauté de Sedan & tous ses biens, & les mettoit sous la protection du Roi de France ; parce qu'on ne doutoit point que le Duc de Bouillon ne fût inquiété sur cette donation par les collatéraux. *Cela veut dire*, s'écria le Roi, après avoir achevé la lecture de la lettre, *que M. de Bouillon a fort affaire de moi ; n'est-il pas bien honnête ?* (Mémoires de Sully.)

§ Lorsque l'Amiral de Villars, qui avoit défendu plusieurs places contre son Roi, parut à la Cour, Henri IV sembla avoir oublié tout le passé, en lui faisant l'accueil le plus favorable. Ce Seigneur s'étant jetté aux pieds de son Maître : *Monsieur l'Amiral*, lui dit Henri en l'embrassant, & mortifié de cette attitude, *cette soumission n'est due qu'à Dieu seul.* (Mémoires de Sully.)

§ Sur les avis qui avoient été donnés à Henri IV, que le Prince de Joinville, jeune homme léger & évaporé, faisoit sa brigue en Espagne par l'entremise du Comte de Chamnite, un des Ministres de cette Cour, Sa Majesté le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris, il dit qu'il étoit prêt à tout déclarer, pourvu que ce fût au Roi en personne, & Sully présent. Joinville amené, avoua tout ce qu'on voulut. Henri le connut bientôt

te, qui enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude & de froideur, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenoit congé de Henri, le Roi lui dit : » Venez çà, n'avez-vous rien à me dire ? *Non*, répondit Sully. Oh ! si ai bien moi à vous, « répliqua ce Prince. Aussi-tôt s'éloignant avec lui dans une des allées du Parc, & faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le Roi commença par embrasser Sully deux fois ; ensuite il lui dit : Mon ami, je ne saurois » plus souffrir (après vingt-trois ans d'expérience & de connoissance de l'affection & sincérité de l'un & de l'autre) les froideurs, retenues » & dissimulations dont nous avons usé depuis » un mois ; car pour vous dire la vérité, si » je ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, » ainsi que j'avois accoutumé, je crois que vous » m'avez celé aussi beaucoup des vôtres ; & » seroient telles procédures aussi dommageables » à vous qu'à moi, & pourroient aller journellement en augmentant, par la malice & » artifice de ceux qui envient autant ma grandeur qu'ils sauroient faire votre faveur auprès » de moi. Et pour cette cause, j'ai pris la résolution de vous dire tous les beaux contes » que l'on m'a faits de vous, les artifices dont » on a usé pour vous brouiller avec moi, » & ce qui m'est resté sur le cœur ; vous priant » de faire le semblable, sans craindre que je » ne trouve rien de mauvais de toutes les libertés dont vous pouvez user. Car je veux » que nous sortions d'ici, vous & moi, le » cœur net de tout soupçon, & contents l'un » de l'autre. Et partant, comme je veux vous » ouvrir mon cœur, je vous prie de ne me rien » déguiser, rien de ce qui est dans le vôtre. « Après cet entretien également nécessaire à tous

deux, & dans lequel Sully se justifia pleinement, le Roi parut sincérement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidele serviteur. Sully pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son Maître, alloit se jetter à ses pieds, & lui donner cette marque soumise de respect qu'un Sujet doit à son Roi. *Ah! ne le faites pas*, lui dit Henri, *vous êtes homme de bien; on nous observe; on croiroit que je vous pardonne.* Ce Prince sortit aussi-tôt de l'allée en tenant Sully par la main: & demanda à tous les Courtisans quelle heure il étoit. On lui répondit, qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. » Je vois ce que c'est, » dit ce Monarque, il y en a auxquels cet entretien a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler je veux bien vous dire à tous que j'aime » Rosny plus que jamais; & vous, mon ami, » poursuivit il, en se tournant de son côté, continuez à m'aimer & à me servir comme vous » avez toujours fait. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Deux Orateurs modernes ont conservé ce trait sublime de la vie de Henri IV, dans les éloges qu'ils ont faits de ce grand Roi, & nous croyons faire plaisir au Lecteur qui aime à juger & à comparer, en lui mettant sous les yeux ces deux morceaux intéressants. Une calomnie *travaillée de main de Courtisan*, selon l'expression de Sully lui-même, avoit sappé les fondements de cette amitié respectable qui l'unissoit à Henri; on avoit représenté Sully comme dangereux, comme prêt à s'armer contre son Maître des bienfaits de son ami; on avoit cité les exemples de tant d'ingrats & des traîtres dont ces temps malheureux abondoient; les avis étoient si multipliés, si détaillés, toutes les circonstances avoient été rassemblées avec tant d'art, qu'elles avoient ébranlé Henri. Déjà son cœur se

resserre & s'éloigne; Sully voit les progrès de la calomnie, peut l'arrêter d'un seul mot, & ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot, & ne l'exige point; la douce familiarité, le badinage aimable, la liberté, la confiance avoient fui de leurs entretiens; Henri n'étoit plus que poli; Sully n'étoit plus que respectueux; le Ministre n'étoit pas renvoyé, mais l'ami étoit disgracié. Qu'il est dur & difficile de cesser d'aimer! Henri jette de temps en temps sur celui qu'il aime des regards de tendresse & de regret; & s'il voit sur son visage quelques traces de douleur, s'il croit reconnoître à quelques marques son fidele Sully, son cœur ne se contient plus, ses bras vont s'ouvrir, il va se jetter au cou de son ami; une mauvaise honte, un reste de défiance, & toujours ce fier silence de Sully le retiennent encore.. ... Il succombe enfin: » Sully, lui dit- » il, n'auriez-vous rien à me dire? Quoi! Sully » n'a plus rien à me dire. Eh bien! c'est donc » à moi de parler. « Il lui dévoile alors son ame toute entiere, avec tous les combats qui l'ont agitée, & toutes les douleurs qui l'ont affligée: » Cruel! comment pouviez-vous laisser à votre » ami le désespoir de vous croire infidele? « Sully, pénétré de ce tort, le seul qu'il ait pu avoir, veut tomber aux pieds de Henri. .... » Que » faites-vous, Sully? Sully, lui dit le Roi, vos » ennemis vous voient; ils vont penser que je » vous pardonne: ne leur donnez point la sa- » tisfaction de vous croire coupable. « Alors leurs embrassements sont leur seul langage; ils versent dans le sein l'un de l'autre ces larmes dont la douceur est inexprimable. Deux cœurs qui ont ainsi pleuré ensemble, ne peuvent plus être enlevés l'un à l'autre. (*Eloge de Henri IV par M. Gaillard.*)

§ On a beau dire que le mensonge ne peut

emprunter les traits de la vérité ; il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, sans cela il ne lui seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur ; le soupçon, cette plaie de l'ame que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se r'ouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix & dans son amitié ; il souffre, il travaille toujours avec son Ministre ; mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait ; la Cour observe & attend les événements. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espere, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point : sa retraite, que ses ennemis auroient appellé sa disgrace, & qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée, il ne faisoit rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation ; la Majesté Royale rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un Juge qui interroge ; c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien, que celui de ces deux grandes ames que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, & qui se reconnoissent toutes deux à leurs premiers sentiments ! Henri IV avoit douté de Sully ; mais Sully n'a jamais douté de son Roi. La sécurité, & peut-être la fierté d'un cœur pur, avoient fermé sa bouche ; la reconnoissance le précipite aux genoux du Prince à la vue des Courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint que l'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous ; ils vont croire que je vous pardonne.*

(Eloge d'Henri IV par M. de la Harpe.)

§ L'Histoire rapporte un trait qui prouve que ce Prince auroit craint de faire quelque chose qui pût diminuer la haute estime que Sully avoit pour son Maître. Au siege de Laon, en 1564, comme Henri veilloit lui-même à tout, il s'étoit fatigué si fort sur un terrein extrêmement rude, qu'il s'étoit fait plusieurs contusions aux pieds; ce qui ne l'empêcha pas de faire continuer ses ouvrages, jusqu'à ce que toutes ces meurtrissures s'étant ouvertes, ses deux pieds ne furent bientôt plus qu'une grande plaie, qui l'obligea de se mettre au lit & d'y faire appliquer un appareil. (Il avoit couché jusques-là sur deux matelas posés à terre.) Le Duc de Sully vint le voir, & Henri fit lever l'appareil en sa présence, » afin, disoit-il, » que ce Duc connût qu'il ne faisoit point le » douillet mal-à-propos. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Le Président Jeannin, qui étoit, ainsi que Sully, un des Ministres de Henri IV, n'eut pas moins de part que ce dernier à la confiance de son Maître, qui le regardoit comme un homme sûr & d'une foi inviolable. On avoit traité dans le Conseil une affaire importante, & la résolution prise avoit transpiré. Henri s'en plaignit à ses Ministres, qui paroissoient vouloir faire tomber le soupçon sur Jeannin; le Roi le prenant aussi-tôt par la main, leur dit : *Je réponds pour le bon homme ; c'est à vous autres à vous examiner.* (Eloge de Jeannin par Saumaise.)

§ Ce Prince se reprochoit quelquefois de n'avoir pas fait assez de bien à Jeannin, en disant : » Qu'il doroit plusieurs de ses Sujets pour » cacher leur malice ; mais que pour le Président » Jeannin, il en avoit toujours reçu du bien sans » lui en faire.

§ Ce Ministre n'avoit pas moins de franchise que Sully, mais peut-être plus de douceur &

d'urbanité. C'eſt ce qu'il eſt facile de ſe perſuader par ce trait ingénieux de Henri IV, rapporté dans le Dictionnaire cité à l'article de *Jeannin*. Ce Prince vouloit faire connoître en un moment ſes Miniſtres à un Ambaſſadeur étranger : il les fit venir ſucceſſivement l'un après l'autre en ſa préſence, & leur dit : *Voilà une poutre qui menace ruine.* Villeroy, ſans même lever les yeux, conſeilla de la faire changer ſur le champ : Jeannin, après avoir regardé avec attention, avoua qu'il n'en appercevoit pas le vice ; mais que pour ne rien riſquer, il falloit la faire viſiter par les gens de l'art : Sully répondit bruſquement : » Sire, qui eſt-ce qui a pu vous donner cette terreur ? elle durera plus que vous & moi. «

§ Henri montra toujours beaucoup d'intrépidité & de générosité envers ſes ennemis, envers ceux même qui, pouſſés par un zele fanatique, en vouloient à ſa vie. L'Hiſtorien le Grain rapporte à ce ſujet l'aventure qui arriva à ce Prince avec le Capitaine Michau, qui avoit feint de quitter le ſervice d'Eſpagne, & de paſſer à celui de ce Prince, pour trouver les moyens de le » tuer en trahiſon. Un jour, dit cet Hiſtorien, » Henri IV chaſſant ès forêts d'Ailas, il aviſe à » ſes talons le Capitaine Michau, bien monté, » ayant une couple de piſtolets à canons bandés » & amorcés ; le Roi ſeul & mal aſſiſté, comme » c'eſt la coutume des Chaſſeurs de s'écarter. » Henri le voyant approcher, lui dit d'une fa» çon hardie & aſſurée : *Capitaine Michau, mets* » *pied à terre, je veux eſſayer ton cheval, s'il* » *eſt ſi bon que tu dis.* Le Capitaine Michau obéit, » & met pied à terre. Le Roi monte ſur ſon che» val, & prenant les deux piſtolets : *Veux-tu,* » ce dit-il, *tuer quelqu'un ? On m'a dit que* » *tu voulois me tuer ; mais je te puis tuer toi-* » *même, ſi je veux* : & diſant cela, tira les

» deux pistolets en l'air, lui commandant de le » suivre. Le Capitaine s'étant fort excusé, prend » congé deux jours après, & oncques depuis ne » parut, » (*Décade de Henri-le-Grand.*)

§ Au siege d'Essans en Guyenne, un Soldat qui étoit sur le rempart reconnut Henri IV à l'écharpe blanche qu'il portoit, & le coucha en joue, en disant : *Voilà pour le Béarnois ; il ne sera plus question de lui* : mais heureusement qu'il manqua son coup. La Place fut emportée d'assaut. Les Assiégeants le reconnurent, & il fut aussi-tôt pendu. Le gibet tomba, & le Soldat se seroit sauvé, si un Fantassin de l'armée du Roi ne l'eût tué d'un coup de poignard. Ce Prince l'apprit, & en fut si fâché, qu'il congédia celui qui l'avoit tué, en disant, *Qu'il y avoit de l'inhumanité à arracher la vie à un malheureux que le sort avoit sauvé de la corde.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ On exhortoit ce Prince à traiter avec rigueur quelques Places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. Il se contenta de répondre : » La satisfaction que l'on tire de la vengeance » ne dure qu'un moment ; mais celle que donne » la clémence est éternelle. » (*Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ Le Duc de Mayenne, qui étoit le Chef de la Ligue, & qui avoit osé disputer la Couronne à Henri IV, sollicita son pardon, & l'obtint. Ce fut pendant le séjour du Roi à Monceaux, en 1569, que fut consommé le Traité sollicité par ce Duc. Dès les premiers jours que Sa Majesté étoit à Amiens, le même Duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses obéissances ; & elle l'avoit remis à Monceaux, par égard pour l'incommodité du Duc, qui ne lui permettoit plus d'aussi longs

voyages, que celui d'Amiens à Soiſſons, où il faiſoit ſa réſidence. Le Duc de Mayenne aborda le Roi qui ſe promenoit dans l'étoile du Parc, ſeul avec Sully, mit un genouil en terre, lui accolla la cuiſſe, & joignit à l'aſſurance de ſa fidélité un remercîment *de ce que Sa Majeſté l'avoit délivré*, diſoit-il, *de l'arrogance Eſpagnole & des ruſes Italiennes.* Henri qui avoit été à ſa rencontre, lorſqu'il le vit s'approcher, l'embraſſa trois fois de ſuite, ſe hâta de le faire relever, l'embraſſa de nouveau avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir; puis le prenant par la main, il le promena dans ſon Parc, où il l'entretint familiérement des embelliſſements qu'il alloit y faire. Le Roi marchoit à ſi grands pas que le Duc de Mayenne, également incommodé de la ſciatique, de ſa graiſſe, & de la grande chaleur qu'il faiſoit, ne traînant qu'à grande peine ſa cuiſſe, ſouffroit cruellement, ſans oſer en rien dire. Ce Prince s'en apperçut, voyant le Duc rouge & tout en ſueur. Il dit à Sully, en ſe penchant vers ſon oreille : » Si je promene en- » core long-temps ce gros corps-ci, me voilà » vengé ſans grande peine de tous les maux » qu'il nous a faits. Dites le vrai, mon Couſin, » pourſuivit-il, en ſe tournant vers le Duc de » Mayenne ; je vais un peu vîte pour vous ? « Le Duc lui répondit, *qu'il étoit prêt à étouffer, & que pour peu que Sa Majeſté eût encore continué, elle l'auroit tué ſans y penſer.* » Touchez-là, mon » Couſin, reprit le Roi d'un air riant, en l'em- » braſſant encore & lui frappant ſur l'épaule ; » car, pardieu, voilà toute la vengeance que vous » recevrez de moi. « Le Duc de Mayenne, qu'une maniere ſi franche pénétra vivement, fit encore ſes efforts pour s'agenouiller & pour baiſer la main que Sa Majeſté lui tendoit : il lui jura qu'il la ſerviroit déſormais contre ſes propres enfants,

» Or sus, je le crois, lui dit Henri ; & afin » que vous me puissiez aimer & servir plus long- » temps, allez vous reposer au Château & vous » rafraîchir ; car vous en avez bon besoin : je » vais vous faire donner deux bouteilles de vin » d'Arbois ; car je sais bien que vous ne le haïs- » sez pas. Voilà Rosny, que je vous baille pour » vous accompagner, faire l'honneur de la mai- » son, & vous mener à votre chambre ; c'est » un de mes plus anciens serviteurs, & un de » ceux qui a reçu plus de joie de voir que vous » vouliez me servir & m'aimer de bon cœur. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Dans le mois de Juillet qui suivit la réconciliation du Roi avec le Duc de Mayenne, le Pape envoya en France, en qualité de Légat, le Cardinal Alexandre de Médicis, auquel le Roi fit rendre les plus grands honneurs. Sachant qu'il étoit arrivé à Chartres, il voulut lui rendre visite ; pour cet effet, il prit la poste, il mena avec lui le Duc de Mayenne, en lui disant : » Allons, » mon cousin, voir le Légat, car vous avez » aussi grand besoin que moi d'une bonne ab- » solution. « Ce Cardinal étoit un homme de beaucoup de mérite ; il avoit eu grande part à l'absolution que le Roi obtint du Souverain Pontife. (*Histoire de Henri IV.*)

§ Quelqu'un voulant engager ce bon Prince à punir l'auteur d'une Satyre amere écrite contre lui, intitulée : *L'Isle des Hermaphrodites.* » Je » ferois conscience, lui dit-il, de fâcher un hom- » me pour avoir dit la vérité. « (*Pierre Matthieu.*)

§ Lorsque le Parlement, qui avoit tenu ses séances à Tours pendant les troubles de la Ligue, vint rendre son hommage au Roi, ce Monarque lui dit : » Messieurs, je vous prie de ne » vous plus souvenir de tout le passé ; j'ai oublié &

» pardonné les injures qu'on m'a faites, je vous » exhorte d'oublier & d'abolir celles que vous » avez reçues. «

§ Le Duc de Bouillon s'étoit engagé à Henri IV, lorsque Sa Majesté lui fit épouser l'héritiere de Sedan, de lui amener un certain nombre de troupes ; non-seulement il ne remplit pas son engagement, mais il donnoit chaque jour au Roi de nouveaux sujets de mécontentement. Enfin la Duchesse mourut, & le Duc fit tenir une lettre à Sa Majesté, où il lui faisoit voir que Madame de Bouillon avoit fait un testament, par lequel elle assuroit à son mari la Principauté de Sedan & tous ses biens, & les mettoit sous la protection du Roi de France ; parce qu'on ne doutoit point que le Duc de Bouillon ne fût inquiété sur cette donation par les collatéraux. *Cela veut dire*, s'écria le Roi, après avoir achevé la lecture de la lettre, *que M. de Bouillon a fort affaire de moi ; n'est-il pas bien honnête ?* (Mémoires de Sully.)

§ Lorsque l'Amiral de Villars, qui avoit défendu plusieurs places contre son Roi, parut à la Cour, Henri IV sembla avoir oublié tout le passé, en lui faisant l'accueil le plus favorable. Ce Seigneur s'étant jetté aux pieds de son Maître : *Monsieur l'Amiral*, lui dit Henri en l'embrassant, & mortifié de cette attitude, *cette soumission n'est due qu'à Dieu seul.* (Mémoires de Sully.)

§ Sur les avis qui avoient été donnés à Henri IV, que le Prince de Joinville, jeune homme léger & évaporé, faisoit sa brigue en Espagne par l'entremise du Comte de Chamnite, un des Ministres de cette Cour, Sa Majesté le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris, il dit qu'il étoit prêt à tout déclarer, pourvu que ce fût au Roi en personne, & Sully présent. Joinville amené, avoua tout ce qu'on voulut. Henri le connut bientôt

pour ce qu'il étoit, & le traitant comme il méritoit, il envoya chercher la Duchesse de Guise sa mere, & le Duc de Guise son frere, auxquels il dit dans son cabinet : » voilà l'Enfant prodigue en » personne ; il s'est mis dans la tête des folies ; je » le traite en enfant, & je lui pardonne pour l'a» mour de vous & de M. de Rosny, qui m'en a » prié à jointes mains ; mais c'est à condition que » vous le chapitrerez bien tous trois, & que vous, » mon Neveu, dit il, en se tournant vers le Duc » de Guise, vous en répondrez à l'avenir. Je vous » le done en garde, afin de le rendre sage, s'il » y a moyen. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Jean Duret étoit le Médecin de Charles de Bourbon, Cardinal de Vendôme, auteur du tiers parti. Ce Médecin dit un jour chez ce Cardinal, parlant de Henri IV, qu'il falloit lui faire avaler des pilules Césariennes ; (ce sont vingt-trois coups de poignard que César eut dans le Sénat) ce qui fut su & rapporté au Roi par Duperron. Ce Prince depuis l'a toujours fort haï, sans néanmoins lui faire aucun mal. Marie de Médicis se fioit fort en ce Médecin quand elle étoit malade, parce qu'il avoit une grande réputation. Duret ayant fait, par ce moyen, prier le Roi de lui donner la place de premier Médecin de Sa Majesté, vacante par la mort de M. de la Riviere, ce Prince répondit à ceux qui lui en parlerent : *Dites à Duret qu'il se contente que je le laisse vivre, & que je sais bien le mal qu'il m'a voulu procurer il y a long temps.* (Manuscrit *in*-4o.)

§ Il usa de sévérité envers le Maréchal de Biron qui avoit conspiré contre lui, & ne voulut point accorder la grace au coupable ; mais ce fut principalement l'obstination du Maréchal qui le perdit. Il étoit, dit le Laboureur, d'un esprit fier & hautain, & presque ingouvernable, ne se plaisoit qu'aux choses difficiles & presque impossibles, & en-

voit toute la grandeur d'autrui. Au combat de Fontaine-Françoise, le Roi dégagea le Maréchal de Biron du milieu des arquebusades. Un des serviteurs de Sa Majesté lui dit qu'il y avoit trop de hasards à se jetter au milieu de ses ennemis: » Il est vrai, dit le Roi, mais si je ne le fais, & si je » ne m'avance, le Maréchal de Biron s'en prévaudra toute la vie. « (*Pierre Matthieu.*)

§ Lorsque l'on commença à donner des soupçons à Henri sur les liaisons de Biron avec les ennemis de l'Etat, il ne voulut point d'abord y ajouter foi. Cependant des papiers de la derniere importance lui ayant été remis entre les mains, ce Prince, qui méritoit si peu d'être trompé, vit bien-tôt à découvert toute l'horreur du complot que l'on tramoit contre lui. Henri, sans rien faire connoître de ce qu'il avoit appris, écrivit au Maréchal, qui étoit en Bourgogne, de se rendre à la Cour. Biron allégua plusieurs prétextes pour retarder son voyage; enfin, il fallut partir. Il se présenta au Roi qui étoit à Fontainebleau. Aussi-tôt que ce Prince l'apperçut, il s'avança vers lui avec quelque précipitation, & l'embrassa, en lui disant: *Mon Cousin vous avez bien fait de venir, car autrement je vous allois quérir.* Le Maréchal se répandit en excuses; mais le Roi, sans lui témoigner le moindre mécontentement, se mit à lui parler avec sa bonté ordinaire. Il le prit par la main, se promena avec lui dans ses jardins, lui détailla ses différents projets comme à son ami, & à son égal. Ce bon Prince espéroit de Biron que la seule présence d'un Souverain dont il étoit aimé, & qu'il projettoit de trahir, feroit renaître dans son cœur des sentiments de zele, de fidélité & d'obéissance dont le moindre François est animé pour son Roi. Mais lorsque ce Prince vint à entamer la grande affaire qui l'agitoit, Biron ne présumant point que le Roi fût aussi-bien instruit qu'il le di-

soit, ne se contenta point de se tenir modestement sur la négative : il dit au Roi que n'ayant point de fautes à se reprocher, il n'avoit pas besoin de pardon ; qu'il n'étoit point venu pour se justifier, mais pour savoir les noms de ses Accusateurs ; & que si on ne lui en faisoit pas justice, il sauroit bien se la faire à lui-même. Le Roi, bien loin de relever l'insolence d'un pareil discours, quand même celui qui le tenoit auroit été innocent, continua de lui parler avec la plus grande douceur. Ce Prince eut plusieurs conférences pareilles avec le Maréchal, espérant toujours l'amener à un aveu qui lui donnât lieu d'exercer toute sa clémence envers ce malheureux Seigneur, autrefois son ami. A la fin, le Roi ennuyé un jour de ses rodomontades & de son opiniâtreté, le quitta, lui disant pour toute parole : *Hé bien ! il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, Baron de Biron.* Ce mot fut comme un éclair, avant-coureur de la foudre qui l'alloit terrasser ; le Roi le dégradant par là de tant d'éminentes dignités dont il l'avoit honoré. Ce même jour, le Comte de Soissons l'exhorta encore de confesser la vérité, & conclut sa remontrance par cette sentence du Sage : *Le couroux du Roi est le messager de la mort.* (Hist. de Henri IV par Perefixe.)

§ » Après le dîné, dit Septénaire, Biron vint » trouver le Roi qui faisoit un tour dans sa grande » salle, lequel lui montrant sa statue en relief, » triomphant au-dessus de ses victoires, lui dit : » *Hé bien, mon cousin, si le Roi d'Espagne m'avoit* » *vu comme cela, qu'en diroit il ?* Il répondit au » Roi légérement : *Sire, il ne vous craindroit* » *guere* ; ce qui fut noté de tous les Seigneurs pré- » sents. Et lors le Roi le regarda d'une œillade ri- » goureuse, dont il s'apperçut : & soudain r'ha- » billant son dire, il ajouta : *J'entends, Sire, en* » *cette statue que voilà, mais non pas en cette per-* » *sonne.* (Pierre Matthieu.)

§ Henri fit assembler son Conseil, & ayant fait mettre sur le Bureau les différents papiers concernants la conspiration, il s'énonça en ces termes sur le compte du Maréchal : » Je ne veux point perdre cet homme ; mais il veut se perdre lui-même » de son bon gré ; cependant ne me le faites point » perdre si vous n'estimez qu'il mérite la mort ; je » lui veux encore dire, que s'il se laisse mener par » justice, qu'il ne s'attende plus à grace quelconque de moi. « Les Ministres du Prince prirent une connoissance exacte de toutes les pieces du procès. Ils auroient voulu correspondre à la bonne volonté que le Roi avoit pour Biron ; mais, étant sommés de dire leur avis en conscience & suivant les Loix, il n'y eut point de partage entr'eux ; ils répondirent unanimement que l'Accusé méritoit la mort. Le Roi prit à l'instant son parti sur cette terrible réponse. Biron fut arrêté, & son procès ayant été fait, il eut la tête tranchée sur un échafaud dressé dans une des cours de la Bastille. (*Dictionnaire cité.*)

§ Avant qu'il fût arrêté, quelqu'un disoit un jour à Henri IV, que le Maréchal de Biron jouoit fort bien à la paume ; ce Prince qui avoit déjà découvert la conspiration, répondit : » Il est » vrai qu'il joue bien, mais il fait mal ses parties. « (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Henri IV parlant de Biron, répétoit souvent ce discours : » Son obstination l'a perdu ; s'il m'eût » voulu dire la vérité d'une chose dont j'ai la » preuve écrite de sa main, il ne seroit pas où il » est. Je voudrois avoir payé deux cents mille » écus, & qu'il m'eût donné lieu de lui pardonner. Il m'a bien servi, mais je lui ai sauvé la vie » trois fois. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri accorda la confiscation des biens du Maréchal à son frere ; & comme plusieurs Magistrats

lui repréſenterent que de ſemblables dons étoient contre l'uſage, & qu'on ne pouvoit prendre trop de meſures pour écarter des attentats pareils à celui qui avoit donné lieu à la confiſcation : » C'eſt » fort bien raiſonner, dit ce Prince ; mais j'eſpere » que la mort du coupable ſervira de leçon à ſon » frere, & que ma bonté me l'attachera. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, qui connoiſſoit tout le prix de la bravoure, avoit une eſtime ſinguliere pour les gens braves. Il fit entrer dans ſes Gardes du Corps un Soldat qui lui avoit porté de rudes coups dans une occaſion importante : jamais cet homme intrépide ne lui ſortit de la mémoire. Il le montra un jour au Maréchal d'Eſtrées, & lui dit avec complaiſance : *Voilà le Soldat qui me bleſſa à la journée d'Aumale.* (Dictionnaire des Hommes illuſtres.)

§ Comme on lui préſentoit huit Gentilshommes du Périgord, dont le viſage étoit très-marqué des coups qu'ils avoient reçus à ſon ſervice : » Je ſuis ravi de les voir, dit ce Prince ; mais je » verrois encore plus volontiers ceux qui les ont » ainſi traités. «

§ Henri aimoit ſur-tout ſa Nobleſſe. Il lui avoit vu faire de ſi belles choſes à la guerre, qu'il ne ſe laſſoit pas de répéter, qu'avec elle rien ne lui ſeroit impoſſible. Un Ambaſſadeur d'Eſpagne lui témoignoit un jour qu'il étoit ſurpris de le voir environné & preſſé par quantité de Gentilshommes : *Si vous m'aviez vu un jour de bataille*, répartit vivement ce Monarque, *ils me preſſoient bien davantage.*

§ Quand ce Prince donnoit ſa parole, il ajoutoit ordinairement : *Foi de Gentilhomme.* (Mémoires de Sully.)

§ *Nous ſommes tous Gentilshommes*, diſoit-il quelquefois devant les Princes de ſon Sang.

§ Un certain jour, Henri IV ayant apperçu avec le fils de la Varenne un homme qu'il ne connoissoit pas, demanda au pere de quel état étoit cet homme. *Sire*, répondit la Varenne, *C'est un Gentilhomme que j'ai donné à mon fils.* » Comment ! lui dit » ce Prince, donner ton fils à un Gentilhomme, » je comprends bien cela ; mais donner un Gen» tilhomme à ton fils, c'est ce que je ne puis » comprendre. « Ce la Varenne, que le Roi avoit fait son Porte-manteau, ensuite Conseiller d'Etat, & Contrôleur-Général des Postes, avoit d'abord été Garçon de cuisine de Madame Catherine, sœur du Roi. Aussi cette Princesse disoit *que la Varenne avoit plus gagné à porter les poulets de son frere, qu'à piquer les siens.* (D'Aubigné.)

§ Henri IV aimoit à rendre justice, & n'étoit point avare d'éloges mérités. Comme il assiégeoit Dreux, il manda au Duc de Sully que l'armée du Duc de Mayenne, jointe aux Espagnols, s'étoit approchée pour lui livrer bataille. La Lettre finissoit par ces mots : » Je vous conjure donc de ve» nir, & d'amener tout ce que vous pourrez, sur» tout votre Compagnie & les deux Compagnies » d'Arquebusiers à cheval de Badet & de James, » que je vous ai laissées ; car je les connois, & m'en » veux servir. « (*Mémoires de Sully*)

§ Un jour présentant le Maréchal de Biron au Cardinal Aldobrandin, il dit ces paroles bien flatteuses pour Biron : » Monsieur le Cardinal, voici » le Maréchal de Biron que je présente volontiers » à mes amis & à mes ennemis. «

§ Henri III avoit donné à Crillon le surnom de *Brave*, Henri IV ne l'appelloit point autrement que le *Brave des braves*. Cette illustre Capitaine se trouvant dans le cabinet du Roi, qui s'entretenoit avec plusieurs Seigneurs & Ministres étrangers, la conversation tomba sur l'éloge des grands Guerriers : *Messieurs*, dit le Roi en mettant la main

sur l'épaule de Crillon, *voilà le premier Capitaine du monde.* » Sire, reprit vivement Crillon, avec » ce ton qui lui étoit propre, vous en avez men- » ti, c'est vous qui êtes le premier, je ne suis que » le second. « (*Vie du brave Crillon.*)

§ Cette façon singuliere de s'exprimer plut davantage au Roi que les éloges les plus étudiés. Crillon joignoit à la bravoure & à la franchise un grand désintéressement. Il vit sans se plaindre des Sujets rebelles jouir des honneurs & des dignités qu'il avoit méritées. Son zele pour son Maître ne se démentit jamais : aussi ce Prince, pour se justifier de n'avoir rien fait en sa faveur, disoit souvent : *J'étois sûr du brave Crillon, & j'avois à gagner tous ceux qui me persecutoient.* (Vie du même.)

§ La retraite du Courtisan est suivie pour l'ordinaire de l'oubli le plus complet : il étoit réservé au brave Crillon de faire exception à cet usage. Non-seulement Henri IV lui conserva toujours son estime & son amitié, mais il fit encore ses efforts pour le rappeller, en lui écrivant les lettres les plus pressantes. » Brave Crillon, lui marque ce Prin- » ce, j'ai été très aise de cette commodité, pour » vous assurer de plus en plus de la continuation » de mon amitié, & vous prie d'en vouloir faire » état & de me venir trouver au plutôt ; car je » vous puis bien assurer que vous trouverez plus » de contentement près de moi qu'en lieu où vous » puissiez être. Croyez le, je vous prie. *Adieu,* » *brave Crillon.* «

§ Ses blessures l'empêcherent de revenir à la Cour. Le Roi qui ignoroit sa situation, étoit impatient de le voir arriver ; & pour hâter son départ d'Avignon, il lui écrivit en ces termes : » Brave » Crillon, vous avez oublié votre Maître & vos » amis ; aussi aimai je mieux que vous ne faites...... » Il y a fort long temps que l'on dit que vous ve- » nez ; mais je n'en croirai rien que je ne vous

» voie & que je ne vous embrasse. *Adieu, brave » Crillon.* « (Vie du brave Crillon.)

§ Ce Prince, parlant de Lesdiguieres, disoit: » Je voudrois avoir autant de Lesdiguieres qu'il y » a de grains dans une grenade. Lesdiguieres est » ma créature; il n'a jamais eu d'autre Maître que » moi: il a mangé, comme moi, son pain bis le » premier, & il mange maintenant son pain blanc.« (*Pierre Matthieu.*)

§ Le Nonce du Pape demandoit à Henri IV combien de temps il avoit fait la guerre. » Toute » ma vie, répondit ce grand Prince; & jamais mes » armées n'ont eu d'autre Général que moi. « (*Folard, Commentaire sur Polybe.*)

§ On aime à suivre les grands Hommes, & sur-tout un homme tel que Henri IV jusques dans l'intérieur de sa maison : on se plaît à l'examiner dans son déshabillé, à prêter l'oreille à ses conversations les plus familieres. Un jour d'été de 1606, que ce Prince avoit été à la chasse de grand matin, & qu'il rentroit au Louvre dans une disposition d'esprit que sa bonne santé & l'heureuse situation de ses affaires égayoient encore, il monta dans la grande salle en tenant des Perdreaux qu'il avoit pris à la chasse. Appercevant Coquet (c'étoit un des Maîtres d'Hôtel) il lui cria : » Coquet, Coquet, vous ne devez pas nous plaindre un dîner, à Roquelaure, Termes, Frontenac, Rambures & moi, car nous apportons de » quoi nous traiter, mais allez promptement faire » mettre la broche; & leur réservant leur part, » faites qu'il y en ait huit pour ma femme & » pour moi. Bonneval que voilà, lui portera les » siens de ma part, & lui dira que je vais boire » à sa santé; mais je veux qu'on garde pour moi » de ceux qui sont un peu pincés de l'oiseau; car » il y en a trois bien gros que je leur ai ôtés, & » auxquels ils n'avoient guere touché. « Com-

me ce Prince en faisoit le partage, arriva la Clielle & Parfait, deux de ses Officiers. Celui-ci portoit un fort grand bassin doré, couvert d'une serviette. Il cria par deux fois : *Sire, embrassez-moi la cuisse ; car j'en ai quantité, & de fort bons.* » Voilà Parfait bien réjoui dit le Roi : ce-» la lui fera faire un doigt de lard sur les côtes ; » je vois bien qu'il m'apporte de bons Melons : » j'en suis bien-aise, car j'en veux manger au-» jourd'hui tout mon saoul : ils ne me font ja-» mais de mal, quand ils sont fort bons, que » je les mange ayant grand'faim, & avant la » viande, comme l'ordonnent les Médecins. Mais » je veux que vous quatre y ayiez aussi part : » c'est pourquoi n'allez pas après les Perdreaux » que vous n'ayiez vos Melons ; je vous les don-» nerai, après que j'aurai retenu la part de ma » femme & la mienne, & de quoi en donner à » qui j'en ai promis. « En entrant dans sa chambre il vit arriver Fourcy, Béringhen & la Font ; ce dernier portoit un gros paquet enveloppé. » La Font, lui dit Henri, m'apportez-vous encore » quelque ragoût pour mon dîner ? « *Oui, Sire,* répondit Béringhen ; *mais ce sont des viandes creuses, qui ne sont bonnes qu'à repaître la vue.* » Ce n'est pas ce qu'il me faut, reprit Sa Ma-» jesté ; car je meurs de faim, & veux dîner » avant toutes choses. Mais encore, qu'est-ce que » cela ? « *Sire*, dit Fourcy, *ce sont des modeles de différentes sortes d'étoffes, de tapis & de tapisseries que vos meilleurs Manufacturiers veulent entreprendre de faire.* Henri repliqua : » Cela se-» ra bon après dîner, pour le montrer à ma fem-» me ; & puis aussi-bien me vient-il le souvenir » d'un homme avec lequel je ne suis pas toujours » d'accord en tout, principalement lorsqu'il est » question de ce que vous savez qu'il appelle » des *babioles* & des *bagatelles*. Il me dit souvent

» qu'il ne trouve rien de beau ni de bien fait,
» quand il coûte le double de sa vraie valeur,
» & que je devrois penser la même chose de tou-
» te marchandise extrêmement chere. Je n'igno-
» re pas sur quoi ni pourquoi il dit cela, mais
» je ne lui en fais pas semblant; & il ne faut
» pas laisser de l'entendre parler; car il n'est pas
» homme à un mot. Fourci, envoyez-le cher-
» cher en diligence, & qu'on lui mene plutôt
» un de mes carrosses, ou bien le vôtre. « C'é-
toit le Duc de Sully, qui fut averti chez Madame
de Guise, où il dînoit. S'étant rendu au Louvre
aussi-tôt, lorsque ce Prince le vit entrer dans sa
chambre où il étoit encore à table, il lui dit : » Il
» n'est pas possible que vous veniez de l'Arse-
» nal? « *Cela est vrai, Sire*, répondit Sully; *j'ai
dîné chez Madame de Guise.* » Cette Maison, ré-
» pliqua le Roi, vous apparente & vous aime fort,
» dont je suis très-aise; car je suis persuadé que
» tant qu'ils vous croiront, comme ils m'ont fait
» dire qu'ils étoient résolus de faire, ils ne feront
» jamais rien qui nuise à ma personne ni à mon
» Etat. » *Sire*, lui dit Sully, *Votre Majesté me
dit cela d'une si belle maniere, que je vois bien
qu'elle est en bonne humeur & plus contente de moi
qu'elle n'etoit il y a quinze jours.* » Quoi! vous
» souvient-il encore de cela, interrompit ce bon
» Prince? Oh! que non fait pas à moi. Ne savez-
» vous pas bien que nos petits dépits ne doivent
» jamais passer les vingt-quatre heures? Je sais
» que cela ne vous a pas empêché, dès le len-
» demain de ma colere, d'entreprendre une bon-
» ne affaire pour mes finances. Il y a plus de trois
» mois, dit ensuite Henri avec beaucoup de gaie-
» té, que je ne m'étois trouvé si léger, étant mon-
» té à cheval sans aide & sans montoir. J'ai eu
» un fort beau jour de chasse. Mes oiseaux ont si
» bien volé, mes lévriers si bien couru, que

» ceux-là ont pris force Perdreaux, & ceux-ci
» trois grands Levrauts. J'ai mangé d'excellents
» Melons & de très-bonnes Cailles; & pour vous
» faire voir, continua ce Monarque, que tout
» conspire à ma bonne humeur, on me mande
» de Provence que les brouilleries de Marseille
» sont entiérement appaisées, & de plusieurs au-
» tres Provinces que jamais l'année n'a été si fer-
» tile, & que mon Peuple sera riche si je veux ou-
» vrir les Traites. J'ai reçu avis d'Italie, que les
» choses s'y disposoient de façon que j'aurai l'hon-
» neur & la gloire d'avoir réconcilié les Véni-
» tiens avec le Pape. Bongars me fait savoir d'Al-
» lemagne, que le Landgrave de Hesse m'ac-
» quiert tous les jours de nouveaux amis, alliés
» & serviteurs assurés. Buzenvola écrit à Villeroy,
» que les Espagnols & les Flamands sont ré-
» duits à un tel point de foiblesse, qu'ils seront
» contraints d'entendre à une paix ou à une tre-
» ve, dont il faudra de nécessité que je sois le
» Médiateur ou le Protecteur; ce sera pour com-
» mencer à me rendre le Conciliateur de tous les
» différends entre les Princes Chrétiens. Et pour
» surcroît de satisfaction, ajouta Sa Majesté d'un
» air enjoué, me voilà à table environné de ces
» gens que vous voyez, de l'affection desquels
» je suis très-assuré, & que vous jugez très-ca-
» pables de m'entretenir de discours utiles &
» agréables. Cependant, je ne laisserai point pas-
» ser tout ce qu'ils m'ont dit, sans y contredire
» quelque chose. J'avoue, continua ce meilleur
» des Princes, que toutes leurs louanges ne m'em-
» pêchent pas de sentir mes défauts; &, quant à
» leurs compliments sur mon bonheur, s'ils avoient
» toujours été près de ma personne depuis la
» mort du Roi mon pere, ils auroient vu qu'il
» en faudroit bien rabattre, & que mes méchants
» moments avoient bien passé les bons. « Sur quoi

ce Prince fit cette réflexion, » qu'il n'avoit pas » encore tant souffert de ses ennemis déclarés, » que de l'ingratitude & de l'abandon de plusieurs » de ceux qui se disoient ses amis & ses alliés, ou » ses sujets & serviteurs. «

§ Ces discours qui, d'abord enjoués, étoient devenus à la fin sérieux, furent interrompus par la présence de la Reine, qui dans le moment sortit de sa chambre pour aller dans son cabinet. Le Roi se leva de table pour aller au-devant d'elle, en lui disant, du plus loin qu'il la vit : » Eh bien ! ma mie, ne vous ai-je pas » envoyé de bons Melons, de bons Perdreaux » & de bonnes Cailles? Si vous avez eu aussi bon » appétit que moi, vous avez fait bonne chere, » car je n'ai jamais tant mangé, ni été de si » bonne humeur : demandez-le à Rosny, il vous » en dira le sujet, & vous contera toutes bon» nes nouvelles que j'ai reçues. » La Reine, qui se trouvoit aussi dans une situation d'esprit agréable, lui répondit, que pour contribuer de son côté à divertir Sa Majesté, elle lui avoit fait préparer un Ballet & une Comédie ; le Ballet représentant les *Félicités de l'Age d'Or*, & la Comédie, les *différents Amusements des quatre Saisons de l'année.* » Que je suis aise, ma mie, » lui dit Henri, de vous voir de si bonne hu» meur ; vivons, je vous prie, toujours de mê» me. » (*Memoires de Sully.*)

§ Il arrivoit souvent à Henri IV de s'écarter lorsqu'il étoit à la chasse, & de se mêler ensuite familiérement avec ceux qu'il rencontroit, afin d'apprendre ce que l'on disoit de lui. Cette popularité lui attiroit quelquefois des avantures plaisantes dont il se tiroit toujours en homme d'esprit. Un jour s'étant égaré, il pique vers le premier Village, entre dans la meilleure auberge, & se met à table d'hôte, avec plusieurs

Marchands, sans en être reconnu. Après avoir dîné, il fit tomber la conversation sur les affaires de l'Etat, sur les nouvelles de la Cour & du Roi : chacun dit son sentiment, on parla de sa conversion. Un Marchand de bestiaux, qui étoit auprès de lui, dit : *Ne parlons point de cela ; le caque sent toujours le hareng.* Un moment après, le Roi se leve, paie l'écot, & se met à la fenêtre. Aussi-tôt il voit quelques Seigneurs qui venoient chercher à dîner dans ce Village, il les appelle & les fait monter. Ceux qui avoient dîné avec le Roi, le reconnurent aux respects que ces Seigneurs lui rendoient : ils parurent fort interdits, & eussent bien voulu retenir ce qu'ils avoient dit. Le Roi, sans témoigner de mécontentement des propos qu'ils avoient tenus, frappa, avant de sortir, sur l'épaule du Marchand ; & lui dit seulement : » Bon » homme, le caque sent toujours le hareng à » votre endroit & non pas au mien ; car vous » avez encore du mauvais levain de la Ligue. » (*Mercure François*, Tome II, page 183.)

§ L'Auteur de ce Journal rapporte un autre trait dont il avoit été témoin. » La derniere fois, dit-» il, que je le vis passer, sans autre garde que lui » sixieme, au bac de Neuilly, dans lequel il » y avoit quantité de Paysans, il se fourra tout » aussi-tôt parmi eux, & demandoit à l'un une » chose & à l'autre une autre. Il en vit un qui » avoit les cheveux blancs & la barbe noire, & » lui demanda la raison de cette différence. Ce » Paysan matois faisoit l'ignorant ; mais Sa Ma-» jesté le pressant de répondre, il lui dit : *Sire,* » *c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux* » *que ma barbe.* A cette réponse le Roi se mit à » rire, & la trouva si heureuse, qu'il la raconta » depuis plusieurs fois. «

§ L'historiette suivante est tirée du Journal de

l'Etoile, qui dit l'avoir apprise d'un de ses amis, auquel le sieur Vitry, Officier du Roi, l'avoit racontée. » Henri chassant vers Grosbois, se déro» ba à sa compagnie, comme il faisoit souvent, » & vint seul à Créteil : y étant arrivé sur l'heu» re du dîner, affamé comme un Chasseur, il » entra dans une hôtellerie, où ayant trouvé l'hô» tesse, il lui demanda s'il n'y avoit rien pour dî» ner. Elle répondit que non, & qu'il étoit ve» nu trop tard. Mais à l'instant ayant avisé une » brochée de rôt, il demanda pour qui donc étoit » ce rôt-là. L'hôtesse lui dit que c'étoit pour des » Messieurs qui étoient en haut, & qu'elle pen» soit que ce fussent des Procureurs. Le Roi, qu'elle » ne prenoit alors que pour un simple Particulier, » parce qu'il étoit seul, la pria de leur aller dire » qu'il y avoit un honnête Gentilhomme qui ve» noit d'arriver, qui étoit las & qui avoit faim, » qu'il les prioit de lui donner un morceau de » leur rôt pour de l'argent, ou qu'ils l'accommo» dassent du bout de leur table, & qu'il paieroit » l'écot : ce qu'ils refuserent tout à plat, disant que » pour le regard de leur rôt, il n'y en avoit pas » trop pour eux : & quant à dîner avec eux, ils » avoient des affaires ensemble, & étoient bien » aises d'être seuls. Henri, ayant entendu cette » réponse, demanda à l'hôtesse quelque garçon » pour lui envoyer querir de la compagnie. Lui » ayant donné une piece d'argent, il l'envoya au » sieur de Vitry, qu'il lui désigna par un autre » nom, & par une grande casaque rouge qu'il por» toit, & qu'étant-là, il lui dit qu'il vînt trou» ver incontinent le Maître du grand cornet. Ce » que le garçon ayant fait, & le sieur de Vitry » ayant connu par son langage que c'étoit le Roi, » il vint incontinent accompagné de huit ou dix » autres, trouver Sa Majesté. Elle conta audit » Vitry sa déconvenue & la vilainie de ces Pro-

» cureurs, le chargea par même moyen de s'al-
» ler saisir deux, de les mener à Grosbois, &
» qu'étant là, il ne faillît de les faire très-bien
» fouetter & étriller, pour leur apprendre à être
» une autre fois plus courtois à l'égard des Gen-
» tilshommes. Ce que ledit sieur de Vitry fit fort
» bien & promptement exécuter, nonobstant tou-
» tes les raisons, supplications, remontrances &
» contredits de Messieurs les Procureurs. «

§ Ce même Prince, à qui il arrivoit de se promener seul dans la Forêt de Villers-Cotterets, sur-tout dans cette partie qui n'est pas éloignée des jardins du Château, rencontre un jour le Député des habitants de Puysieux, chargé d'un sac d'avoine dont le poids l'incommodoit beaucoup. Ce Prince lui demanda ce qu'il portoit & où il alloit. Le Pâtre lui explique tout, & ajouta que si le *Roi au long nez* failoit bien (il désignoit par cette expression Henri IV, dont l'épouse étoit alors Marguerite Duchesse de Valois) il lui éviteroit la peine de porter à dos tous les ans cette avoine avec tant de fatigue. Le Manant, qui ne connoissoit point le Roi, passa outre, & Henri IV continua de se promener. Le lendemain de cette rencontre, le Roi envoya chercher cette homme, qui, surpris de se voir mandé, ne reconnut pas, sans frémir, le Roi lui-même, dans la personne à qui il avoit parlé si cavaliérement la veille. Henri IV le rassura, & lui dit qu'il le mandoit pour l'avertir que désormais il enverroit chercher à Puyseux l'avoine de redevance, pour lui éviter la peine de la porter à dos. Ce que le Monarque promit fut exécuté, & encore aujourd'hui la communauté de ces mêmes habitants est exempte de l'obligation de porter l'avoine aux greniers publics du Duché de Valois. (*Histoire du Duché de Valois*, édition de 1765.)

§ Lorsque Henri n'étoit encore que Roi de

Navarre & Duc d'Albret, il faisoit sa résidence à Nérac, petite ville de Gascogne. Il vivoit en simple Gentilhomme, & chassoit souvent dans les Landes, pays abondant en toutes sortes de gibier. Au milieu de sa chasse, il alloit souvent se délasser & prendre quelque nourriture chez un *Berret*. (C'est ainsi qu'on appelle les paysans de Béarn, du nom d'un bonnet de laine d'une façon particuliere, qu'ils portent ordinairement.) D'aussi loin que le nouveau *Philémon* & sa femme voyoient arriver le Prince, ils couroient au-devant de lui; & prenant chacun une de ses mains, ils répétoient dans leur patois, avec une satisfaction peinte sur leur visage : *Eh, bon jour, mon Henri, bon jour, mon Henri*. Ils le menoient en triomphe dans leur cabane, & le faisoient asseoir sur une escabelle. Le Berret alloit tirer de son meilleur vin; la femme prenoit dans son bahut du pain & du fromage. Henri, plus satisfait du bon cœur & de la simplicité de ses Hôtes, qu'il ne l'eût été de la chere la plus délicate, mangeoit avec appétit, & s'entretenoit familiérement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini, il prenoit congé de ces bonnes gens, en leur promettant de revenir toutes les fois que sa chasse le conduiroit de leur côté : ce qui arrivoit fréquemment. Lorsque ce Prince fut devenu paisible possesseur du Trône de France, le Berret & sa femme apprirent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappellerent qu'il mangeoit avec plaisir de leurs fromages; & comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir, ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un panier. Le Berret se chargea de les porter lui-même, embrassa sa femme, & partit. Au bout de trois semaines, il arriva à Paris, courut au Louvre, dit à la sentinelle dans son langage : *Je veux voir notre Henri, notre femme lui*

envoie des fromages de vache. La Sentinelle surprise de l'habillement extraordinaire, & plus encore du jargon de cet homme, qu'il n'entendoit pas, le prit pour un fou, & le repoussa en lui donnant quelques bourrades. Le Berret sort triste, & se repentant déjà de son voyage, descend dans la cour, & se demande à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception, à lui qui venoit faire un présent au Roi. Après en avoir long-temps cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vache*, il se promet bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, Henri IV regardant par hasard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promene dans la cour. Cet habillement, qui lui étoit connu, le frappe, & cédant à sa curiosité, il ordonne que l'on fasse monter ce Paysan. Celui-ci se jette aussi-tôt à ses pieds, embrasse ses genoux, & lui dit affectueusement : *Bon jour, mon Henri, notre femme vous envoie des fromages de bœuf.* Le Roi, presque honteux qu'un homme de son pays se trompât aussi grossiérement devant toute sa Cour, se pencha avec bonté, & lui dit tout bas : *Dis des fromages de vache.* Le Paysan, qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de lui faire, répondit en son patois : » Je » ne vous conseille pas, mon Henri, de dire des » fromages de vache ; car, pour m'être servi à la » porte de votre chambre de cette façon de par- » ler, un grand drôle, habillé de bleu, m'a don- » ne vingt bourrades de fusil, & il pourroit bien » vous en arriver autant : « Le Roi rit beaucoup de la simplicité du bon homme, accepta ses fromages, le combla d'amitié, fit sa fortune & celle de toute sa famille. (*Histoire de Henri IV, & année Littéraire*, 1754.)

§ Quelques jours avant la bataille d'Ivri, Henri

Henri IV arriva un soir *incognito* à Alençon, avec peu de suite, & descendit chez un Officier qui lui étoit fort attaché. Cet Officier étoit absent, & sa femme, qui ne connoissoit pas le Roi, le reçut comme un des principaux Chefs de l'armée, c'est-à-dire de son mieux, & avec d'autant plus d'empressement, qu'il se disoit l'ami de son mari. Cependant vers le soir, ce Prince croyant appercevoir quelques marques d'inquiétude sur le visage de son Hôtesse : » Qu'est-ce » donc, lui dit-il, Madame ? Vous causerois-je » ici quelqu'embarras ? A mesure que la nuit » vient, je vous trouve moins gaie. Parlez-moi » librement, & soyez sûr que mon intention » n'est pas de vous gêner en rien. « — », Mon- » sieur, lui répondit la Dame, je vous avouerai » franchement l'espece d'embarras où je me trou- » ve. C'est aujourd'hui Jeudi ; pour peu que vous » connoissiez la Province, vous ne serez pas » étonné de la peine où je suis pour pouvoir, » aussi-bien que je le voudrois, vous donner à » souper. J'ai vainement fait parcourir la Ville » entiere ; il ne s'y trouve exactement rien, & » vous m'en voyez désespérée. Un de mes voisins » seulement dit avoir à son croc une Dinde » grasse, & qu'il me cédera volontiers, pourvu » qu'il vienne en manger sa part. Cette condi- » tion me paroît d'autant plus dure, que cet » homme n'est en effet qu'une espece d'Artisan » renforcé, que je n'oserois admettre à votre » table, & qui pourtant tient si fort à sa Dinde, » que, quelques offres que je lui fasse, il pré- » tend ne la lâcher qu'à ce prix. Tel est au » vrai, le sujet de mon inquiétude. « *Cet homme*, dit le Roi, *est-il un bon compagnon.* — » Oui, » Monsieur, c'est le plaisant du quartier ; hon- » nête homme d'ailleurs, bon François, très- » zelé Royaliste, & assez bien dans ses affaires.

— » Oh ! Madame, qu'il vienne : je me sens beau-
» coup d'appetit ; & dût il nous ennuyer un peu,
» il vaut encore mieux souper avec lui, que de
» ne point souper du tout. « Le Bourgeois averti
arriva *endimanché*, avec sa Dinde ; &, tandis
qu'elle rôtissoit, tint les propos les plus naïfs &
les plus gais, raconta les histoires scandaleuses
de la ville, assaisonna ses recits de saillies aussi
vives que plaisantes, amusa enfin le Roi, de fa-
çon que ce Monarque, quoique mourant de
faim, attendit le souper sans impatience. La
gaieté de cet homme, quoiqu'il ne perdît pas un
coup de dent, se soutint, augmentant même tant
que dura le repas. Le bon Roi rioit de tout son
cœur ; & plus il s'épanouissoit, plus le joyeux
Convive etoit à son aise & redoubloit de bonne
humeur. Au moment où Sa Majesté quitta la
table, l'honnête Bourgeois tombant tout à-coup
à ses pieds : » Sire, s'écrie-t-il, pardon ! ce
» jour est certainement pour moi le plus beau
» de ma vie. J'ai vu passer Votre Majesté lors-
» qu'elle est arrivé ici : j'étois assez heureux pour
» la reconnoître ; je n'en ai rien dit, pas même
» à Madame, lorsque j'ai vu qu'elle ne connois-
» soit point notre grand Roi......... Pardon,
» Sire, pardon !...... Je prétendois vous amuser
» quelques instants : j'aurois sans doute été
» moins bon, & Votre Majesté n'eût pas joui
» de la surprise de ma voisine. « La Dame en
ce moment étoit également aux pieds du Roi,
qui les fit relever avec cette bonté qui fut tou-
jours la base de son caractere. » Non Sire ! s'é-
» cria le Bourgeois en s'obstinant de rester à ge-
» noux, non, Sire ! je resterai comme je suis
» jusqu'à ce que Votre Majesté ait daigné m'en-
» tendre encore un instant. « *Eh bien ! parle
donc*, lui dit le Monarque vivement, enchanté
de cette scene. » Sire, lui dit cet homme, d'un air

» & d'un ton également grave, la gloire de mon
» Roi m'est chere, & je ne puis penser qu'avec
» douleur combien elle seroit ternie d'avoir souf-
» fert à sa table un faquin tel que moi..... & je
» ne vois qu'un seul moyen de prévenir un tel
» malheur. « *Quel est il?* répliqua Henri. » C'est,
» reprit le Bourgeois, de m'accorder des Lettres
» de Noblesse. — *A toi.* — Pourquoi non, Sire?
» Quoique jadis Artisan, je suis François; j'ai
» un cœur comme un autre : je m'en crois digne,
» du moins par mes sentiments pour mon Roi.....
Fort bien, mon ami!.... Mais quelles armes prendrois-tu? » Ma Dinde, elle m'a fait aujourd'hui
» trop d'honneur pour cela. « *Et bien, soit!* s'écria le Monarque, en éclatant de rire : *Ventre-saint-gris, tu seras Gentilhomme, & tu porteras ta Dinde en pal.* Depuis cette époque, soit que ce particulier fût déjà assez riche, soit que par la suite il le fût devenu, il acheta, dans les environs d'Alençon, une Terre qui a été érigée en Châtellenie sous son nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses descendants la possedent encore actuellement, & portent en effet pour armes, *une Dinde en pal.* (Mercure de France du mois de Juillet 1761.)

§ Au mois de Décembre 1609, Henri IV, dans une partie de chasse, suivit le Cerf avec tant d'ardeur qu'il s'égara, & n'arriva à Meudon que fort tard. Il envoya sa suite dans les auberges, & descendit chez un Bourgeois de Paris qui avoit une maison à Meudon. Il trouva le maître soupant avec sa famille. Il leur défendit de rien ajouter à leur repas, se mit à table, sans permettre qu'on changeât de place, ni que le maître quittât la sienne, but & mangea avec beaucoup d'appétit, & alla se coucher; il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, & dit aux Seigneurs de sa suite, *qu'il n'avoit jamais si bien reposé*;

ni dormi ſi tranquillement. (Tablettes hiſtoriques des Rois de France.)

§ Henri IV après s'être entretenu avec un Vigneron du Bléſois, ſans en être connu, finit ſon entretien par demander à ce Vigneron combien il gagnoit par jour ? — Quarante ſols. — *Que fais-tu de cet argent* ? — Quatre parts. — *Et comment les diſperſes-tu , ces quatre parts* ? — » De la premiere je me nourris ; avec la ſeconde » je paie mes dettes ; je place la troiſieme ; & la » quatrieme, je la jette dans l'eau. « — *Ceci eſt une énigme pour moi.* » — Je vais vous l'expli- » quer. Vous entendez que je commence par me » nourrir du quart de mon gain. Un autre quart » ſert à nourrir mon pere & ma mere, qui m'ont » nourri. Le troiſieme quart eſt employé à élever » mes enfants, qui me nourriront un jour. La » derniere part eſt pour mon Roi, qui n'en touche » rien ou preſque rien : partant perdue pour lui & » pour moi. «

§ Peu de temps après la paix de Vervins, ce Prince revenant de la chaſſe, vêtu ſimplement, & n'ayant avec lui que deux ou trois Gentils-hommes, paſſa la riviere au Quai Malaquais, à l'endroit où on la paſſe encore aujourd'hui. Voyant que le Batelier ne le connoiſſoit pas, il lui demanda ce que l'on diſoit de la paix : » Ma foi, » je ne ſais pas ce que c'eſt que cette belle paix, » répondit le Batelier ; il y a des impôts ſur-tout, » & juſques ſur ce miſérable bateau avec lequel » j'ai bien de la peine à vivre. « *Et le Roi*, continua Henri, *ne compte t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là* ? » Le Roi eſt un aſſez bon » homme répliqua le ruſtre ; mais il a une Maî- » treſſe à qui il faut tant de belles robes & tant » d'affiquets, & c'eſt nous qui payons tout cela ! » paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui ; mais on » dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres. «

Henri IV, que cette conversation avoit beaucoup amusé, envoya chercher le lendemain ce Batelier, & lui fit répéter devant la Duchesse de Beaufort tout ce qu'il avoit dit la veille. La Duchesse, fort irritée, vouloit le faire pendre: » Vous » êtes folle, dit le Roi; c'est un pauvre Diable » que la misere rend de mauvaise humeur. Je ne » veux plus qu'il paie rien pour son bateau, & je » suis sûr qu'il chantera tous les jours: *Vive Hen-* » *ri, vive Gabrielle.*« (Sauval, & Essais historiques sur Paris.)

§ Ce même Prince, étant à la chasse dans le Vendômois, & s'étant écarté de sa suite, rencontra un paysan assis au pied d'un arbre. *Que fais-tu là?* lui dit Henri IV. *Ma finte, Monsieur, j'étions là pour voir passer le Roi.* » Si tu veux, ajouta ce » Prince, monter sur la croupe de mon cheval, » je te conduirai dans un endroit où tu le verras » tout à ton aise. « Le Paysan monte, & chemin faisant, demande comment il pourra reconnoître le Roi. » Tu n'auras qu'à regarder celui qui aura » son chapeau pendant que tous les autres auront » la tête nue. « Le Roi joint la chasse, & tous les Seigneurs le saluent. » Hé bien, dit-il au Paysan, » qui est le Roi « *Ma finte, Monsieur*, répond le Rustre, *il faut que ce soit vous ou moi; car il n'y a que nous deux qui avons notre chapeau sur la tête.* (Lettres récréatives & morales par le Marquis Caraccioli.)

§ Cette gaieté étoit si naturelle à Henri IV, que la maladie même ou différents accidents fâcheux ne pouvoient la lui ôter. Ce Prince avoit eu quelques attaques de goutte: » J'étois allé à l'arsenal » avec ma femme, « disoit-il un jour assez gaiement, en parlant d'une de ses attaques de goutte, » Monsieur de Sully me dit: Sire, vous avez de » l'argent ici, & vous ne le voyez point; comme » de fait je me contente de savoir que j'en ai, sans

» m'amuser au plaisir de le voir. Nous allâmes à la
» Bastille, & il nous montra comme cela étoit or-
» donné : je vous assure qu'au même instant la
» goutte me prit, & me fit souvenir du Prover-
» be. *Ceux qui ont la goutte ont des écus.* (Matthieu,
Tome II.)

» Le Vendredi, 9 Juin 1606, le Roi & la
» Reine passant au bac de Neuilly, revenant de
» Saint-Germain-en-Laye, & ayant avec eux M.
» de Vendôme, faillirent à être noyés tous trois,
» principalement la Reine qui but plus qu'elle ne
» vouloit ; & sans un sien Valet-de-pied, & un
» Gentilhomme nommé la Châtaigneraie, qui la
» prit par les cheveux, s'étant jetté à corps per-
» du dans l'eau pour l'en retirer, couroit fortune
» inévitable de sa vie. Cet accident guérit le Roi
» d'un grand mal de dents qu'il avoit, dont, le
» danger étant passé, il s'en gaussa, disant que
» jamais il n'y avoit trouvé meilleure recette ; au
» reste, qu'ils avoient mangé trop de salé à dî-
» ner, & qu'on les avoit voulu faire boire après. «
(*Journal du regne de Henri IV.*)

§ Cet accident arriva, selon le Mercure François, parce qu'en entrant dans ce bac, lequel peut-être n'avoit point de parapet, les deux chevaux de volée tirant trop à côté, tomberent dans l'eau, & par leur poids entraînerent le carrosse où étoit le Roi avec la Reine, M. le Duc de Vendôme, la Princesse de Conty & le Duc de Monpensier, que la pluie avoit empêché de mettre pied à terre. Les Seigneurs qui étoient à cheval se jetterent dans l'eau, sans se donner le temps d'ôter leurs manteaux ni leurs épées, & accoururent vers l'endroit où ils avoient vu le Roi. Ce Prince, échappé à son danger, se remit aussi-tôt dans l'eau, malgré les prieres de ses Officiers, pour aider à retirer la Reine & le Duc de Vendôme.

§ Henri IV avoit un tempérament ardent qui le livroit aux femmes ; mais son attachement pour ses Maîtresses n'a jamais influé sur le sort de ses serviteurs, & ne l'a détourné en aucune occasion de ses principaux devoirs. La Duchesse de Beaufort avoit exigé de Sully des graces qu'il ne pouvoit lui accorder. Elle en porta des plaintes ameres au Roi, qui dit à son Ministre de l'aller trouver, & de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons ; *& si cela ne suffit pas*, ajouta-t-il, *je parlerai en maître.* Rosny s'étant rendu chez la Duchesse, voulut commencer par un espece d'éclaircissement ; mais elle ne lui donna pas le temps de l'achever. La colere dont elle étoit animée, ne lui permettant de mesurer ses termes, elle l'interrompit, en lui reprochant *qu'il séduisoit le Roi, & lui faisoit croire que le noir étoit blanc.* » Oh, oh ! Madame, lui dit Rosny à l'instant, en l'interrompant à son tour, mais d'un air très-froid, » puisque vous le prenez sur ce ton, je vous » baise les mains ; mais je ne laisserai pas pour » cela de faire mon devoir ; « & sortit sans vouloir en dire ni en entendre davantage. Lorsqu'il rapporta au Roi les paroles de la Duchesse, il le mit de fort mauvaise humeur contre elle : » Allons, dit ce Prince, venez avec moi, » je vous ferai voir que les femmes ne me pos» sedent pas. « Son carrosse tardant trop à venir à son gré, il monta dans celui de Rosny. La Duchesse de Beaufort qui s'étoit attendue, voyant sortir Rosny de chez elle, d'y voir arriver le Roi, avoit bien étudié son personnage pendant ce temps-là. Lorsqu'on lui annonça ce Prince, elle vint le recevoir jusqu'à la porte de la premiere salle. Henri, sans l'embrasser, ni lui faire les caresses ordinaires : « Allons, Madame, » lui dit-il, dans votre chambre, & qu'il n'y en-

» tre que vous, Rosny & moi ; car je veux vous
» parler à tous deux, & vous faire bien vivre en-
» semble. « Il fit fermer la porte, regarda s'il n'y
avoit personne dans l'antichambre & dans le cabi-
net ; puis prenant Sully d'une main, pendant qu'il
tenoit sa Maîtresse de l'autre, il dit à celle-ci d'un
air qui dût la surprendre beaucoup : » Que le vé-
» ritable motif qui l'avoit déterminé à s'attacher
» à elle, étoit la douceur qu'il avoit cru remarquer
» dans son caractere ; qu'il s'appercevoit, par la
» conduite qu'elle tenoit depuis quelque temps, que
» ce qu'il avoit cru véritable n'étoit qu'une feinte, &
» qu'elle l'avoit trompé ; qu'elle suivoit de mauvais
» conseils, qui lui faisoient faire des fautes dont les
suites pouvoient devenir irréparables ; » & finit
par lui ordonner de surmonter son aversion pour
Sully, parce qu'assurément il ne l'éloigneroit pas
pour l'amour d'elle. La Duchesse se mit à verser
des larmes ; elle prit un air caressant & soumis ;
elle voulut baiser la main de Henri ; elle n'omit
rien enfin de ce qu'elle connoissoit le plus capable
pour attendrir le cœur de ce Prince. Lorsqu'elle
crut l'avoir touché, elle se plaignit de ce qu'au
lieu de retour qu'elle auroit dû attendre d'un
Prince auquel elle avoit donné toute sa tendres-
se, elle voyoit qu'il la sacrifioit aussi cruellement.
Elle rappella tout ce que Rosny avoit dit & fait
contre ses enfants ; puis, feignant de succom-
ber à son désespoir, elle se laissa tomber sur un
lit, où elle protesta qu'elle étoit résolue d'at-
tendre la mort, après un aussi sanglant affront.
Henri fut sensible à cette scene ; mais il se remit
si promptement, que sa Maîtresse ne s'en apper-
çut point. Il continua à lui dire du même ton :
» Qu'elle auroit pu s'épargner la peine de recou-
» rir à tant d'artifices, pour un si leger sujet : «
Ce reproche la piqua sensiblement ; elle redoubla
alors ses pleurs en s'écriant : » Qu'elle voyoit

» bien qu'elle étoit abandonnée ; que c'étoit, sans
» doute, pour augmenter encore sa honte & le
» triomphe de Rosny, que Sa Majesté avoit voulu
» le rendre témoin des choses les plus dures qu'une
» femme puisse entendre. » Après ces dernieres
paroles, elle parut se livrer au plus grand déses-
poir. » Pardieu, Madame, c'est trop, reprit le
» Roi, en perdant patience ; je vois bien qu'on
» vous a dressée à tout ce badinage, pour essayer
» de me faire renvoyer un serviteur dont je ne
» puis me passer : je vous déclare, que si j'étois
» réduit à la nécessité de choisir de perdre l'un
» ou l'autre, je me passerois mieux de dix Maî-
» tresses comme vous, que d'un serviteur comme
» lui. « (*Mémoires de Sully.*)

§ Après ce discours, le Roi s'étoit avancé brus-
quement pour sortir de la chambre. La Duchesse
de Beaufort, qui appréhendoit que ce ne fût pour
n'y plus revenir jamais, changea de batterie. Elle
courut au-devant de ce Prince pour l'arrêter : el-
le se jetta à ses genoux ; elle lui prit les mains pour
les baiser ; elle le supplia de lui pardonner sa fau-
te, & fit quelques excuses à Rosny sur son em-
portement. Le Roi s'attendrit : on promit d'ou-
blier tout le passé, & ils se séparerent tous trois
fort bons amis. Lorsque le Roi fut sorti de l'ap-
partement de la Duchesse, il prit la main de Ros-
ny, & la serrant avec vivacité : *Eh bien, mon ami*,
lui dit ce Monarque, *n'ai-je pas tenu bon ?*

§ Henri IV avoit commencé à connoître Ga-
brielle d'Estrées, depuis Duchesse de Beaufort,
lorsqu'il étoit occupé au siege de Paris. Un jour
qu'il vantoit fort les charmes de Marie de Beau-
villiers, sa Maîtresse actuelle, disant qu'il la pré-
féroit à toutes les femmes, le Duc de Bellegar-
de, Grand-Ecuyer de France, prétendit qu'il
changeroit de sentiments s'il avoit vu Mademoi-
selle d'Estrées. Il lui en dit tant de bien, & lui

en fit un si beau portrait, qu'il lui donna envie de la voir. Bellegarde, qui étoit amoureux de cette Belle, sentit la faute qu'il avoit faite d'en parler au Roi; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Henri la vit à Cœuvres, où elle demeuroit, & la trouva encore au-dessus du beau portrait qu'on lui en avoit fait. Gabrielle ne répondit pas d'abord aux empressements du Prince, & cette molle résistance ne servit qu'à le rendre plus enflammé. Ce Monarque auroit desiré de ne laisser passer aucun jour sans voir sa nouvelle Maîtresse; mais la difficulté pour lui étoit de se rendre à Cœuvres sans beaucoup de risque. Il falloit faire sept lieues en pays ennemi, traverser un grand bois, & passer à la vue de deux garnisons de la Ligue. Un jour cependant il résolut de tout risquer. Il monta à cheval avec quelques Officiers de confiance, & fit quatre lieues avec eux. Lorsque ce Prince fut à trois lieues de la maison de sa Maîtresse, il renvoya sa compagnie, mit pied à terre, s'habilla en Paysan, se chargea d'un sac plein de paille, & acheva son voyage avec son sac sur le dos. Gabrielle le reçut encore assez froidement, & ne demeura que quelques moments avec lui. Dans la suite l'élévation de M. d'Estrées, pere de la Belle, le sincere attachement que Henri témoigna à sa Maîtresse, ses manieres affables & pleines de bonté, obligerent cette Belle à mieux traiter un Amant si généreux, si bienfaisant. Cependant Gabrielle continua à aimer Bellegarde, dont le Roi avoit quelque soupçon; mais, à la moindre caresse qu'elle lui faisoit, il condamnoit ses pensées comme criminelles & s'en repentoit. Il arriva un petit accident qui faillit à lui en apprendre davantage: ce fut, qu'étant en l'une de ses maisons, pour quelque entreprise qu'il avoit de ce côté-là, & étant allé à trois ou quatre lieues pour cet effet, Gabrielle

étoit demeurée au lit, disant qu'elle se trouvoit incommodée, & Bellegarde avoit feint d'aller à Mantes, qui n'en étoit pas fort éloigné. Sitôt que le Roi fut parti, Arphure, la plus intime confidente des femmes de Gabrielle, & sur laquelle elle se reposoit entiérement, fit entrer Bellegarde dans un petit cabinet, dont elle seule avoit la clef; & après que sa Maîtresse eut fait retirer tous ceux qui étoient dans sa chambre, son Amant y fut reçu. Comme ils étoient ensemble, le Roi, qui n'avoit pas trouvé ce qu'il avoit été chercher, revint plutôt que l'on ne croyoit, & pensa trouver ce qu'il ne cher choit pas. Tout ce que l'on put faire, ce fut que Bellegarde entrât dans le cabinet d'Arphure, dont la porte se trouvoit au chevet du lit de Gabrielle, & où il y avoit une fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Aussi-tôt que le Roi fut entré, il demanda Arphure, pour avoir des confitures qu'elle gardoit dans ce cabinet: Gabrielle dit qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle lui avoit demandé permission d'aller visiter quelques parents qu'elle avoit à la Ville. » Si est-ce, dit le Roi, que je » veux manger des confitures; que si Arphure ne » se trouve, que quelqu'un vienne ouvrir cette » porte, ou qu'on la rompe. » Lui-même commença à donner des coups de pieds dedans. Dieu sait en quelles alarmes étoient ces deux personnes si proches d'être découvertes. Gabrielle, feignant un grand mal de tête, se plaignoit que ce bruit l'incommodoit fort: mais pour cette fois le Roi voulut rompre cette porte. Bellegarde voyant qu'il n'y avoit pas d'autre remede, se jetta par la fenêtre, & fut si heureux qu'il se fit fort peu de mal, bien que la fenêtre fût assez haute. Et aussitôt Arphure; qui s'étoit seulement cachée pour ne point ouvrir cette porte, entra bien échauffée, s'excusant sur ce qu'elle ne pensoit pas qu'on dût avoir affaire d'elle. Arphure alla donc querir ce

que le Roi avoit si impatiemment demandé ; & Gabrielle voyant qu'elle étoit découverte, reprocha au Roi mille fois cette façon d'agir. » Je » vois bien, lui dit-elle, que vous voulez me » traiter comme les autres que vous avez ai» mées, & que votre humeur changeante veut » chercher quelque sujet pour rompre avec moi, » qui vous préviendrai, me retirant avec mon » mari, que vous m'avez fait laisser d'autorité. Je » confesse que l'extrême passion que j'ai eue pour » vous, m'a fait oublier mon devoir & mon » honneur, & cependant vous payez l'un & » l'autre d'inconstance sous ombre de soupçons, » dont je ne vous ai jamais donné sujet par pen» sée seulement. « & là-dessus les larmes ne manquerent pas ; ce qui mit le Roi en tel désordre, qu'il lui demanda mille fois pardon ; qu'il confessa d'avoir trop failli, & qu'il fut long-temps depuis sans témoigner aucune jalousie. (*Histoire des Amours de Henri IV.*)

§ Le courage de ce Prince ne s'amollit point auprès de cette Belle ; témoin cette lettre qu'il lui écrivit dans une occasion périlleuse, & par laquelle il lui mandoit : » Si je suis vaincu, vous » me connoissez assez pour croire que je ne fuirai » point ; mais ma derniere pensée sera à Dieu, » & l'avant derniere à vous. « (*Manuscrits de la Bibliotheque du Roi.*)

§ Après la mort de la Duchesse de Beaufort, Mademoiselle d'Entragues, depuis Marquise de Verneuil, acquit tout pouvoir sur le cœur du sensible Monarque. La Demoiselle, dit Sully, n'étoit pas novice : quoique touchée du plaisir de se voir l'objet des poursuites d'un grand Roi, elle donnoit encore davantage à l'ambition qui la flattoit, que dans la conjecture présente il ne seroit pas impossible de jouer si bien son personnage, qu'elle obligeroit son Amant à convertir

ce titre en celui d'Epoux. Elle ne se pressa donc point de satisfaire ses desirs. La fierté & la pudeur furent employées tour-à-tour, & ensuite l'intérêt. Elle ne demanda pas moins de cent mille écus pour prix de sa derniere complaisance. Henri promit cette somme, & passa une nuit avec la Marquise. Le lendemain Sully, qui avoit reçu ordre de payer les cent mille écus, fit apporter la somme dans le cabinet du Roi, les compta, & affectoit de les étaler devant ce Prince, pour lui faire connoître à quoi il s'étoit engagé. Henri demanda pour qui étoit cet argent. On lui répondit que c'étoit pour la Marquise de Verneuil. *Ventre-saint-gris*, dit-il, *voilà une nuit qui me coûte bien cher.*

§ La Marquise de Verneuil porta ses vues & son ambition jusqu'à prétendre engager son Amant à contracter avec elle un mariage légitime; mais comme ce Prince n'étoit pas encore dans la situation de pouvoir lui donner cette preuve de son amour, elle lui demanda un écrit, par lequel il promettoit de l'épouser dans l'année, si elle avoit le bonheur de mettre un fils au monde. Henri, trop foible pour résister à son penchant, lui donna cette promesse. Mais comme il avoit une droiture & une grandeur d'ame qui lui faisoient avouer ses fautes à ceux auxquels il avoit donné sa confiance, il fit un jour appeller Sully dans la gallerie de Fontainebleau, lui remit entre les mains cette promesse de mariage, & lui demanda ce qu'il pensoit. Sully, après l'avoir lue, la lui rendit avec une froideur qui marquoit assez qu'il ne l'approuvoit pas. » Là, là, lui dit le Roi, ne faites pas tant » le discret : vous pouvez, sans m'offenser, dire » & faire tout ce que vous avez dans l'esprit : c'est » un dédommagement qu'il est juste de vous ac- » corder, des trois cents mille livres que je vous ai » arrachées. « Sully fit répéter plusieurs fois au Roi la Promesse qu'il avoit faite à sa Maîtresse;

& n'hésitant plus à faire connoître à ce Prince ce qu'il pensoit, il lui reprit le papier des mains, & le mit en pieces. *Comment*, s'écria Henri, extrêmement surpris de la hardiesse de cette action, *que pretendez-vous faire ? je crois que vous êtes fou.* » Il est vrai, Sire, répondit-il, je suis un fou, » & plût à Dieu que je fusse le seul en France. » Sully, remarquant le dépit du Roi, se crut disgracié; mais ce Prince, que la passion avoit d'abord aveuglé, n'écoutant plus que la bonté de son cœur & la raison, sut gré à son Ministre de sa généreuse hardiesse, & lui donna quelques jours après la charge de Grand-Maître de l'Artillerie. (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, dit M. de Sainte-Palaye, avoit conservé le caractere de l'ancienne Chevalerie. Sa franchise, son respect pour les Dames, pouvoient bien l'égaler à ces Héros auxquels on a donné le titre de *Chevaliers sans reproche.* Comme eux il aimoit la gloire, & comme eux il se plaisoit à se parer des enseignes qu'il avoit gagnées dans les combats. La Duchesse de Guise, qu'il appelloit *sa bonne Cousine*, lui ayant demandé un passeport, il ne se contenta pas de le lui accorder, il alla au-devant d'elle, & l'ayant conduite dans sa chambre, il lui dit: *Ma Cousine, vous voyez comme je vous aime; car je me suis paré pour l'amour de vous.* » Sire, lui dit la Duchesse en riant, je ne » vois pas que vous soyez aussi paré que vous le » dites, & vous n'avez pas sujet de vous en van- » ter. « *Si ai*, dit le Roi, *mais vous ne vous en avisez pas.* Alors montrant son chapeau: *Voilà*, continue-t-il, *une enseigne que j'ai gagnée à la bataille de Coutras pour ma part du butin & victoire. Cette autre, je l'ai gagnée à la bataille d'Ivri. Voulez-vous donc, ma Cousine, voir sur moi deux plus belles marques & parures pour me montrer bien paré?* » Madame de Guise en convint; mais, lui

» répliqua-t-elle fiérément, vous ne sauriez, Sire, » m'en montrer une seule de Monsieur mon mari » *Non*, dit ce Prince, *d'autant que nous ne nous sommes jamais rencontrés ni attaqués ; mais si nous en fussions par cas venus là, je ne sais ce que c'en fût été.* Le Roi, dans cette conversation, ne montra pas le moindre ressentiment, & ne parut occupé que de sa gloire. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Les Lettres que Henri IV écrivoit à ses Maîtresses, sont, pour le plus grand nombre, conservées en original à la Bibliotheque du Roi. Elles sont vives & agréables, & portent le caractere de son génie. J'en ai lu une, entr'autres, disoit Ménage, qui est fort belle, & qui finit ainsi : *Garde-toi bien de manquer* (au rendez-vous s'entend) *car autrement je te ferai voir que je suis Roi, & de plus Gascon.* (Menagiana.)

§ Peut-on voir rien de plus noble & de plus galant que ce billet d'Henri IV à la Duchesse de Beaufort ? » Mes belles amours, deux heures après » l'arrivée de ce porteur, vous verrez ce Cavalier » qui vous aime fort, qu'on appelle le Roi de France & de Navarre, titre certainement honorable, » mais bien pénible ; celui de votre Amant est bien » plus délicieux. Tous trois ensemble sont bons, à » quelque sauce qu'on les puisse mettre, & je suis » bien résolu à ne les céder à personne...... Je suis » bien aise que vous aimiez ma sœur ; c'est un des » assurés témoignages que vous puissiez me donner » de votre bonne grace, que je chéris plus que ma » vie, encore que je l'aime bien...... Ce 12 *Septembre.* De nos délicieux déserts de Fontainebleau. » (*Histoire des Amours de Henri IV.*)

§ Henri IV connoissoit ses défauts, & étoit assez sincere & assez grand pour en convenir. » Les uns, écrivoit-il à Sully, me blâment d'aimer les bâtiments & les riches ouvrages, les autres les

» Dames, les délices de l'amour. En tout lesquels
» discours je ne nierai point qu'il n'y ait quelque
» chose de vrai ; mais dirai-je que ne passant pas
» mesure, il me devroit plutôt être dit en louan-
» ge qu'en blâme ; & , en tout cas, devroit-on
» excuser la licence de tels divertissements, qui
» n'apportent nul dommage & incommodité à mes
» peuples, par forme de compensation de tant
» d'amertumes que j'ai goûtées, & de tant d'an-
» ciens déplaisirs, fatigues, périls, dangers, par
» lesquels j'ai passé depuis mon enfance jusqu'à
» cinquante ans. L'Ecriture n'ordonne pas absolu-
» ment de n'avoir de péchés ni de défauts, d'au-
» tant que telles infirmités sont attachées à l'im-
» pétuosité & promptitude de la nature humaine ;
» mais bien de n'en être pas dominés, ni les lais-
» ser régner sur nos volontés, qui est ce à quoi
» je me suis étudié, ne pouvant mieux faire. Vous
» savez beaucoup de choses qui se sont passées tou-
» chant mes Maîtresses (qui ont été les passions
» que tout le monde a cru les plus puissantes sur
» moi); si je n'ai souvent maintenu vos opinions
» contre leurs fantaisies, jusqu'à leur avoir dit,
» lorsqu'elles faisoient les acariâtres, que jaime-
» rois mieux avoir perdu dix mille Maîtresses
» comme elles, qu'un Serviteur comme vous,
» qui m'étiez nécessaire pour les choses honorables
» & utiles. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV étoit d'un caractere bouillant & aisé à s'enflammer ; mais ce Prince, par de continuelles réflexions sur les effets de la colere, par l'usage d'une longue adversité, par la nécessité de se faire des Partisans, enfin par la trempe d'un cœur tourné vers la tendresse, avoit converti ces premiers transports si bouillants en de simples mouvements, qui les marquoient sur son visage, dans ses gestes, & plus rarement dans ses paroles. Un jour que Crillon vint dans

le cabinet de Henri pour s'excuser sur quelques reproches qu'on lui faisoit ; il passa des excuses aux contestations, & des contestations aux emportements & aux blasphêmes. Le Roi irrité de ce qu'il continuoit si long-temps sur le même ton, lui commanda de sortir : mais comme Crillon revenoit à tout moment de la porte, & qu'on s'apperçut que le Roi pâlissoit de colere & d'impatience, on eut peur que ce Prince ne se saisît de l'épée de quelqu'un, & qu'il n'en frappât un homme aussi insolent. Enfin s'étant remis, après que Crillon fut sorti, & se tournant du côté des Seigneurs qui l'accompagnoient, & qui avec de Thou avoient admiré sa patience, après un emportement si criminel, il leur dit : « La nature m'a » formé colere ; mais depuis que je me connois, » je me suis toujours tenu en garde contre une » passion qu'il est dangereux d'écouter : je sais » par expérience que c'est une mauvaise conseil» lere, & je suis bien-aise d'avoir de si bons té» moins de ma modération. ») *Mémoires de la vie du Président de Thou.*)

§ Quelques jours après, Crillon reconnut l'excès de son emportement, & qu'il avoit manqué à son Maître : il en fut vivement affligé, & n'eut rien de plus pressé que de lui marquer son repentir. Il va chez le Roi, la douleur peinte sur le visage, & se jette à ses pieds. Ce Prince, plein de bonté, le releve & l'embrasse : « Je » vous aime, lui dit-il, vous le savez bien : » n'ai-je par toujours rendu justice à votre fi» délité & à votre attachement pour moi ? Votre » bouillante ardeur, si estimable dans les com» bats, devient criminelle quand vous vous y » livrez en parlant devant un Maître qui con» noît tout ce que vous avez fait pour lui. Imi» tez-moi, Crillon, apprenez à vous modérer. » (*Vie du brave Crillon.*)

§ Un jour M. du Maine vint se plaindre à ce Prince de l'insolence de M. de Balagny, qui avoit fait appeller en Duel le Duc d'Aiguillon son fils : « Balagny est bien heureux, disoit M. » du Maine, que je n'aie pas été chez moi, , je » l'aurois fait pendre à la grille de mon Châ- » teau. » Le Roi ne fit que se retourner vers ceux qui étoient dans la chambre, & leur dit : *Le bon homme se sent encore de la Ligue.* (Mémoires de Choisy.)

§ Ce Prince a été taxé d'être un peu trop ménager; mais ce ne fut que par ceux qui ignoroient qu'un Roi n'est que l'économe du bien de ses Sujets, ou qui mettoient leurs services à trop haut prix. Henri IV étoit instruit de ces reproches : « On m'accuse, dit-il, un jour, d'être » chiche; je fais trois choses bien éloignées d'a- » varice : je fais la guerre, je fais l'amour & je » bâtis. « (*Le Grain.*)

§ Il avoit amassé près de quinze millions, somme alors très-considérable, & qu'il destinoit peut-être à son expéditon d'Allemagne. Cette somme étoit renfermée dans une des tours de la Bastille, & cette tour se nomme encore aujourd'hui la Tour du Trésor : Henri voulut que le Duc de Sully, comme Surintendant des Finances, & les premiers Présidents, tant du Parlement que de la Chambre des Comptes, en eussent chacun une clef, afin, disoit-il, que le Trésor fût mieux gardé, & que rien n'en pût être tiré sans que tout le monde le sût. On lui représenta les oppositions & les remontrances éternelles qu'il auroit à essuyer de la part de ces deux Compagnies, par rapport à l'emploi de cet argent. « C'est pour cela même, répondit » le Roi, que je veux qu'elles en aient les clefs, » n'étant pas raisonnable qu'un argent levé sur » mes Sujets, & qui leur appartient encore

» plus qu'à moi, puisse jamais être dépensé que » bien à propos & pour leur avantage. » (*Mémoires de Sully.*)

§ La Ville de Paris pouvoit se glorifier de lui devoir ses plus beaux édifices. Les Ambassadeurs d'Espagne qui vinrent dans cette Capitale, signer le traité de Vervins, furent étonnés de la voir si brillante, & si différente de ce qu'elle avoit été pendant les guerres civiles. Un d'eux dit un jour au Roi : *Sire, voilà une Ville qui a bien changé de face, depuis que nous ne l'avons vue.* « Ne vous en étonnez pas, lui répondit Henri » IV : quand le Maître n'est pas dans sa maison, » tout y est en désordre ; mais quand il est re- » venu, sa présence sert d'ornement, & tout y » va bien. »

§ Ce Prince, qu'on accusoit d'être si ménager, ne manquoit point encore de payer de nouveaux services par de nouvelles libéralités : « Je » n'attends pas, écrivoit-il à Sully, que ceux » qui me servent bien me demandent. Vous m'ai- » dez si bien à faire mes affaires, que je veux » aussi vous aider à faire les vôtres : je vous don- » ne vingt-mille écus sur mes affaires extraor- » dinaires, faites-en expédier les dépêches né- » cessaires. J'ai su, lui écrit-il, une autre fois, » que vous faites bâtir à la Chapelle, & que » vous y faites un Parc, comme ami des bâtis- » seurs, & votre bon Maître, je vous donne » six mille écus, pour vous aider à faire quelque » chose de beau. » (*Mémoires de Sully.*)

§ Henri IV, dit Perefixe, n'étoit point bigot, mais véritablement pieux & Chrétien : il avoit de beaux sentiments sur la grandeur de Dieu & sur sa bonté infinie. Il disoit « qu'il trembloit » de crainte, & qu'il devenoit plus petit qu'un » atôme, quand il se voyoit en la présence de » cette Majesté, qui a tiré toutes choses du

» néant, & qui les y peut réduire, en retirant
» le concours de sa main toute puissante ; mais
» qu'il se sentoit transporté d'une joie indicible,
» quand il contemploit que cette souveraine Bon-
» té tenoit tous les hommes sous ses aîles comme
» ses enfants, & principalement les Rois, à qui
» elle communique son autorité, pour faire du
» bien aux autres hommes. » (*Histoire de Henri IV par Perefixe.*)

§. Henri IV ne pouvoit voir qu'avec chagrin les Prélats de mauvaise vie, & les Juges corrompus. Il disoit, en parlant des premiers : « Je vou-
» drois bien faire ce qu'ils disent, mais ils ne
» pensent pas que je sache tout ce qu'ils font. »
Et en parlant des autres : » Je ne puis compren-
» dre comment il y a des gens si méchants,
» qu'ils jugent contre leur science & leur con-
» science. » (*Perefixe.*)

§ Il avoit nommé Chevalier de son Ordre un Seigneur de la Cour, qui n'avoit obtenu cette distinction qu'à la sollicitation de M. de Nevers. Il est d'usage que le Récipiendaire, en recevant le Collier, récite le *Domine nòn sum dignus.* Le nouveau Cordon-bleu ayant prononcé ces paroles, le Roi lui dit : » Je le sais bien,
» aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prieres de
» mon Cousin de Nevers. »

§Quelqu'un demandoit à Henri IV. l'abolition d'un excès commis contre des Officiers de Justice : » Je n'ai, répondit ce Roï, que deux yeux & deux pieds ; en quoi ferois-je différent du
» reste de mes Sujets, si je n'avois la force de la
» justice en ma disposition ? » (*Perefixe.*)

§ Ce Monarque répondit à un Courtisan qui sollicitoit la grace d'un neveu coupable d'un assassinat ; » Je suis fâché de ne pouvoir vous ac-
» corder ce que vous me demandez. Il vous sied
» bien de faire l'oncle, & à moi de faire le Roi :

» j'excuse votre demande, excusez mon refus. » (*Perefixe.*)

§ Le Maréchal de Boisdauphin demandoit à Henri IV la grace d'un Gentilhomme nommé Berthaut, Lieutenant du Maréchal, & qui avoit été condamné à perdre la tête par Arrêt du Parlement. Le Roi la lui avoit accordée. La Cour en fut avertie, & députa le Président de Thou, pour remontrer au Roi de quelle conséquence il étoit que l'Arrêt fût exécuté. Le Maréchal étoit présent. Le Roi touché des raisons du Président de Thou, & des prieres de Boisdauphin, étoit fort embarrassé ; mais s'adressant au dernier, il lui dit : » Monsieur de Boisdauphin, n'est ce pas » l'amitié que vous avez pour Berthaut qui vous » détermine à me parler en sa faveur ? « *Oui, Sire*, lui répondit le Maréchal. » Mais, dit le » Roi, ne puis-je pas croire que vous avez pour » moi autant d'amitié que pour lui. » *Ah ! Sire, quelle comparaison !* repliqua Boisdauphin. » Eh » bien, continua Henri IV, laissons donc à la » Justice son libre cours, puisqu'en sauvant Ber- » thaut, vous me faites perdre mon ame & mon » honneur : je n'offense déjà Dieu que trop sou- » vent, sans ajouter ce péché aux autres. » L'Arrêt fut exécuté, & Berthaut eut la tête tranchée. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Ce bon Prince aimoit la plaisanterie, & la permettoit volontiers aux compagnons de ses victoires. Se promenant un jour aux environs de Paris, il s'arrêta ; & se mettant la tête entre les jambes, il dit en regardant cette Ville : *Ah ! que de nids de cocus !* Un Seigneur qui étoit près de lui fit la même chose, & se mit à crier : *Sire, je vois le Louvre.* (Dictionnaire des Hommes Illustres.)

§ M. de Noailles avoit écrit sur le lit de Marguerite de Bourbon, Comtesse de Cleves :

Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma divinité.

Le Roi ajouta de sa main :

N'appellez pas ainsi ma tante,
Elle aime trop l'humanité.
(*Dictionnaire cité.*)

§ Voici un autre impromptu que ce Prince fit un soir à table, chez la Duchesse de Sully. Cette femme étoit d'une humeur ridicule, & il y a toute apparence que Henri l'auroit volontiers apprivoisée. Il lui dit donc en lui présentant rasade :

Je bois *à toi*, Sully :
Mais j'ai failli,
Je devois dire *à vous*, adorable Duchesse ;
Pour boire à vos divins appas,
Faut mettre chapeau bas.
(*Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ On verra encore avec plaisir le Sonnet & les Vers suivants, rapportés par M. de Bury, dans son *Histoire de Henri IV*. Ils sont adressés a Madame de Montaigu. On y a suivi l'orthographe de ce Prince.

SONNET.

Fait par celui qui vous l'envoie.

Nous ne sommes pas nés pour avoir cette vie,
Seulement en soulas, en joie & en plaisir,
Et pour ne nous voir rièn contre notre desir :
Vous le savez assez, sans que je vous le die,
Une joie quelquefois de tristesse est suivie,
Qui offusque le bien par un grand déplaisir.

Ne laissez pour cela à l'ennui vous saisir.
Vos ennemis auroient en effet leur envie,
Mais Dieu qui voit nos cœurs, pour vous a combattu.
Il ne permet enfin que l'on fasse aucun tort
A qui a, comme vous, dans le cœur la vertu.
En lui devez avoir votre plus grand confort.
Mais si vous desirez que je vous favorise,
N'épargnez point Henri, car il aime trop Lise.

Je ne sais par où commencer
A louer votre grande beauté;
Car il n'est rien, ni n'a été,
Que vous ne puissiez effacer.
Je ne vois rien de plus aimable,
Ni qui les cœurs puisse enflammer,
Tant que ces beaux yeux desirables,
A moi qui meurs pour tant aimer.
Quelque chose que Dieu ait faite,
Il n'a jamais rien fait de tel;
Que vous qui êtes si parfaite,
Au jugement de tout Mortel.

§ Henri IV sortant de la Messe des Feuillants, rencontra Bassompierre & M. de Guise, qu'il prit à ses côtés, quittant Mademoiselle de Villeroi avec qui il étoit. Ce Prince leur dit: » Je » viens des Feuillants, & j'y ai vu la pierre que » Bassompierre a fait mettre au-dessus de la porte » avec cette inscription, *Quid retribuam Domino* » *pro omnibus quæ retribuit mihi*? J'ai ajouté pour » lui *Calicem salutaris accipiam.* » M. de Guise ne put s'empêcher de rire, & dit au Roi: » Vous » êtes à mon gré un des hommes les plus agréa- » bles du monde, & notre destin portoit que » nous fussions l'un à l'autre. Si vous n'eussiez » été qu'un homme d'une condition médiocre, » j'aurois voulu vous avoir à mon service, à » quelque prix que c'eût été; mais puisque Dieu

» a fait naître un grand Roi, il ne pouvoit pas
» être autrement que je ne fusse à vous. » Henri
IV l'embrassa & lui repliqua : » Vous ne me
» connoissez pas encore, vous autres ; mais je
» mourrai un de ces jours, & quand vous m'au-
» rez perdu, vous connoîtrez ce que je valois,
» & la différence qu'il y avoit de moi aux autres
» hommes. « Bassompierre lui dit alors : » Mon
» Dieu ! Sire, ne cesserez-vous jamais de nous
» affliger, en nous disant que vous mourrez
» bientôt ? Il n'y a point de félicité au monde
» pareille à la vôtre ; vous n'êtes qu'en la fleur
» de votre âge, en parfaite santé & force de
» corps, plein d'honneurs, jouissant en toute
» tranquillité du plus florissant Royaume du mon-
» de, aimé & adoré de vos Sujets, plein de bien
» & d'argent, belles maisons, belle femme, beaux
» enfants qui deviennent grands : que vous faut-
» il de plus, & qu'avez-vous à desirer davan-
» tage ? » Le Roi se mit alors à soupirer, & lui
répondit : « Mon ami, il faut quitter tout
» cela ; « Et il ajouta ces vers d'Horace : *Linquenda tellus, & domus, & placens uxor, &c.*
(Mémoires de Bassompierre.)

§ La premiere année du mariage de Henri IV, la Reine sa femme fit un ballet, composé de quinze femmes des plus belles & des plus qualifiées de sa Cour, qu'elle choisit pour y danser. Le Nonce du Pape s'y trouva. Le Roi lui dit : *Monsieur le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron ni de plus périlleux que celui-là.* (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Quand le Chancelier de Chiverny fut baptisé à Saint-Germain-en Laye, Madame d'Angoulême, sa marraine, disoit qu'elle n'avoit jamais tenu un enfant si lourd. Le Roi lui répondit : *Il peut bien être lourd, ma Cousine, ne voyez-vous pas que les sceaux lui pendent au cul ?* (Manuscrit in-4°.)

§ Un Seigneur de la Cour étant venu en poste demander une grosse Abbaye qui vaquoit par la mort du Chevalier d'Aumale, qui fut tué par de Vic, en 1591, à la reprise de Saint-Denis, (c'étoit l'Abbaye du Bec en Normandie) le Roi lui dit : *Elle est donnée.* » Et comment, Sire ! s'é» cria l'autre, je suis le premier qui vous la de» mande, puisque je suis arrivé avant le Courier » qui vous apporte la nouvelle de la reprise de » Saint-Denis. « *Monsieur*, répliqua le Roi trèsfiérement, *vous ne savez donc pas que de Vic n'a tué le Chevalier d'Aumale que pour faire avoir son Abbaye à son fils?* (Mémoires de la Houssaye, *Tome I.*)

§ Un Capitaine vint un jour demander son congé à Henri IV avec la liberté que la circonstance des temps sembloit autoriser : *Sire, trois mots ; argent ou congé.* Henri lui répliqua sur le champ & d'un style aussi laconique : *Capitaine, ni l'un ni l'autre.* Cependant quelques jours après, le Roi qui l'estimoit, lui fit donner plus qu'il n'eût demandé. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Les tours de la Métropole de Tours peuvent être regardées comme une miniature en fait d'architecture gothique. Elles sont travaillées avec tout l'art & toute la délicatesse possible ; aussi Henri IV, la premiere fois qu'il les vit, demanda assez plaisamment si elles avoient des étuis.

Henri IV mêloit assez souvent à ses bons mots de petits traits historiques qui leur donnoient une sorte de sel.

§ Dans un Ballet exécuté au Louvre, parurent neuf Dames conduites par la Reine ; & parmi ces neuf Dames, la femme de d'O, Surintendant des Finances. Toutes avoient des coëffures plutôt chargées qu'enrichies de pierreries, mais

sur-tout la Surintendante. Un Suisse ivre tomba de son haut près la porte de la salle du Bal. Le Roi, qui le vit tomber, en demanda la cause. *Sire*, lui dit-on, *il ne faut pas s'en étonner, il avoit un pot de vin sur la tête.* « Ah! ce n'est » pas-là une bonne raison, dit ce Prince : voyez » comme Madame la Surintendante est droite & » ferme sur ses pieds ; cependant elle a plus d'un » pot de vin sur la sienne. » On sait ce que signifie *pot de vin* en matiere de finance. (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ Un Particulier ayant présenté l'Anagramme de Henri-le-Grand à ce Prince, dans l'espérance d'en recevoir une récompense, le Roi lui demanda quelle étoit sa profession. *Sire*, lui dit-il, *ma profession est de faire des Anagrammes, mais je suis fort pauvre* » Il n'est pas étrange que » vous le soyez, reprit le Roi ; car vous faites-là » un pauvre métier. ») *Dictionnaire des Hommes Illustres.*

§ Un Prélat parlant un jour de guerre à Henri IV, & en parlant fort mal, ce Prince affecta de paroître n'avoir rien entendu, & lui demanda, *de quel Saint étoit l'Office ce jour-là dans son Bréviaire.* (Tablettes historiques de Rois de France.)

§ Le Comte de Gourdon, qui étoit bossu, demandoit à Henri IV l'investiture de tous les Gouvernements de M. le Duc d'Epernon : *Vous vous moquez*, lui dit le Roi, *contentez-vous du haut de chausses, car le pourpoint n'iroit pas à votre taille.* Ce Comte étoit Ecossois, bel Esprit & faiseur d'Anagrammes. Il avoit trouvé dans *HENRI DE BOURBON*, *DE ROI BONHEUR*. Le Roi l'ayant vu & l'ayant approuvé, on dit à Sa Majesté qu'il y avoit un O d'ajouté. *Cela est indifférent*, dit le Roi qui venoit de succéder à Henri III ; *s'il n'y a que deux O dans mon nom, ma Couronne*

formera le troisieme. (Tablettes historiques des Rois de France.)

§ Henri IV rencontra un jour dans les appartements du Louvre un homme qui lui étoit inconnu, & dont l'extérieur n'annonçoit rien de fort distingué. Il lui demanda, *à qui il appartenoit*, le croyant de la suite de quelque Seigneur. » J'appartiens à moi-même, lui dit ce personna- » ge d'un ton fier & peu respectueux. « *Mon ami*, reprit le Roi en lui tournant le dos, *vous avez un sot maître.* (Tablettes citées.)

§ Henri IV passoit auprès des Thuileries suivi de toute sa Cour ; il rencontra une femme qui conduisoit une vache devant elle. *Combien votre vache, ma Commere?* lui demanda le Roi d'un ton sérieux. Elle lui en indiqua un prix. *Ah! vous me surfaites*, lui dit-il, *elle ne vaut pas cela.* » C'est, dit la femme, que vous ne vous y con- » noissez pas, mon bon Monsieur ; vous n'êtes » pas un Marchand de vaches. « *Vous vous trompez, ma Bonne*, reprit le Roi ; *ne voyez-vous pas tous ces veaux qui me suivent?* (Tablettes citées.)

§ Son Jardinier de Fontainebleau se plaignoit un jour à lui, en présence du Duc d'Epernon, qui étoit Gascon, qu'il ne pouvoit rien faire venir dans ce terrein-là : *Mon ami*, lui dit Henri en regardant le Duc, *seme-y des Gascons, car ils prennent par-tout.* (Mémoires pour servir à l'histoire de France.)

§ Henri IV passant par une petite ville, il vint plusieurs Députés au-devant de lui pour le haranguer ; un d'entr'eux ayant commencé son discours, il fut interrompu par un âne qui se mit à braire : » Messieurs, dit le Roi, parlez chacun à votre » tour, s'il vous plaît, je n'entends pas. » *Pitaval.*)

§ Les Députés de Provence étant venus à Lyon pour complimenter ce Prince, celui qui portoit la

parole demeura court. Le Roi se retourna vers les autres & leur dit : » Je vous entends ; vous vou-
» lez me dire que la Provence est à moi, & non
» au Duc de Savoie. «

§ Il arriva pareillement à un Président du Parlement de Rouen, qui s'étoit présenté pour haranguer Henri IV, de rester court. Le Roi sourit, & dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il n'y a rien d'extraordinaire : les Normands sont sujets à manquer de parole.* Cette anecdote fait le fond de l'Epigramme qui suit :

Un Normand député pour haranguer le Roi ;
Sire, dit-il, tout court, sans pouvoir passer outre,
Se frottant à la nuque, & regardant la poutre,
A faute de mémoire, il tombe en désarroi.
Ses amis l'excusant, disoient, il s'est mépris ;
Mais le Peuple criant, à l'Ecole, à l'Ecole ;
Tout beau, leur dit le Roi, je n'en suis point surpris,
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

(*Tablettes citées.*)

§ Quelqu'un le haranguant pour la Compagnie dont il étoit député, fut si long temps à finir son discours, que le Roi ennuyé de l'entendre depuis une heure, le prit par la main, & lui fit voir sa Galerie du Louvre, en lui disant : « Que pen-
» sez-vous de ce bâtiment ? quand il sera achevé,
» ne sera-ce pas une belle chose ? « *Assurément, Sire*, dit l'éternel Discoureur. » Eh bien, reprit
» le Roi, il en est de même de votre harangue.
» Au reste, continua-t-il d'un ton de bonté, j'ai
» bien démêlé vos raisons ; j'y aurai égard en
» temps & lieu. «

§ Henri IV étant allé à Notre-Dame de Paris pour entendre prêcher Fenouillet, Evêque de Montpellier, se rendit après le sermon dans le Chœur de cette Eglise pour entendre les Vêpres.

Sa Majesté à genoux dans les hauts stalles, attendoit, en faisant sa priere, que l'Office commençât; elle s'apperçut qu'une dispute s'élevoit entre ses Musiciens & ceux de la Cathédrale; elle en demanda la cause. Le Grand-Chantre, en chape & le bâton à la main, s'avança vers le Roi, & dans un discours fort-long, soutint se droit des Chantres de Notre-Dame contre ceux de Sa Majesté. Henri IV lui répondit : » Ecoutez ce que mon Au» mônier va vous dire à ce sujet ; après qu'il se » sera expliqué, je déciderai votre différend. « L'Aumônier fit valoir le privilege de la Chapelle, & le Monarque fatigué de cette dispute, qui duroit depuis une heure, dit : » Eh bien, chan» tez tous; mais que les Musiciens de ma Chap» pelle commencent. « Cette anecdote peut servir à prouver que la Chapelle & la Chambre du Roi ont la prééminence dans toutes les cérémonies où elles accompagnent Sa Majesté; que ce n'est que par tolérance & par égard que l'on permet aux autres Musiciens de chanter avec elles. (*Etat actuel de la Musique du Roi.*)

§ Henri alloit quelquefois dîner chez Zamet, un de ses Favoris, & le plus riche Partisan de son temps, pour y lier de petites parties de plaisir. Un jour après le repas, Zamet fit voir au Roi sa Maison qu'il avoit fait reconstruire; & lui faisant remarquer tous les coins & recoins, & les pieces qu'il avoit pratiquées, il lui dit : » Sire, » j'ai ménagé ces deux salles; & ces trois cabi» nets que voit Votre Majesté, de ce côté......., « *Oui, oui*, dit le Roi, *& de la rognure j'en ai fait des gants.*

§ Zamet étoit Italien, & Henri l'aimoit parce qu'il étoit plaisant & enjoué. Lorsque ce Zamet maria une de ses filles, le Notaire qui dressoit le contrat de Mariage lui demanda quelles étoient ses qualités. » Je suis, lui répondit Zamet, Sei-

» gneur suzerain de dix-sept cents mille écus. »

§ C'est ce même Zamet qui disoit à Henri IV : » J'ai fait une grande fortune en achetant bien » cherement des Marchandises & en les donnant » à bon marché. Je les achetois cher pour n'avoir » que du bon, je les donnois à beaucoup meil- » leur marché que les autres Négociants, mais » je vendois cent fois plus qu'eux. «

§ Le Président Chevalier n'ayant jamais pu devenir premier Président du Parlement de Paris, tels moyens qu'il eût employés, voulut avoir la charge de Président à mortier du Président d'Ambouille; mais d'autres concurrents l'en empêcherent, ce qui faisoit dire à Henri IV : *Le Chevalier est bien malheureux, il ne sauroit faire ses affaires avec de l'argent.* (Manuscrit in-4°.)

§ Le Tailleur d'Henri IV avoit fait imprimer un petit livre contenant des Réglements qui, selon cet homme, étoient nécessaires au bien de l'Etat. Il eut la hardiesse de le présenter au Roi. Ce Prince le prit en riant, & après en avoir lu quelques pages, il dit à un de ses valets-de-chambre : » Allez chercher mon Chancelier, qu'il vienne » me prendre la mesure d'un habit, voici mon » Tailleur qui fait des Réglements.) *Tablettes citées.*)

§ Le Duc de Mayenne importunoit Henri IV pour le paiement des sommes qui lui avoient été promises par le Traité fait avec ce Prince en 1596. Le Roi lui répondit en souriant : » Monsieur, je » ne saurois vous payer ; il me seroit plus aisé de » vous donner une nouvelle bataille d'Ivri, que » de l'argent. « (*Tablettes historiques de Rois de France.*

§ On disoit devant Henri IV que la Maréchale de Retz, illustre par ses connoissances, son érudition & son esprit, avoit fait un legs considérable à son Médecin & à son Avocat : » Pour une

» femme de tant d'esprit, dit le Roi, elle a bien » manqué à la fin de ses jours, d'avoir enrichi » son Médecin qui l'a fait mourir, & son Avocat » qui ruinera sa maison. » (*Tablettes historiques des Rois de France.*)

§ La Reine Marie de Médicis devenue grosse, il fallut chercher des nourrices pour M. le Dauphin. La Riviere, premier Médecin d'Henri IV, homme intéressé & vilain, en produit une, qui lui avoit fait présent d'une tapisserie de quatre cents écus. Le Roi témoignant que cette nourrice ne lui plaisoit pas, vouloit en prendre une autre, qui montroit par diverses attestations de plusieurs Médecins, que son lait étoit excellent. La Riviere dit au Roi : » Elle n'est pas meilleure, » Sire, pour toutes ces attestations, j'en fe» rai faire autant pour un couple d'écus à tel » Médecin de Paris que je voudrai. » Le Roi lui repliqua : *Pourquoi ne prendroient-ils pas bien deux écus pour cela, vous avez bien reçu une tapisserie de quatre cents écus.* Le Roi ne voulut pas de sa nourrice. (*Manuscrit in quarto.*)

§ Henri, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras, passoit un jour à Paris à quatre heures du matin près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche. Il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de *Frere Ange.* Depuis il quitta le froc, & prit les armes contre Henri IV. Enfin, il fit son accommodement avec le Roi ; mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé. *Mon Cousin*, lui dit le Roi, *ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut. (*Henriade.*)

§ Henri IV rioit de ceux qui venoient étaler à la Cour des habits magnifiques, *& qui portoient*, disoit-il, *leurs moulins & leurs bois de haute futaie sur le dos.* (Thomas, Eloge de Sully.)

§ Ce Prince railloit assez souvent le Connétable de Montmorency sur son ignorance ; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la sagacité & le génie naturel de cet homme illustre. Henri, qui avoit tenu le fils du Connétable sur les Fonts baptismaux, disoit un jour : Avec mon compe» re qui ne sait pas lire, mon Chancelier qui ne » sait pas le Latin, il n'y a rien que je ne sois » en état d'entreprendre. (*Dictionnaire des Hommes Illustres.*)

§ Henri IV se permettoit quelquefois des pointes. C'étoit d'ailleurs le goût du temps. Le meil» leur canon que j'aie employé, disoit-il, c'est le » Canon de la Messe ; il a servi à me faire Roi. » (*Tablettes historiques des Roi de France.*)

§ Un Recteur de l'Université de Paris qui haranguoit le Roi, s'étant écarté dans son discours du sujet pour lequel il étoit député, le Roi lui demanda de quelle Faculté il étoit ; le Recteur répondit, qu'il étoit Médecin. Alors Henri se tourna vers les Seigneurs qui étoient présents, & dit : » Mon Université est bien malade, elle » est entre les mains des Médecins.

§ Il répéta cette même plaisanterie à l'occasion d'un Médecin Calviniste, qui venoit d'embrasser la Religion Catholique : » Mon ami, dit-il à » Sully, ta Religion est bien malade, les Méde» cins l'abandonnent.

§ Un Provincial qui avoit acheté bien cher un Office de Président, & en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un Seigneur qui étoit auprès de lui : » Voilà un bon » Justicier ; je pense qu'il s'acquittera bien de sa

» charge, & en peu de temps. « (*Perefixe.*)

§ Une Dame de condition, déjà fort vieille & fort seche, étant venue avec un habit vert à un Bal que ce Monarque donnoit, il lui dit assez plaisamment, » qu'il lui étoit bien obligé de ce » qu'elle avoit employé le vert & le sec pour » faire honneur à la compagnie. « (*Perefixe.*)

§ Ce goût de plaisanterie ne le quittoit pas même dans les choses où il sembloit mettre le plus de sérieux. Il dit aux Députés des Parisiens qui marchandoient pour se rendre, & ne faisoient que l'amuser & traîner le siege en longueur. » S'ils » veulent attendre à capituler quand ils n'auront » plus que pour un jour de vivres, je les laisse» rai dîner & souper ce jour-là; mais le lende» main ils seront contraints de se rendre. Au lieu » de la *miséricorde* que je leur offre, j'en ôterai » la *misere*, & ils auront la *corde*; car j'y serai » contraint par mon devoir, étant leur vrai Roi » & leur Juge, pour faire pendre quelques centai» nes d'eux, qui, par leur malice, ont fait mourir » de faim plusieurs innocents & gens de bien; je » suis débiteur de cette justice envers Dieu. «

§ Une des maximes de Henri IV étoit, que si la guerre est un remede, ce remede est aussi dangereux que le mal.

§ » Les grands Hommes, disoit-il quelque» fois, sont toujours les derniers à conseiller la » guerre, & les premiers à l'exécuter. «

§ Une autre maxime de ce Prince étoit, qu'il ne falloit pas qu'un Roi, pour bien régner, fît tout ce qu'il pouvoit faire. (*Perefixe.*)

§ Son ame franche & vraiement royale étoit ennemie de toutes les petites ruses. » Si nos ennemis, » disoit-il ordinairement, nous font la guerre en » Renards, nous devons la faire en Lions. « (*Memoires de Sully.*)

§ Ce Prince eut le malheur d'exercer presque

toujours ses talents militaires dans les guerres civiles. Aussi paroissoit-il affligé après la victoire : » Je ne puis me réjouir, disoit-il, de voir » mes Sujets étendus morts sur la place ; je perds, » lors même que je gagne.

§ Il répétoit souvent ce mot qu'il tenoit de la Riviere, son Médecin. Le Royaume de France est semblable à une boutique de Droguiste, où l'on trouve également les remedes les plus salutaires & les poisons les plus subtils : c'est au Roi à tirer des uns & des autres, comme fait un habile Médecin, en les mixtionnant à propos. (*Mémoires de Sully.*)

§ Lorsqu'on lui représentoit que sa trop grande clémence envers ses ennemis pourroit lui être nuisible, il répondoit : » On prend plus de mouches » avec une cuillerée de miel, qu'avec dix tonnes » de vinaigre. « (*Histoire de France de Matthieu.*)

§ Quand on supplioit Henri IV d'avoir plus de soin de la conservation de sa personne qu'il n'en avoit, & de ne pas aller si souvent seul ou mal accompagné, comme il faisoit, il répondoit : » La peur ne doit point entrer dans une ame roya- » le : qui craindra la mort n'entreprendra rien sur » moi ; qui méprisera la vie, sera toujours maître » de la mienne, sans que mille Gardes l'en puis- » sent empêcher : je me recommande à Dieu quand » je me leve & quand je me couche, je suis entre » ses mains ; & après tout, je vis de telle façon » que je ne dois point entrer en ces défiances. Il » n'appartient qu'aux Tyrans d'être toujours en » frayeur. « (*Perefixe.*)

§ On parloit devant Henri IV des grandes affaires que Philippe de Valois avoit eues sur les bras, & de son grand courage peu secondé de la fortune : » C'étoit un grand Prince, dit ce Monar- » que ; mais il avoit des finesses plus dignes d'un

» homme qui veut tromper des enfants, que d'un
» Souverain, dont la parole & les actions ne doi-
» vent être fondées que sur la bonne foi. Philip-
» pe de Valois, ajouta-t-il, avoit traité avec l'Em-
» pereur Louis-de-Baviere, & s'étoit obligé par
» le Traité à ne pas faire la guerre à l'Empire.
» Cependant il arma par terre & par mer, & don-
» na le commandement de ses troupes à son aî-
» né Jean, Duc de Normandie, qui fut battu à
» la bataille de l'Ecluse. Le Prince ayant assiégé
» la ville de Thyn, Philippe s'y trouva sous les
» ordres de son fils, prétendant qu'en ne prenant
» que la qualité de soldat, quoique Chef des Con-
» seils, il ne contrevenoit point à l'engagement
» qu'il avoit pris, de ne pas armer contre l'Em-
» pire, parce qu'il n'étoit pas à la tête des trou-
» pes. MAUVAISE SUBTILITÉ, disoit Henri IV,
» QUI FAIT TORT A LA MÉMOIRE DE PHILIPPE-
» DE-VALOIS. « (*Tablettes Historiques des Rois de France.*)

§ Nérestan, très-Brave Officier, leva un fort beau Régiment, & il assuroit Henri IV, qu'il ne desiroit pour récompense que la gloire de le servir. Ce Monarque lui dit : » C'est ainsi que doi-
» vent parler les bons sujets : ils doivent oublier
» leurs services, mais c'est au Prince à s'en sou-
» venir. Ils doivent être fideles ; le Prince doit être
» juste. « (*Tablettes citées.*)

§ Henri IV combloit de caresses un Marchand célebre qui faisoit de grandes entreprises. Ce Marchand s'avisa d'acheter des Lettres de Noblesse : le Roi ne le regarda plus. Il osa en demander la raison à ce Monarque. » C'est, lui répondit-il, que
» je vous considérois comme le premier Marchand
» de mon Royaume, & que je vous regarde à pré-
» sent comme le dernier des Gentilshommes. «
(*Tablettes citées.*)

Un homme qui mangeoit autant que six, se

présenta à Henri IV, dans l'espérance que ce grand Prince lui donneroit de quoi entretenir un si grand talent. Le Roi, qui avoit déjà entendu parler de cet illustre Comestor, lui demanda si ce que l'on disoit de lui étoit vrai, qu'il mangeât autant que six? *Oui*, *Sire*, répondit-il. » Et tu » travailles à proportion, ajouta le Roi? « *Sire*, répliqua-t-il, *je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge.* » Ventre-saint gris, dit » le Roi, si j'avois six hommes comme toi dans » mon Royaume, je les ferois pendre : de tels co- » quins l'auroient bientôt affamé. « (*Vigneuil*, *Mélange de Littérature*)

§ » Les grands mangeurs & les grands dormeurs, » disoit Henri IV, ne sont capables de rien de » grand. Une ame que le sommeil & la bonne- » chere ensevelissent dans la masse de la chair, » ne peut avoir de mouvements nobles ni généreux. » Si j'aime, ajoutoit-il, la table & la bonne-chere, » c'est pour m'égayer l'esprit «(*Perefixe.*)

§ Un Ambassadeur Turc exagéroit les forces du Sultan son Maître, & paroissoit étonné qu'un Roi qui, comme Henri, n'étoit monté sur le Trône, & ne s'y étoit affermi qu'à force de victoires, n'eût qu'une très-petite armée : » Où régne la justice, » répartit ce grand Prince, la force n'est guere né- » cessaire. «

§ Henri IV paroissoit persuadé qu'il n'y a que les personnes dépourvues de bonnes qualités qui n'ont pas la force d'avouer leurs foiblesses. Ce Prince demanda un jour à l'Ambassadeur de Rodolphe II, si cet Empereur avoit des Maîtresses : *Si mon Maître en a, elles son secrettes*, répondit cet Ambassadeur. » Il est vrai, répliqua » Henri, qu'il y a des hommes qui n'ont pas assez » de grandes qualités pour n'être pas obligés de » cacher leurs foiblesses. « (*Pierre Matthieu.*)

§ Quand il travailloit à des affaires pressantes,

& qu'il ne pouvoit assister à la Messe les jours ouvriers (car les Fêtes & Dimanches il n'y manquoit jamais), il en faisoit comme ses excuses aux Prélats qui se trouvoient à la Cour, & leur disoit : » Quand je travaille pour le Public, il me semble » que c'est quitter Dieu pour Dieu même. « (*Perefixe.*)

§ Ce Prince avoit pris l'habitude d'employer cette expression, *Ventre saint gris*, comme une espece de jurement. Lorsqu'il étoit encore enfant, ses Gouverneurs craignant qu'il ne prît l'habitude de jurer, comme faisoient d'autres, lui avoient permis de dire *ventre saint gris*, qui étoit un terme de dérision qu'ils avoient donné aux Moines, & sur-tout aux Franciscains, nommant ordinairement saint François, *Saint Gris*, apparemment de la couleur de leur habillement. Brantôme, dans la vie de François I, rapporte un mauvais Quatrin de ce temps-là, fait sur le serment de ce Prince & ceux de ses trois Prédécesseurs.

Quand *la Pâque-Dieu* décéda, (Louis XI.)
Par le jour-Dieu lui succéda, (Charles VIII.)
Le Diable m'emporte s'en tint près, (Louis XII.)
Foi de Gentilhomme vint après. (François I.)

COMME Henri IV a toujours vécu au milieu de ſon peuple, on a pu aiſément recueillir les Anecdoctes les plus particulieres de ſa vie privée. Les Lettres qu'il écrivoit peuvent ſervir encore à nous peindre l'ame franche & pleine de bonté de ce Prince. Ces Lettres d'ailleurs contiennent pluſieurs faits qui ne peuvent manquer de nous intéreſſer, puiſqu'elles concernent Henri IV. Nous rapportons ici celles qu'il écrivoit à Coriſande d'Andouin, veuve de Philibert, Comte de Grammont. Les Originaux de ces Lettres, dont nous avons ſeulement rétabli l'ortographe, exiſtent dans la Bibliotheque de M. le Préſident Hénault, à qui elles ont été léguées par M. le Comte d'Argenſon. Ces Lettres ont été imprimées avec l'ancienne ortographe dans les Mercures de 1765 & années ſuivantes, par les ſoins de M. de la Place. Ce qui nous reſte d'un ſi grand Roi, dit cet Ecrivain diſtingué, *doit être précieux pour les François & pour les Etrangers mêmes : le Public partagera ſans doute la reconnoiſſance que nous devons à M. le Préſident Hénault, qui s'eſt fait un plaiſir de les communiquer.*

LETTRES D'HENRI IV.

LETTRE PREMIERE.

JE ne te ſaurois qu'écrire, ſinon que je ſuis ici depuis hier à boire de l'eau, qui me fait tout le bien du monde. Monſieur de Montluc y eſt auſſi, qui dit qu'il eſt plus à moi qu'à homme qui vive. Je le gouverne. A propos de cela, je te prie, recherche dedans mon petit coffre la Lettre qu'il m'écrivit, dans laquelle il me mande qu'il ne me peut continuer la garniſon de ma Compagnie ſi près de moi, puiſque je l'emploie ailleurs qu'au ſervice du Roi. Dedans celle-là même, il dit auſſi qu'il a entendu qu'aux Etats qui ſe ſont tenus en Béarn, je me ſuis déclaré contre le ſervice du Roi. Envoie-moi le double de cette Lettre, & garde bien l'original; car devant que nous départions, il faut qu'il m'en faſſe un petit de réparation : mais, je te prie, envoie-la moi par homme exprès & à diligence, car une autrefois je ne ſerois pas à telle commodité. Je ferai cela bien joliment & gracieuſement, & ſeront, & lui & les ſiens, beaucoup plus mes amis après. Je te prie, n'y manque point. Je t'envoie les mulets & les....... pour apporter une partie des meubles. D'auſſi-tôt qu'ils ſeront de retour, je m'en irai. Je fais beſogner à Sémeac en diligence. Re-

commande-moi à la fillette. J'ai envoyé chercher Maître Amanin. Adieu.

De Baigneres, le 22 de Septembre 1570.

LETTRE II.

Tu dis que je ne fais compte de mes enfants; Dieu te veuille garder d'en être tant en peine comme je suis; j'en suis si tourmenté que j'en suis presque à mourir. Il faut prendre patience, je te prie, pour l'amour de Dieu; & si tu m'aimes, ne t'en fâches point, & garde que ta femme ne s'en fâche point. Je t'envoie Maître Côme en diligence, qui te dira tout ce qui en est. Cela ne lui part que de langueur; mais il me déplaît de s'en être allé ainsi. Ce sont des tours de ton frere. L'on tient la Rochelle pour rendue. Ils sont contents de recevoir Monsieur de Biron pour Gouverneur avec six Enseignes dès gens de pied. Que les rebelles & mutins de Béarn pensent hardiment en leurs affaires, ils auront bientôt plus de mal qu'ils ne pensent, & de quoi; quand je les en voudrois garder, je ne saurois, & ce n'étoit pas mon intention. Il est passé plus de deux cents Gentilshommes par cette ville, qui m'ont tous promis de me venir trouver si j'en ai affaire. J'ai, incontinent que j'ai reçu ta Lettre, & celle que Monsieur de Belsunce t'écrivoit, dépêché en poste vers le Roi de Navarre, pour demander la Commanderie d'Orion. Je m'assure qu'il aura. Je te prie, mande-lui avec mes recommandations, & qu'il me tarde bien fort que je ne le voie. Je ne te saurois écrire davantage. Je suis bien fort malade, & du corps & de l'esprit. Adieu.

De Bordeaux, ce 20 de Mars 1573.

LETTRE III.

POur le moins, graces à Dieu, ai-je si bien fait que j'ai repris les Places qui avoient été occupées en ce pays-ci par ces voleurs & larrons qui s'en étoient saisis ; car ayant une entreprise sur Ranson, je l'envoyai hier exécuter, laquelle Dieu favorisa tant, qu'elle réussit, ainsi que je desirois. La Place fut prise, ces brigands chassés, une partie de tués & d'autres prisonniers, de maniere que ce pays est à présent en liberté, qui sera cause que, après avoir parlé à M. de la Valette, je me disposerai d'autant plus volontiers à m'en aller delà, puisque j'ai rendu du tout ce pays si libre que dorénavant ils se garderont bien s'ils veulent, combien que je me résous de faire ce que ledit Sieur de la Valette trouvera bon que je fasse. Tu pourras avertir nos voisins de Bayonne & de Dax de ce dessus, & leur dire que je t'ai mandé que tu leur fasses savoir, afin aussi qu'ils voient que je ne suis point inutile là où je demeure. J'ai envoyé le Tapissier chercher tes garderobes à Montréal ; elles seront tantôt, je crois, ici ; mais de les envoyer en là par Béarn, je ne sais si elles seroient sûres : par l'autre côté, elles le seroient encore moins, de maniere que je ne les ferai point partir que tu n'en aies bonne assurance ; car sous le passeport que tu eus l'autre fois, nos bœufs sont encore pris en Béarn, & je ne les puis ravoir : voilà tout ce que je t'en puis dire. Je partirai Vendredi d'ici, pour aller trouver Monsieur de la Valette à Aulx. Delà je te manderai de mes nouvelles. Adieu.

De Sémac, le 30 de Juin 1579.

Si Gabriel n'étoit point empéché delà, je voudrois bien qu'il vînt jusqu'ici pour faire ce que je veux faire. Je te prie, mande-moi s'il y pourra venir, car j'en chercherois un autre.

LETTRE IV.

IL vient d'arriver un de vos Laquais qui a été prisonnier dix jours au Brouage ; l'on lui a retenu votre Lettre & de ma sœur : toutefois craignant la façon dont Saint-Luc s'est assuré que je m'en ressentirois, il me les renvoie par un des siens qui ne doit arriver que ce soir. Le vaisseau où étoit venu ce Porteur part dans une heure, ce qui me le fait renvoyer, ayant retenu Esprit pour des raisons dont vous entendrez bientôt parler. J'eus hier des nouvelles d'Allemagne ; notre armée sera le dernier Juillet, à l'ancien calcul, à la Place Montre qui est en France. La charge de cheval de bled en Champagne & Bourgogne vaut cinquante livres, à Paris trente ; c'est pitié de voir comme le peuple meurt de faim. Si vous avez besoin d'un cheval de coche, il y en a un dans ma troupe tout comme les vôtres, fort beau. J'arrivai au soir de Marans, où j'étois allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah ! que je vous ai souhaitée ! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu, pour ce seul respect suis-je après à l'échanger. C'est une Isle renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau, l'eau claire, peu courante, les canaux de toutes largeurs, des bateaux de toutes grandeurs ; parmi ces déserts sont mille jardins où l'on ne va que par bateau. L'Isle a deux lieues de tour ainsi environnée : passe une riviere par

le pied du Château, au milieu du Bourg, qui est aussi logeable que Pau, peu de maisons qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette riviere s'étend en deux bras qui portent non-seulement grands bateaux, mais les navires de cinquante tonneaux y viennent; il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer : certes c'est un canal, non une riviere, contremont vont les grands bateaux jusqu'à Nyort, où il y a douze lieues, infinis moulins & métairies insulées, tant de sortes d'oiseaux qui chantent, de toutes sortes de ceux de mer, je vous en envoie des plumes; de poisson, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur & le prix; une grande carpe trois sols, & cinq un brochet; c'est un lieu de grand trafic, & tout par bateaux, la terre très-pleine de bleds, & très-beaux : l'on y peut être plaisamment en paix, & sûrement en guerre; l'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime, & plaindre une absence : ah ! qu'il y fait bon chanter ! Je pars Jeudi pour aller à Pons, où je serai plus près de vous, mais je n'y ferai guere de séjour. Je crois que mes autres Laquais sont morts; il n'en est revenu nul. Mon ame, tenez-moi en votre bonne grace; croyez ma fidélité être blanche & hors de tache, il en fut jamais sa pareille. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse : votre esclave vous adore violemment. Je te baise, mon cœur, un million de fois les mains.

Ce 17 Juin.

LETTRE V.

Monglas vient d'arriver. Il me hâte plus que les autres, & avec des raisons qui sont fort à craindre, & qui ne se doivent écrire; elles vous

seront dites. Il n'y a eu nul combat depuis celui d'auprès Montargis. Le Duc du Maine s'est retiré à son Gouvernement, & M. d'Aumale chez lui : Paris n'a pas voulu recevoir les Suisses du Roi, ni M. de Guise aussi, qui s'est présenté au Fauxbourg. J'ai l'ame fort traversée, & non sans cause. Regardez si la rançon de Navailles pourroit être modérée par votre faveur. Je vous supplie, employez vous y pour l'amour de Tach & de moi ; ce porteur passe par Saint-Sever, & y repassera au retour. Tenez-moi en votre bonne grace, comme celui qui vous sera fidele esclave jusqu'au tombeau.

Du Mont, ce 8 Décembre.

J'ai deux petits sangliers privés & deux faons de biche. Mandez-moi si vous les voulez.

LETTRE VI.

IL ne se sauve point de Laquais, ou pour le moins fort peu, qu'ils ne soient dévalisés ou ses Lettres ouvertes : il est arrivé sept ou huit Gentilshommes de ceux qui étoient à l'armée étrangere, qui assurent (comme il est vrai) car l'un est M. de Montlouet, frere des Rambouillet, qui étoit un des Députés pour traiter, qu'il n'y a pas dix Gentilshommes qui aient promis de ne porter les armes : M. de Bouillon n'a point promis ; bref, il ne s'est rien perdu qui ne se recouvre pour de l'argent. M. du Maine a fait un acte, de quoi il ne sera guere loué. Il a tué Sacre-more, lui demandant récompense de ses services, à coups de poignard : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrît ses secrets qu'il savoit tous, même

l'entreprise contre la personne du Roi, de quoi il étoit chef de l'exécuton. Dieu les veut vaincre par eux mêmes, car c'etoit le plus utile serviteur qu'ils eussent; il fut enterré qu'il n'etoit pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver Morlans & un laquais de mon Cousin, qui ont été dévalisés de Lettres & d'habillements. M. de Turenne sera ici demain. Il a pris autour de Syjac dix-huit Forts en trois jours. Je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt, s'il plaît a Dieu. Le bruit de ma mort allant à Pau & Meaux, courut à Paris, & quelques Prêcheurs en leurs Sermons la mettoient pour un des bonheurs que Dieu leur avoit promis. Je te baise un million de fois les mains.

De Montauban, ce 24 Janvier.

LETTRE VII.

Hier revint Pychery, qui me porta une courte Lettre de vous, & me dit que l'on lui en avoit pris une autre; tout fut ouvert, regardez ce que vous me mandiez. Il me vint hier un homme de Paris avec amples avis de tout. Le Roi y est arrivé fort applaudi du menu peuple, disant tout haut que les Ligueurs ne faisoient que menacer, mais que le Roi avoit chassé les étrangers. La Reine Mere n'a montré joie de son arrivée, ains dit par-tout que sans le Roi, M. de Guise les eût défaits. Il y a des particularités que je ne puis écrire, pour avoir perdu le chiffre que j'avois avec vous. Guitry & Clervant n'ont signé la Capitulation, & ont répondu qu'ils aimoient mieux perdre leur bien que de manquer à servir leur Maître. Ils sont à Geneve, je les aurai au premier jour. La Capitulation consiste en trois points:

ceux qui voudront obéir à l'Edit demeureront libres en leurs maisons : ceux qui ne le voudront faire, & promettront de ne porter plus les armes, jouiront de leurs biens en pays étranger ; ceux qui ne feront ni l'un ni l'autre, seront conduits hors de France en sûreté. Tygnonville sera demain ici. Il ne vient encore nulle armée sur nos bras. Mon cœur, tenez-moi en votre bonne grace, & vous assurez toujours de ma fidélité, qui sera inviolable. Je vous baise un million de fois les mains & à la petite sœur.

Ce 12 Janvier.

LETTRE VIII.

VOus ne trouvez point les chemins dangereux pour faire plaisir au moindre de vos amis ; mais s'il me faut écrire pour me donner du contentemens, les chemins sont trop dangereux. Voilà les témoignages que j'ai de la part que je possede en votre bonne grace. J'écris la Lettre à Meryteyn que vous demandez, & vous l'envoie toute ouverte ; je crois qu'il se mécontentera, mais j'aime mieux votre bonne grace que la sienne. J'avois bloqué les Masdagenes, mais je n'y avois mené l'artillerie, craignant que l'armée du Maréchal ne me la fît lever de devant en diligence : le Grand-Prieur de Toulouse étant joint avec l'armée de Languedoc à lui, je vais monter à cheval avec trois cents chevaux, & donnerai jusqu'à la tête de leur armée ; ce sera grands cas si je ne fais quelque chose. Je finis, croyant certainement que vous ne me voulez point de bien. Il est en vous de m'en donner telle impression qu'il vous plaira. Je vous baise un million de fois les mains.

Ce 23 Février.

LETTRE IX.

J'Ai reçu une Lettre de vous, ma M...., par laquelle vous me mandez que ne me voulez mal, mais que vous ne vous pouvez assurer en chose si mobile que moi. Ce m'a été un extrême plaisir de savoir le premier, & vous avez grand tort de demeurer au doute que vous êtes. Quelle action des miennes avez-vous connu muable, je dis pour votre regard? Votre soupçon tournoit; & vous pensiez que ce fût moi; j'ai demeuré toujours fixe en l'amour & service que je vous ai voués, Dieu m'en est témoin. Vous avez opinion, que l'homme de delà est piqué: aussi est-il, mais c'est de force; il fait gloire d'avoir atteint la perfection de dissimuler. Je lui rabats cette opinion tant que je puis; il ne le faut être qu'en affaires d'Etat, encore le faut-il bien accompagner de prudence. Hier le Maréchal & le Grand-Prieur vinrent nous présenter la bataille, sachant bien que j'avois congédié toutes mes troupes; ce fut au haut des vignes du côté d'Agen. Ils étoient cinq cents chevaux & près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre, qui fut assez confus, ils partirent résolus de nous jetter dans les fossés de la Ville; ce qu'ils devoient véritablement faire, car toute leur Infanterie vint au combat. Nous les reçumes à la muraille de ma vigne qui est là plus loin, & nous nous retirâmes au pas toujours escarmouchant jusqu'à cinq cents pas de la Ville où étoit notre gros qui pouvoit être de trois cents Arquebusiers. L'on les ramena delà jusqu'où ils nous avoient assaillis; c'est la plus furieuse escaramouche que j'aie jamais vue, & de moindre effet; car il n'y a eu que trois Sol-

dats bleſſés, tous de ma garde, dont deux ce n'eſt rien. Il y demeura deux des leurs, de qui nous eûmes la dépouille, & d'autres qu'ils retirerent à notre vue, & force bleſſés que nous voyons amener. Mon ame, tenez-moi en votre bonne grace; c'eſt ce que je deſire le plus du monde. Sur cette vérité, je vous baiſe un million de fois les mains.

Ce 1 Mars.

LETTRE X.

POur achever de me peindre, il m'eſt arrivé l'un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui eſt la mort ſubite de M. le Prince. Je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit. Je ſuis à cette heure la ſeule butte où viſent tous les perfides de la Meſſe. Ils l'ont empoiſonné les traîtres; ſi eſt ce que Dieu demeurera le maître, & moi, par ſa grace, l'exécuteur. Ce pauvre Prince, (non de cœur) Jeudi ayant couru la bague, ſoupa ſe portant bien; à minuit, lui prit un vomiſſement très-violent, qui lui dura juſqu'au matin : tout le Vendredi il demeura au lit; le ſoir il ſoupa, & ayant bien dormi, il ſe leva le Samedi au matin, dîna debout, & puis joua aux Echecs; il ſe leva de ſa chaiſe, ſe mit à ſe promener par ſa chambre deviſant avec l'un & l'autre : tout d'un coup il dit : *baillez-moi ma chaïſe, je ſens une foibleſſe.* Il ne fut aſſis, qu'il perdit la parole, & ſoudain après il rendit l'ame aſſis : les marques de poiſon ſortirent ſoudain. Il n'eſt pas croyable l'étonnement que cela a apporté en ce pays-là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine; priez Dieu hardiment

hardiment pour moi : si j'en échappe, il faudra bien que ce soit lui qui m'ait gardé jusqu'au tombeau; dont je suis peut-être plus près que je ne pense. Je vous demeurerai fidele esclave. Bon soir, mon ame; je vous baise un million de fois les mains.

LETTRE XI.

DIeu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains; certes, mon cœur, j'en suis au grabát. Vous trouverez étrange (& direz que je ne me suis point trompé,) ce que Lyceran vous dira : le diable est déchaîné; je suis à plaindre, & c'est merveille que je ne succombe sous le faix. Si je n'étois Huguenot, je me ferois Turc. Ah ! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle; je ne puis faillir d'être ou fou ou habile homme : cette année sera ma pierre de touche; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les peines que peut recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien, je dis toutes ensemble. Plaignez-moi, mon ame, & n'y portez point votre espece de tourment, c'est celui que j'apprehende le plus. Je pars Vendredi, & vais à Clayrac. Je retiendrai votre précepte, qui est de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non toujours esclave, mais oui bien forçat. Mon tout, aimez-moi; votre bonne grace est l'appui de mon esprit au choc des afflictions; ne me refuses ce soutien. Bon soir, mon ame; je te baise les mains un million de fois.

De Nérac, ce 8 Mars; à minuit.

LETTRE XII. *

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux Couriers de Saint-Jean d'Angeli ; le premier rapportoit comme Belcastel, Page de Madame la Princesse, & son Valet-de-chambre, s'en étoient enfuis soudain, après avoir vu mort leur Maître, avoient trouvé deux chevaux valant deux cents écus, à une hôtellerie du Fauxbourg, que l'on y tenoit il y avoit quinze jours ; & avoient chacun une malette pleine d'argent. Enquis, l'hôte dit que c'étoit un nommé Bryllant qui lui avoit baillé les chevaux, & lui alloit dire tous les jours qu'ils fussent bien traités ; que s'il bailloit aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baillât huit, qu'il paieroit aussi le double. (Ce Bryllant est un homme que Madame la Princesse a mis dans la maison, & lui faisoit tout gouverner.) Il fut tout soudain pris, confessa avoir baillé mille écus au Page, & lui avoir acheté ses chevaux par le commandement de sa Maîtresse pour aller en Italie. Le second confirme, & dit de plus, que l'on avoit fait écrire une lettre par ce Bryllant au Valet-de chambre, qu'on savoit être à Poitiers, par où il lui mandoit être à deux cents pas de la porte, qu'il vouloit parler à lui ; l'autre sortit soudain ; l'embuscade qui y étoit là le prit & fut mené à Saint-Jean. Il n'avoit encore été oui, mais bien, disoit-il, à ceux qui le menoient : *Ah! que Madame est méchante! que l'on prenne le Tailleur, je dirai tout sans gêne ;* ce qui fut fait. Voilà ce que l'on en sait jusqu'à cette heure. Souvenez-vous de ce que je vous en ai dit d'autres fois : je ne me trompe guere en mes jugements ; c'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. Tous ces empoisonneurs

font Papistes. Voilà les instructions de la Dame. J'ai découvert un tueur pour moi. Dieu me gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Le Gouverneur & les Capitaines de Taylebourg m'ont envoyé deux Soldats, & écrit qu'ils n'ouvriroient leur Place à personne qu'à moi; de quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent, & ils sont si empressés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement. Ils ne laissent sortir homme vivant de Saint-Jean que ceux qu'ils m'envoient. M. de la Trimouille y est lui vingtieme seulement. L'on m'écrit que si je tardois beaucoup, il y pourroit avoir du mal, & grand; cela me fait hâter de façon que je prendrai vingt Maîtres, & m'y en irai jour & nuit pour être de retour à Sainte-Foi à l'assemblée. Mon ame, je me porte assez bien du corps, mais fort affligé de l'esprit. Aimez-moi, & me le faites paroître; ce sera une grande consolation pour moi: je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains.

D'Aynset, ce 23 Mars.

LETTRE XIII.

JE vous écrivis hier tout ce que je savois. Il est arrivé depuis des nouvelles de la Cour. Le Duc d'Epernon a eu querelle avec le Maréchal d'Aumont, & son frere avec Grillon. Leur dispute est si violente, que l'on ne peut les accorder; l'autorité du Roi interviendra. Cependant la Ligue se remue fort; ce nous est autant de loisir. Je serai Jeudi à Saint-Jean, d'où je vous manderai toutes nouvelles. Je fais aujourd'hui deux lieues, & tout en pays ennemi. Bon jour, mon ame. Assu-

rez-vous de la fidélité de votre esclave, il ne vous manquera jamais. Il vous baise un million de fois les mains.

Ce quinzieme Mars.

LETTRE XIV.

ETant arrivé à Taylebourg, je trouve que Laverdyn avoit pris l'Isle de Marans avec son armée, qui est de quatre ou cinq mille hommes, & qu'il ne restoit plus que le Château, qu'il battoit de deux pieces de canon. Soudain je m'achemine en ce lieu de la Rochelle, pour tâcher de les secourir, & assemble mes troupes, lesquelles j'estime être assez fortes pour faire un échec à Laverdyn. Je ne crains autre chose, sinon que ledit Château soit mal pourvu & qu'il se rende, ne sachant point de mes nouvelles. J'ai repris un des Forts & suis jour & nuit à faire des ponts, car l'eau est haute au marais. Il fut tué hier deux Albanois & pris deux qui vouloient reconnoître notre pont. Depuis que je suis ici, je n'ai couché qu'une heure, étant toujours à cheval. Mon ame tenez moi en votre bonne grace, & n'entrez jamais en doute de ma fidélité. Que je sache souvent de vos nouvelles. Adieu, mon cœur; votre esclave vous baise un million de fois les mains.

Ce vingt-unieme Mars.

LETTRE XV.

LA maladie commence tellement parmi nos troupes, qu'elle nous fera plutôt quitter la campagne que les ennemis. Je suis sur le point de vous

recouvrer un cheval qui va l'entrepas le plus beau que vous vîtes jamais & le meilleur ; il a force panaches & des aigrettes. Bonyere est allé à Poitiers pour acheter des cordes de luth pour vous ; il sera ce soir de retour. J'eus hier des nouvelles de la Cour. M. de Guise y est encore. Le Prince de Parme ayant assiégé une ville, il a été contraint par les Anglois de la quitter. Le combat a été grand : il est mort deux mille cinq cents hommes, & quinze cents Espagnols naturels, dont il y a vingt-deux Capitaines, le reste sont des Anglois. Je ne me porte guere bien, & crains de tomber malade. Le Maréchal de Biron fait ce qu'il peut pour assembler des forces. Il ne nous fera point quitter la campagne, s'il ne lui en vient de France ou Gascogne. Mon cœur, souvenez-vous toujours de *Petyot* ; certes sa fidélité est un miracle. Il vous souhaite mille fois le jour dans les allées de Lyranuse. Vous pouvez penser s'il ne vous y baille pas Rosembeau pour vous garder d'ennuyer. Certes, il faudroit que le lieu fût bien sauvage où vous vous ennuyeriez ensemble. Ceux que nous cherchions hier s'en sont allés ; ils ne sont encore échappés. Adieu, mon cœur. Je te baise un million de fois les mains. Aimez-moi plus que vous-même.

Ce vingtieme Mai. De Lusignan.

LETTRE XVI.

JE m'étois acheminé en ce lieu de Montguyon, pensant faire quelque bel effet sur nos ennemis ; il a fait un temps si enragé, qu'il a rompu tous nos desseins. Je m'en retourne à la nuit coucher à Barbesyeux, & demain à Pons. Que vous me faites plaisir d'aller à Pau. Ah ! ma chere Maîtresse,

combien acheterois-je de m'y pouvoir trouver! Un tel contentement est hors de prix. Je vous envoie les copies des Lettres que la Reine d'Angleterre écrivit au Roi & à la Reine sa mere sur la paix de la Ligue. Vous y verrez un brave langage & un plaisant style. Mon cœur, je ne la puis faire plus longue, parce que je vais monter à cheval. Bonjour, ma vie; je te baise un million de fois les mains.

Ce vingt-cinquieme Juin. De Montguyon.

LETTRE XVII.

Dieu a plus fait que les hommes n'espéroient, ni moi-même certes, comme vous le verrez par la lettre que je vous écrivis hier. Il nous envoyoit un temps terrible qui étonnoit tout le monde; mais d'autre part, il rendoit les plus braves de ceux de dedans qui étoient malades, & augmentoit l'étonnement des foibles de cœur; de façon qu'au soir il m'inspira, après l'avoir prié, de les envoyer sommer à dix heures de nuit, contre tout ordre de guerre, ayant tiré la journée cinquante coups de canon sans effet. Au premier son de la trompette, ils parlerent, & nouâmes si bien le Traité, qu'à dix heures ils se sont rendus, & suis dedans par la grace spéciale de Dieu. C'est un lieu de grande importance & fort. Dans Mardi nous tenterons, je crois, le grand fait. Aussi dirai-je, comme David : Qui m'a donné jusqu'ici victoire sur mes ennemis, me rendra cette affaire facile. Ainsi soit-il, par sa grace. Mon cœur, je suis plus homme de bien que vous ne pensez. Votre derniere dépêche me rapportera la diligence d'écrire, que j'avois perdue. Je lis tous les soirs votre lettre. Si je l'aime, que dois-je fai-

re de celle d'où elle vient? Jamais je n'ai eu telle envie de vous voir que j'ai. Si les ennemis ne nous pressent après cette assemblée, je veux dérober un mois. Envoyez-moi Lyceran, disant qu'il va à Paris. Il y a toujours mille choses qui ne se peuvent écrire. Dites la vérité, que vous faisoit Castille, devant que vous lui voulussiez mal! mon ame, vous êtes à moi! faites pour Dieu ce que votre lettre porte. Sera-t-il bien possible qu'avec un si doux couteau, j'aie coupé le filet de vos bizarreries? je le veux croire. Je vous fais une priere, que vous oubliiez toute haine qu'ayiez voulue à qui que ce soit des miens. C'est un des premiers changements que je veux voir en vous. Ne craignez ni croyez que rien puisse jamais ébranler mon amour; j'en ai plus que je n'en eus jamais. Bon soir, mon cœur; je m'en vais dormir, mon ame étant plus légere de soins que n'ai fait depuis vingt jours. Je baise vos beaux yeux par millions de fois.

Ce vingt-unieme Octobre.

LETTRE XVIII.

RENvoyez-moi Bryquesieres, & il s'en retournera avec tout ce qu'il vous faut, hormis moi. Je suis fort affligé de la perte de mon petit, * qui mourut hier. Il commençoit à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doysit; c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre Lettre, par celui que je desire qui vienne. Mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montaigu, où ils seront bien

* C'étoit un fils de Henri IV qu'il avoit eu de Corisande.

mouillés ; car il n'y a couvert à demi-lieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois. Je vous envoie un extrait des plus véritables. Tout à cette heure me vient d'arriver un homme de Montaigu. Ils ont fait une très belle sortie & tué force ennemis. Je mande toutes mes troupes, & espere, si ladite Place peut tenir quinze jours, y faire quelque bon coup. Ce que je vous ai mandé de vouloir mal à personne est requis pour votre contentement & le mien. Je parle à cette heure à vous comme étant mienne. Mon ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des Lettres du Roi d'Ecosse à ma sœur : il me presse plus que jamais du mariage ; il s'offre de me venir servir avec six mille hommes à ses dépens, & venir lui-même offrir son service. Il s'en va infailliblement être Roi d'Angleterre. Préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, remontrant l'état auquel nous sommes, & la grandeur de ce Prince avec sa vertu. Je ne luis écris point. Ne lui en parlez que comme discourant, qu'il est temps de la marier, & qu'il n'y a point d'autre parti à espérer pour elle que celui-là ; car de nos parents c'est pitié. Adieu, mon cœur ; je te baise cent millions de fois.

Ce dernier Novembre.

LETTRE XIX.

IL n'est rien si vrai qu'ils m'apprêtent tout ce qu'ils peuvent. Ils pensoient que j'allasse de Grenade vous voir. Il y avoit au moulin de Montgaillard cinquante Arquebusiers qui prirent mon Laquais, & le retinrent jusqu'à ce qu'ils eussent su que j'étois parti de Grenade pour venir ici.

Ne craignez rien, mon ame. Quand cette armée, qui est à Noguaro, m'aura montré son dessein (je vous irai voir, & passerai sur les ailes d'amour hors de la connoissance de ces misérables Terriens,) après avoir pourvu, avec l'aide de Dieu, à ce que ce vieux Renard n'éxécute son dessein. Il est venu un homme de la part de la Dame aux Chameaux, me demander passeport pour passer cinq cents tonneaux de vin sans payer aucun droit *pour sa bouche*, & ainsi est écrit en une patente. C'est se déclarer ivrognesse en parchemin. De peur qu'elle ne tombât de si haut que le dos de ces bêtes, je le lui ai refusé. C'est être *gargouille* à toute outrance. La Reine de Tarnasset n'en fit jamais tant. Si je me croyois, toute cette feuille seroit remplie de bons contes. Mais la crainte que j'ai que ceux de Saint-Sever y participassent, me fait finir, en vous suppliant de croire que je vous serai fidele jusqu'au tombeau. Sur cette vérité, ma chere M....... je vous baise un million de fois les mains.

Ce septieme, à dix heures du soir.

LETTRE XX.

MOn ame, ce Laquais qui me revint hier, fut pris près Montgaillard, mené à M. de Poyanne, qui lui demanda, s'il n'avoit point de Lettre. Il lui dit qu'oui, une que vous m'écriviez. Il la prit & l'ouvrit, & la lui rendit après. Le sieur Duplessis est arrivé, & le reste de ma troupe de Nérac. Je vous irai voir de façon que je ne craindrai point la garnison de Saint-Sever. Il y a encore un homme qui vient de l'armée étrangere à Castel-Jalous, qui arrivera ce matin. Je vous porterai toutes nouvelles & le pouvoir de faire

vuider les Forts. Dimanche il se fit près Moneurt une jolie charge, qui est certes digne d'être sue. Le Gouverneur, avec trois Cuirassiers & dix Arquebusiers à cheval, rencontra le Lieutenant de la Brunyere, Gouverneur du Masdagenoys, qui en avoit douze, & autant d'Arquebusiers, tous à cheval. Le nôtre se voyant foible & comme perdu, dit à ses Compagnons: il les faut tuer ou périr. Il les charge de façon qu'il tue le Chef & deux Gendarmes, en prend deux prisonniers, les met à Vauderoute, gagne cinq grands chevaux, & tous ceux des Arquebusiers, & n'eut qu'un blessé des siens. Je fais la nuit forces dépêches; demain à midi elles partiront; & moi aussi pour vous aller baiser les mains. Bon jour, mon souverain bien. Aimez *Petyot*.

Ce neuvieme Décembre.

Faites tenir, s'il vous plaît, la Lettre à Taht. Je lui mande de se trouver chez vous, j'ai affaire à lui.

Il ne se parle point du Maréchal.

LETTRE XXI.

VOus me pensiez soulagé, pour être retiré en nos garnisons. Vraiment s'il se refaisoit encore une assemblée, je deviendrois fou. Tout est achevé, & bien, Dieu merci. Je m'en vas à Saint-Jean assembler nos troupes pour visiter M. de Nevers, & peut-être lui faire un signalé déplaisir, non en sa personne, mais en sa charge. Vous en ouirez parler bientôt. Tout est en la main de Dieu, qui a toujours béni mes labeurs. Je me porte bien, par sa grace, n'ayant rien sur le cœur qu'un violent desir de vous voir. Je ne sais quand je

ferai si heureux. S'il s'en présente occasion, je lui montrerai bien que je sais qu'elle est échue. Je ne vous prierai point de m'aimer ; vous l'avez fait que vous n'en aviez pas tant d'occasion. Il y a deux choses de quoi je ne douterai jamais ; de vous, de votre amour & de sa fidélité. J'attends Lyceran : les bons amis sont rares. Vraiment, j'acheterois bien cher trois heures de parlement avec vous. Bon soir, mon ame : je voudrois être au coin de votre foyer pour réchauffer votre potage. Je vous baise un million de fois.

C'est le vingt-deuxieme Décembre.

LETTRE XXII.

NE vous manderai-je jamais que prises de Villes & Forts ? La nuit se sont rendus à moi Saint-Mexsant & Maillesaye, & espere devant la fin de ce mois que vous ouirez parler de moi. Le Roi triomphe ; il a fait garrotter en prison le Cardinal de Guise, il l'a montré sur la place vingt-quatre heures. Le Président de Neuilly & le Prévôt des Marchands ont été pendus, & le Secretaire de feu M. de Guise, & trois autres. La Reine-Mere lui dit : *Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire.* » Selon » ce que ce sera, Madame ? » *C'est que vous me donniez M. de Nemours & le Prince de Guise ; ils sont jeunes, ils vous feront un jour service.* » Je le veux bien, dit il, Madame ; je vous don- » ne les corps & retiendrai les têtes. » Il a envoyé à Lyon pour attraper le Duc du Maine ; l'on ne sait ce qu'il en est réussi. L'on se bat à Orléans, & encore plus près d'ici, à Poitiers, d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le Roi le vouloit, je les mettrois bien d'accord.

Je vous plains s'il fait tel temps où vous êtes qu'ici ; car il y a dix jours qu'il ne dégele point. Je n'attends que l'heure d'ouir dire que l'on aura envoyé étrangler la seule Reine de N...... Cela, avec la mort de sa mere, me feroit bien chanter le Cantique de Siméon. C'est une trop longue Lettre pour un homme de guerre. Bon soir, mon ame. Je te baise cent millions de fois. Aimez-moi, comme vous en avez sujet.

C'est le premier de l'an.

Le pauvre Harambure est borgne.
Et Fleurimont s'en va mourir.

LETTRE XXIII.

JEre n'a pu être dépêché à cause de ma maladie, d'où je vais dehors, Dieu merci. Vous ouirez parler bientôt de moi à d'aussi bonnes enseignes que Nyort. Si vous voulez dire vrai, cette Dame qui étoit venue, étoit bien fâcheuse. Je crois qu'elle vous a bien importunée. Je ne puis guere écrire. Certes, mon cœur, j'ai vu les Cieux ouverts ; mais je n'ai pas été assez homme de bien pour y entrer. Dieu se veut servir de moi encore. En deux fois vingt-quatre heures, je fus réduit à être tourné avec les linceuls. Je vous eusse fait pitié. Si ma crise eût demeuré deux heures à venir, les vers auroient fait grande chere de moi. Sur ce point me vient d'arriver des nouvelles de Blois. Il étoit sorti deux mille cinq cents hommes de Paris, pour secourir Orléans, menés par Saint Pol : les troupes du Roi les ont taillés en pieces, de façon que l'on croit qu'Orléans sera pris par le Roi dans douze jours. M. le Duc du Maine

ne s'émeut guere. Il est en Bourgogne. Je finis, parce que je me trouve mal. Bon jour, mon ame.

LETTRE XXIV.

MOn cœur, Dieu me continue ses bénédictions. Depuis la prise de Châtellerault, j'ai pris l'Isle Bouchart, passage sur la Vienne & la Creuse; bonne ville & aisée à fortifier. Nous sommes à Montbazon, six lieues près de Tours, où est le Roi. Son armée est logée jusqu'a deux lieues de la nôtre, sans que nous nous demandions rien. Nos gens de guerre se rencontrent & s'embrassent au lieu de se frapper, sans qu'il y ait treve ni commandement exprès de ce faire. Force de ceux du Roi se viennent rendre à nous, & des miens nul ne veut changer de Maître. Je crois que Sa Majesté se servira de moi, autrement il est mal & sa perte nous est un préjugé dommageable. Je m'en vais à Châtellerault prendre quelques maisons qui font la guerre. Dites à Castille, qu'il se hâte de se mettre aux champs. C'est à ce coup, qu'il faut que tous mes serviteurs fassent merveilles; car, par raison naturelle, Avril & Mai prépareront la ruine d'un des partis. Ce ne sera pas du mien, car c'est celui de Dieu. mon ame, le plus grand regret que j'ai en l'ame, c'est de me voir si éloigné de vous, & que je ne puis vous rendre témoignage que par écrit de l'amour que j'ai & aurai toute ma vie pour vous.

Ce huitieme Mars. De Montbazon.

Je vous prie, envoyez-moi votre fils.

LETTRE XXV.

MOn cœur, j'ait fait un voyage de huit jours vers le Berry, où je n'ai été inutile, ayant pris miraculeusement le Château d'Argenton, Place plus forte que Leytoure, defait une troupe de cinquante hommes choisis de la Ligue qui la venoient secourir, réduit bien trois cents Gentilshommes Ligueurs, les uns à porter les armes avec moi, les autres promis de ne bouger, & ont pris sauve-garde, les autres contraints de ne bouger de chez eux de peur qu'on leur prenne leurs maisons : j'ai pris aussi le Blanc au Berry, & dix ou douze autres Forts ; cela s'appelle cent mille écus de revenu. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien comme vous au monde. J'ai reçu votre Lettre, il n'a fallu guere de temps à la lire. Bon soir, mon ame, je vous baise un million de fois.

C'est le dix-huitième Mars. De Châtellerault.

LETTRE XXVI.

VOus entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat qui se soit fait de cette guerre ; il vous dira aussi comme M. de Longueville, de la Noue & autres ont triomphé près de Paris. Si le Roi use de diligence, comme j'espere qu'il fera, nous verrons bientôt les clochers de Notre-Dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par Petitjean : Dieu veuille que cette semaine nous fassions encore quelque chose d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur, aimez-moi toujours, comme

vous n'êtes à moi, ni moi à vous ; sur cette vérité je vous baise les mains. Adieu, mon ame.

C'est le vingt-unieme Mai. De Boisjancy.

LETTRE XXVII.

J'Attends votre fils qui n'est loin ; toutefois ce qu'il a à faire est le plus dangereux. Il s'accompagnera de quelques troupes qui me viennent. Nous sommes devant Pontoise, que je crois que nous ne prendrons pas ; on l'a attaqué contre mon opinion : les plus vieux ont été crus ; j'ai pensé qu'ils rêvoient. Hautefort fut tué hier, qui est perte pour la Ligue. Les ennemis & nous avons été en bataille tout cejourd'hui pêle-mêle, la riviere entre deux : leurs troupes ne sont égales aux nôtres, ni en nombre, ni en bonté. L'Isle-Adam s'est rendue aussi, qui est un pont sur la riviere d'Oise ; j'y vais loger demain : il n'y aura plus d'eau entre M. du Maine & moi ; il est à Saint-Denis. Nous nous joindrons aux Suisses dans six jours : M. de Longueville & de Lanoue les menent. Bien que nous soyons jour & nuit à cheval, si est-ce que nous trouvons cette guerre bien plus douce ; l'esprit y est plus content. Avant-hier je fis voir mes troupes au Roi. Passant sur le pont de Poissy, je lui montrai douze cents Maîtres & quatre mille Arquebusiers. Mon cœur, j'enrage quand je vois que vous doutez de moi, & de dépit, je ne tâche point de vous ôter cette opinion : vous avez tort, car je vous jure que jamais je ne vous ai aimé plus que je ne fais, & aimerois mieux mourir que de manquer à rien que je vous aie promis. Ayez cette créance, & vivez assurée de

ma foi. Bon soir, mon ame; je vous baise un million de fois.

Ce quatorzieme Juillet. Du Camp à Pontoise.

LETTRE XXVIII.

MOn cœur, c'est merveille de quoi je vis au travail que j'ai; Dieu a pitié de moi, & me fait miséricorde, bénissant mes labeurs, comme il fait, au dépit de beaucoup de gens; je me porte bien, & mes affaires vont bien, au prix de ce que pensoient beaucoup de gens. Je pris hier Eu; les ennemis, qui sont forts au double de moi à cette heure, m'y pensoient attraper. Ayant fait mon entreprise, je me suis rapproché de Dieppe, & les attends à un camp que je fortifie. Ce sera demain que je les verrai, & espere, avec l'aide de mon Dieu, que s'ils m'attaquent, ils s'en trouveront mauvais marchands. Le Porteur part par mer; le vent & mes affaires me font finir, en vous baisant un million de fois.

Ce neuvieme Septembre, dans la tranchée à Arques.

LETTRE XXIX.

MOn ame, depuis le partement de Lycerace, j'ai pris les Villes de Séez, Argentan & Falaise, où j'ai attrapé Brissac, & tout ce qu'il avoit mené de secours pour la Normandie. Je pars demain pour aller attaquer Lisieux, en m'approchant du Duc de Mayenne qui tient assiégé Pontoise. Mes Troupes sont crues, depuis le départ de Lycerace, de bien six cents Gentilshommes, & deux mille

mille hommes de pied, de façon, que par la grace de Dieu, je ne crains rien de la Ligue. J'ai fait la scene la nuit, que je ne pensois pas faire en Normandie il y a un an. Je vous dépêcherai dans trois jour, un de mes Laquais par mer, car je suis sur le bord. Certes je fais bien du chemin, & vais comme Dieu me conduit; car je ne sais jamais ce que je dois faire au bout: cependant mes effets sont des miracles; aussi sont-ils conduits du grand Maître. Je n'aime rien que vous, & en cette résolution je mourrai, si vous ne me donnez occasion de changer. Je me porte très-bien, Dieu merci, fort à votre service. Adieu, mon cœur, je te baise un million de fois.

De Falaise, ce huitieme Janvier.

En achevant cette Lettre, ceux de Bayeux m'ont apporté les clefs, qui est une très-bonne Ville.

LETTRE XII.

Mon cœur, vous n'avez pas daigné m'écrire par Bycofe. Pensez-vous qu'il vous sied bien d'user de ces froideurs? Je vous en laisse à vous-même le jugement. J'ai été très-aise de savoir de lui le bon être auquel vous êtes. Dieu nous y maintienne, & me continue ses bénédictions comme il a fait jusqu'ici. J'ai pris cette Place sans tirer le canon que par moquerie, où il y avoit mille Soldats & cent Gentilshommes; c'est la plus forte que j'aie réduite en mon obéissance, & la plus utile, car j'en tirerai soixante mille écus. Je vis bien à la Huguenote; car j'entretiens dix mille étrangers, & ma maison, de ce que j'acquiers chacun jour, & vous dirai que Dieu me bénit tellement, qu'il n'y a que peu ou point de maladies en mon armée, qui

augmente de jour à autre. Jamais je ne fus si sain; jamais vous aimant plus que je fais. Sur cette vérité, je te baise, mon ame, un million de fois.

De Lyzieux, ce seizieme Janvier.

LETTRE XXXI.

MOn cœur, j'ai achevé mes conquêtes jusqu'au bord de la mer; Dieu bénisse mon retour comme il a fait le venir. Il le fera par sa grace, car je lui rapporte tous les bonheurs qui m'arrivent. J'espere que vous entendrez bientôt parler de quelques-unes de mes saillies; Dieu m'y assiste, par sa grace. Le Légat, l'Ambassadeur d'Espagne, le Duc de Mayenne, tous les Chefs des ennemis sont assemblés a Paris. Les oreilles me devroient bien corner, car ils parlent bien de moi. J'ai reçu hier de vos Lettres par l'homme de Revignan. Je fus très-aise de savoir votre bon état; pour moi, je me porte à souhait, vous aimant plutôt trop qu'autrement. J'ai failli à être tué trentes mois à ce bor...; Dieu est ma garde. Bon soir, mon ame: je m'en vais plus dormir cette nuit que je n'ai fait depuis huit jours. Je te baise un million de fois.

Ce 29 Janvier.

LETTRE XXXII.

MOn cœur, ne doutez pas que je ne prenne bien garde à moi; mais ma principale assurance est en Dieu, qui me gardera par sa grace. Votre fils sera ici la nuit du tout guéri. Nous sommes devant Vendôme, que j'espere prendre demain, & veux nettoyer les environs de Tours devant que d'y al-

ler. Il n'est pas croyable les menées qui se font par-tout. Je dis dedans moi-même, le Diable est déchaîné, Dieu sera sur tout; par conséquent mes affaires iront bien, car j'ai en lui toute ma confiance. Soyez toujours assurée de ma foi, elle est inviolable. Bon jour, mon ame: je m'en vais aux tranchées. Je te baise un million de fois. Nos Reytres sont entrés en Champagne, c'est-à-dire, les trois mille, & cinq mille Lansquenets; car la grande levée n'y viendra qu'en Juin. Dans deux jours j'y envoie le Maréchal d'Aumont pour les employer en Lorraine, jusqu'à ce qu'ayant fait mes affaires à Tours, je les puisse aller joindre, qui sera à la mi-Décembre; & pense vous pouvoir assurer que vers la fin de Janvier je serai dans Paris. Adieu.

LETTRE XXXIII.

Mon ame, je vous prie de trouver bon (si le malheur vouloit que M. de Turenne mourût) que je ne donne l'Etat que vous demandez à votre fils; ce n'est pas chose propre, & ce seroit le rendre inutile; car depuis qu'ils sont à cette charge, elle est si cagnarde, que c'est la perte d'un jeune homme. Vous me l'avez donné, laissez le-moi nourrir à ma fantaisie, & ne vous mettez point en peine de lui; j'en aurai tel soin, que vous connoîtrez combien je l'aime pour l'amour de vous. J'en ai parlé à Labasse, & de vos autres affaires. Je suis en colere quand vous croyez qu'il ne me faut que vouloir. Je vous jure qu'étant Roi de Navare, je n'ai point éprouvé les nécessités que j'ai depuis un an. Je suis devant Paris, où Dieu m'assistera. Le prenant, je pourrai commencer à sentir des effets de la Couronne. J'ai pris les ponts de Charenton &

Saint Maur à coups de canon, & pendu tout ce qui étoit dedans. Hier je pris les Fauxbourgs de Paris de force. Les ennemis y perdirent beaucoup, & nous peu. Bien est vrai que M. de Lanoue y fut blessé ; mais ce ne sera rien. Je fis brûler tous leurs moulins, comme j'ai fait de tous les autres côtés. Leur nécessité est grande, & faut que dans douze jours ils soient secourus, ou ils se rendront. J'envoie querir votre fils, car je crois qu'il se fera quelque chose de beau ici devant. Je retiens Castylle pour huit jours. Je me porte très-bien, Dieu merci, & vous aime plus que vous ne faites moi. Dieu me donne la paix, que je puisse jouir de quelques années de repos ; certes je vieillis fort. Il n'est pas croyable les gens que l'on met après moi pour me tuer ; mais Dieu me gardera. Je suis fort fidélement servi, & vous dirai que les ennemis me feront plutôt mal que peur. Sur cette vérité, je te baiserai, mon cœur, un million de fois les mains, la bouche & les yeux.

A Chelles, ce treizieme Mai.

LETTRE XXXIV.

VOus saurez bientôt de mes nouvelles par Lavye, pour qui j'ai fait en votre faveur chose de quoi il est content. Saint-Denis & Dammartin se sont rendus. Paris est aux abois, de telle façon que cette semaine il lui faut une bataille ou des Députés. Les Espagnols se joindront mardi prochain au gros Duc ; nous verrons s'il aura du sang au bout des ongles. Je mene tous les jours votre fils aux coups, & le fais tenir fort sujet auprès de moi ; je crois que j'y aurai de l'honneur. Castylle enrage que son régiment ne vient point. Je vis hier des Dames qui venoient

de Paris, qui me conterent bien des nouvelles de leurs miseres. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien au monde comme vous. C'est chose de quoi je m'assure que ne douterez jamais. Sur cette vérité, je vous baise, mon ame, un million de fois ces beaux yeux, que je tiendrai toute ma vie plus chers que chose du monde.

Ce quinzieme Juillet.

LETTRE XXXV. *

MOn cœur, il n'est rien survenu de nouveau depuis le département de Maraval, sinon que ce qui restoit de Walons, s'en sont retournés en Flandres, sans que le Duc du Maine ait eu pouvoir de les arrêter : les Reiytres en ont fait de même, qui ont été presque tous dévalisés par les leurs mêmes. Le Légat veut traiter à cette heure de la paix ; il ne se parle plus que d'excommunication ; croyez que je ne m'endormirai pas en sentinelle. Je me porte très-bien, Dieu merci, vous aimant comme vous le pourriez souhaiter. Vous auriez pitié de moi, si vous me voyiez, car je suis si accablé d'affaires, que j'en succombe sous le faix. Aimez-moi comme celui qui ne changera jamais de volonté envers vous. C'est assez dire. Je baise un million de fois vos beaux yeux.

LETTRE XXXVI. **

MAdame, j'ai bien reconnu que vous avez été par-delà, où vous vous êtes employée pour

* En 1590.

** Cette Lettre est adressée à Madame la Comtesse de Guische.

mon service ; aussi je savois bien que votre présence y étoit très-nécessaire. Depuis quinze jours en deçà, les forces de France & d'Espagne se sont affrontées, & Dieu a voulu que ces bravaches s'en sont retournés avec honte. Le Cardinal vint pour secourir cette Place finieusement, & il s'en est retourné honteusement sans rien faire. Demain nous entrons dans la Place, & incontinent après je me remets aux champs avec mon armée, pour employer le reste de ce mois & le prochain. Si Dieu bénit mon labeur, comme je l'espere & l'en prie, nous aurons de quoi les braver. Je mande à Grammont, puisqu'il n'est plus nécessaire par-delà, de me venir trouver ; car il peut toujours apprendre près de moi, & mon naturel est de l'aimer. J'ai une extrême envie d'aller faire un tour en Anjou & en Bretagne pour ranger le Duc de Mercœur à la raison. Adieu, Madame, je vous baise les mains.

Ce onzieme Septembre, au camp d'Aniens.

LETTRE XXXVII.

J'Ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé, que je tiendrai comme je le dois Dieu sait avec quelle joie j'ai reçu votre Lettre. A cette heure, confessez-vous que vous aviez envie de m'affliger ? Je vous ai toujours aimée avec toute perfection ; mon amour étoit fondé sur vous & sur vos vertus. ces deux piliers ensemble sont hors de ruine. Laissons ces discours : le sort en est jetté, il ne doit plus avoir de doute entre nous Je me porte très-bien du corps, traversé de l'esprit comme la saison le veut, ayant assiégé un Château au commencement par faim, puis la contrariété du temps ayant préjudicié à mon dessein. Quoique votre...

vous a dit, j'ai été contraint de m'y embarquer à bon escient, je doute de l'issue; la saison m'est contraire, & les ennemis font tous leurs efforts de s'assembler pour m'accabler: ce qui en réussira, vous sera tôt mandé par la voie de Marsan, puisque vous le voulez. Ainsi, Dieu qui a toujours béni mes labeurs, me donnera peut-être meilleure issue que je ne l'espere; c'est pourquoi voyez ma sœur plus souvent que vous ne faisiez. Je sais qu'il n'y a point de danger de lui dire tout; elle vous en aimera mieux, lui ayant dit qu'il faut qu'elle le fasse. Le Comte de Soissons dit que l'on parle fort de son mariage avec Mademoiselle de.... Il nie d'avoir été amoureux d'Essa; bien, dit-il, qu'on l'a été de lui. Les Etats n'etoient point encore ouverts hier, dix-septieme d'Octobre. L'on parle diversement de leur tenue. Hier, quatorze chevaux de la troupe de Boullée, menés par son Lieutenant, rencontrerent la meilleure compagnie des Chevaux-Légers de Mercœur, la défirent, & ne s'en sauva que trois de trente lances qu'ils étoient. La plupart des nôtres étoient désarmés, ne pensant aucunement à l'ennemi. Leur Chef est pris. Des nôtres, le..... est blessé & huit Gentilshommes; le moindre a quatre coups, tous d'épée, mais nul n'en mourra. Dans deux jours je vous dépêcherai un Courier, & serai aussi soigneux de vous faire savoir de mes nouvelles, que je desire savoir des vôtres. Je m'en vais à la tranchée. Adieu, mon ame; je te baise & rebaise un million de fois.

Ce dix huitieme Octobre.

J'ai resté à Arsac deux jours depuis la Lettre écrite, pensant apprendre quelque chose de nouveau.

LETTRE XXXVIII.*

MOn cher cœur, je fus tout hier empêché à la réception de M. le Duc de Mantoue, qui eſt certes un honnête Prince, & le plus courtois du monde. Je penſe le mener Mardi à Saint-Germain. Nos brouillons ſont bien alertes, & me font ſonder de tous côtés. Ces femmes ſont fort mauvaiſes; mais elles ne trouvent plus d'oreilles à ma femme pour eux, qui me demande des nouvelles de notre fils avec ſoin, & qu'elle croyoit que vous en aviez été bien en peine. Il y a long-temps qu'elle ne vous avoit nommée ſans rougir que ce coup-là; car elle ne montra nulle émotion, & parlâmes long-temps de toutes ces brouilleries. Je me porte bien, Dieu merci, vous aimant plus que vous ne faites à moi; car c'eſt ſans reſtriction, ni modification, comme vous. Bon jour, mon tout; je te baiſe un million de fois. Je te prie, ne me parle plus de demain.

LETTRE XXXIX.**

MOn cher cœur, ce ne ſont point les dévotions qui m'ont empêché de vous écrire; car je ne penſe point mal faire de vous aimer plus que choſe au monde: mais c'eſt que je me ſuis trouvé ſi mal, qu'en ſortant des ſervices, il me falloit mettre au lit demi-mort: & pour achever de me peindre, le jour de Pâques* j'ai touché douze cents cinquante malades, & hier j'ai pris

* A la Marquiſe de Verneuil, en 1608.

** Pâques fut le 6 Avril de l'an 1608.

médecine, qui ne m'a pas (ce me semble) fort profité ; car il y a huit jours que je ne dors point, & j'ai le sang si échauffé, que je suis en perpétuelle inquiétude. Demain je serai saigné. Dès le soir je vous manderai de mes nouvelles : bien, dès à cette heure, vous puis je dire que vous êtes mon cher cœur, que je baise un million de fois.

LETTRE XL.

QUand vous refusez de faire ce que je vous prie, toutes vos belles paroles ne me satisfont point ; je les trouve toujours contraires aux effets. Ce n'est pas d'à cette heure que j'ai cette opinion ; mais vos déportements m'y confirment de plus en plus. Pour le Jubilé ; * vous le pourrez aussi bien faire avec vôtre Curé qu'ici, car il est général. Je vous donne le bon soir & vous baise les mains.

LETTRE XLI.

MEs chers amours, je ne vous verrai donc point qu'après l'accouchement de ma femme. J'avois déjà pourvu aux affaires dont vous m'avez écrit pour l'Abbé de Cluny. Il n'est point malade. Je m'en vais demain contre le Cerf. Mon fils d'Orléans a été fort mal aujourd'hui d'un fort violent accès de fievre, qui lui a fini par un grand vomissement. Il se porte fort bien, Dieu merci, à cette heure, comme aussi fait tout le reste de mon ménage. Bon soir, mon cher mi-

* Paul V publia un Jubilé le 6 Septembre 1608.

non ; je te donne le bon soir, & te baise & rebaise un million de fois.

LETTRE XLII.

MOn cher cœur, j'ai montré au soir votre lettre à ma femme, lui demandant avis de ce que je vous répondrois. Je la regardois au visage pour voir si j'y verrois de l'émotion, quand elle lisoit votre lettre, comme d'autres fois j'avois vu quand on parloit de vous. Elle me répondit, sans aucune altercation, que j'étois le Maître, que je pouvois faire ce que je voulois; mais qu'il lui sembloit que je devois vous contenter en cela. Tout le reste du soir elle fut fort joyeuse, & parlâmes par reprises de vous, & me dit en riant, que si la Princesse de Conty lui avoit vu lire votre Lettre, elle seroit bien en peine; car elle se tourmentoit tellement de tout, qu'elle ne s'ébahissoit pas si elle étoit aussi maigre. Envoyez donc votre carrosse & ce qu'il faut pour les mener. Ils seront Mercredi à Chaillot, n'ayant voulu qu'ils demeurassent à Paris pour les flux de sang qui y courent. J'enverrai quelqu'un de mes Gentilshommes avec eux. Le Duc de Mantoue nous vient voir *incognito*, avec quarante chevaux de poste; il sera le vingt-unieme de ce mois ici. Comme nous retournerons à Paris, je vous le manderai, pour renvoyer nos marmots à Saint-Germain. Aimez-moi bien, mon cher cœur, & je vous jure que vous l'êtes de moi autant que vous le fûtes jamais. Je vous donne le bon soir, & un million de baisers.

LETTRE XLIII.

VOus dites que vous ne ſavez plus que faire pour me contenter, & vous n'y avez pas ſeulement eſſayé, ni répondu à la premiere plainte que porte ma lettre. Vous êtes une moqueuſe, & au partir delà, vous dites que vous me connoiſſez bien. Vous vous êtes ſi mal trouvée de me vouloir mener à la baguette, que vous vous devriez être faite ſage. Vous me menacez de vous en aller à Verneuil; faites ce qu'il vous plaira; ſi vous ne m'aimez pas, je ſerai fort aiſe de ne vous point voir; ſi vous dites m'aimer, c'en eſt un mauvais témoignage que de s'en aller quand j'arrive. Je verrai donc par cette action quelle vous êtes. Je ſerai Jeudi à Paris, auſſi mal ſatisfait de vous, ſi vous ne changez de ſtyle, que je fus jamais. Sur cette vérité, je vous baiſe les mains.

LETTRE XLIV.

VOus vous êtes mépriſe dans votre lettre; car vous dites que je ſuis votre cher cœur & que vous n'êtes pas le mien. Je ne vous ôtes jamais rien, & vous m'avez privé de tout ce que vous pouviez: voilà une raiſon où il n'y a point de réponſe. N'alambiquez point votre eſprit à en chercher; car il vaut mieux ſe taire que de ne dire rien qui vaille. Pour moi, je vous aime ſi chérement, que moi-même ne me ſuis rien au prix; je vous le jure, mes cheres amours: mais me pen-

ſer nourrir de pierres après m'avoir donné du pain.... Jugez mon âge, ma qualité, mon eſprit & mon affection, & vous ferez ce que vous ne faites point. Bon jour mon tout, & un million de baiſers.

DIFFÉRENTS PORTRAITS HISTORIQUES D'HENRI IV.

PLusieurs Historiens nous ont tracé le portrait de Henri-le-Grand. Voici celui que Sully, son Ministre & son ami, nous en a donné dans ses Mémoires. » La nature, dit-il, prodigua à ce Prince » toutes ses faveurs, excepté celle d'une mort telle » qu'il devoit l'espérer. Il avoit la taille, le corps » & tous les membres formés avec cette propor- » tion qui constitue non-seulement ce qu'on ap- » pelle l'homme bien fait, mais encore l'homme » fort, adroit, vigoureux & sain. Son teint étoit » animé; tous les traits de son visage vifs & agréa- » bles, ce qui lui donnoit une physionomie des » plus heureuses. Ses manieres étoient d'ailleurs » si familieres & si engageantes, que ce qu'il y » mettoit quelquefois de majesté, n'en déroboit » jamais entiérement cet air de facilité & d'enjoue- » ment qui lui étoit naturel. Il étoit né généreux, » vrai, sensible & compatissant. Il avoit pour ses » Sujets la tendresse d'une mere, & pour l'Etat » l'attachement d'un pere de famille. Cette dispo- » sition le ramenoit toujours, & du sein même des » plaisirs, au projet de rendre son Peuple heu- » reux, & son Royaume florissant. Delà cette » fécondité à imaginer, & cette attention à per- » fectionner une multitude de Réglements utiles. » Il seroit difficile de nommer une branche de » l'administration, & même une condition ou » une profession sur laquelle ses réflexions ne se

» soient portées. Il vouloit, disoit-Il, que la gloi-
» re disposât de ses dernieres années, & les
» rendît tout ensemble agréables à Dieu & utiles
» aux hommes. L'idée du grand & du beau se
» trouvoit placée comme d'elle même dans son
» esprit : ce qui lui faisoit regarder l'adversité com-
» me un simple obstacle passager. Le temps est la
» seule chose qui lui ait manqué pour condui-
» re ses utiles projets à leur fin. L'ordre & l'écono-
» mie étoient des vertus nées avec lui, & ne lui coû-
» toient presque rien. Jamais Monarque n'auroit
» été plus en état de se passer de Ministres : le détail
» des affaires n'étoit point pour lui un travail,
» mais un amusement. Les Princes qui veulent
» s'occuper du gouvernement de leur Etat, se
» trouvent souvent incapables, ou de s'abaisser
» au détail des affaires, ou de s'élever à des ob-
» jets plus importants. Mais l'esprit de Henri sa-
» voit se proportionner à tout. Ses différentes Let-
» tres en sont autant de preuves ; & l'usage où
» l'on étoit de s'adresser à lui directement pour
» de simples bagatelles, le montre encore plus
» clairement. Ce Prince, par de continuelles ré-
» flexions sur les effets de la colere, par l'usage
» d'une longue adversité, par la nécessité de se
» faire des Partisans ; enfin par la trempe d'un
» cœur tourné vers la tendresse, avoit converti ses
» premiers transports si bouillants, en de simples
» mouvements d'impatience, qui se faisoient apper-
» cevoir sur son visage, dans son geste & plus ra-
» rement dans ses paroles. Malgré l'extérieur gra-
» ve dont la majesté royale semble imposer la né-
» cessité, il se livroit volontiers à la douce joie
» que l'égalité des conditions répand dans la so-
» cieté. Le vrai grand Homme sait se plier aux
» plaisirs de la vie privée ; il ne perd rien à s'a-
» baisser ainsi dans le particulier, pourvu que,
» hors de cette sphere, il se montre également

» capable des devoirs de son rang ; mais le Cour-
» tisan se souvient toujours qu'il est avec son
» maître.

» Après avoir loué ce Prince d'une infinité de
» qualités vraiment estimables, il ne faut pas dissi-
» muler les défauts qui les ont obscurcies. Je m'ima-
» ginerois, ajoute M. de Sully, n'avoir travaillé
» qu'à demi pour l'instruction des hommes, & sur-
» tout pour celle des Princes, mon principal objet
» étant de satisfaire les uns & les autres, si je re-
» tranchois quelque chose à ce présent tableau.
» Je veux ouvrir devant eux le cœur où tant de
» grandeur se trouve mêlée à tant de foiblesses,
» afin que l'une leur devienne plus sensible par
» l'autre, & qu'ils se tiennent d'autant plus en
» garde contre une passion dangereuse, qu'ils ver-
» ront qu'elle peut faire naître en eux mille hon-
» teux mouvements dont ils ne se seroient pas crus
» capables. La timidité, le découragement, la
» bassesse, la jalousie, les fureurs, & même la
» fausseté & le mensonge; oui, le mensonge &
» la fausseté : Henri, cet homme si franc, les a
» connus dès qu'il s'est livré à l'amour. Je me
» suis souvent apperçu, continue toujours M. de
» Sully, qu'il me trompoit par de fausses confi-
» dences, lorsque rien ne l'obligeoit à m'en faire
» de véritables ; qu'il feignoit des retours à la rai-
» son, & des résolutions que son cœur désavouoit ;
» enfin, qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa
» chaîne, lorsque intérieurement il faisoit ser-
» ment de ne la jamais rompre, & qu'il en ser-
» roit plus étroitement les nœuds. Son attache-
» ment au jeu, sa passion pour les femmes, sa
» douceur souvent poussée jusqu'à la foiblesse, &
» son penchant pour tous les plaisirs, lui firent
» commettre des fautes, lui firent perdre du
» temps, & l'entraînerent dans de folles dépenses.
» Mais pour donner, à la vérité, ce qu'on lui doit

» des deux côtés, avouons que ses ennemis ont
» beaucoup exagéré ses défauts. Il fut, si l'on
» veut, l'esclave des femmes; mais jamais elles
» ne déciderent du choix de ses Ministres, ni du
» sort de ses serviteurs, ni des délibérations de
» son Conseil. Ses autres défauts peuvent égale-
» ment être regardés comme des foiblesses. Il suf-
» fit de voir ce qu'il a fait, pour convenir qu'il
» n'y a aucune comparaison à faire dans sa per-
» sonne entre le bien & le mal; & puisque l'hon-
» neur & la gloire ont toujours eu le pouvoir de
» l'arracher au plaisir, on doit les reconnoître pour
» ses grandes & véritables passions. (*Mémoires de Sully.*)

» Un exercice laborieux, dit le Gendre, avoit
» rendu ce Prince infatigable, ne se lassant point;
» souffrant patiemment le chaud & le froid, la
» faim & la soif, l'insomnie & le travail. Il étoit
» né homme de guerre, intrépide dans la mêlée,
» de sang-froid dans le commandement, d'une pré-
» sence d'esprit & d'une promptitude incroyable
» dans l'exécution; hardi dans ses entreprises,
» mais hardi avec jugement. Son regne ne fut
» qu'une suite de victoires couronnées par la clé-
» mence, & soutenues par une habile politique
» dans le Gouvernement. Il étoit magnifique dans
» les occasions d'éclat: du reste, si bon ménager,
» que quelque dépense qu'il eût faite à la guerre,
» en bâtiments, en meubles, présents & pensions,
» il laissa, ses dettes payées, plus de quinze mil-
» lions dans ses coffres: somme considérable pour
» ce temps-là. Son principal défaut est d'avoir
» trop aimé le jeu & les femmes. Il fut maître de
» ses autres passions & esclave de celles-là. Mais
» on a presque oublié ses défauts, pour ne se
» souvenir que de ses grandes qualités: entre tou-
» tes les autres, sa valeur héroïque, éprouvée en
» tant d'occasions, & sa clémence si salutaire à

tant

» tant de personnes, méritent des louanges im-
» mortelles. Ces deux vertus disputerent toujours
» entr'elles à qui vaincroit ses ennemis ; & on ne
» sauroit dire si ce fut à force de combattre qu'il
» conquit son Royaume, ou à force de pardon-
» ner. Henri étoit Roi, & régnoit en effet : son
» Conseil étoit composé de Ministres expérimen-
» tés, mais il étoit le plus habile de son Conseil.
» Quand une beauté l'avoit touché, il aimoit jus-
» qu'à la folie. Dans les premiers transports, il
» n'étoit rien moins que Henri-le-Grand. S'il est
» vrai qu'Hercule fila pour la belle Omphale, il
» est pareillement vrai qu'Henri IV se travestit
» en paysan, & mit sur sa tête une botte de paille
» pour pouvoir aborder la belle Gabrielle d'Es-
» trées. » (*Histoire de France par le Gendre.*)

» Henri IV, dit Pérefixe son Historien, avoit
» le front large, les yeux vifs, le nez aquilin,
» le teint vermeil, la physionomie douce & majes-
» tueuse, & néanmoins l'air martial, le poil brun
» & assez épais. Il portoit la barbe large & les che-
» veux courts. Il commença à grisonner dès l'âge de
» trente-cinq ans. A ce sujet, il avoit coutume de
» dire à ceux qui s'en étonnoient : *C'est le vent de
» mes adversités qui a donné là.*

§ La France, selon le témoignage de l'Auteur de *l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, » n'a point eu de meilleur ni de plus grand
» Roi que Henri IV. Il étoit lui-même son Gé-
» néral & son Ministre : il réunissoit à une ex-
» trême franchise la plus adroite politique ; aux
» sentiments les plus élevés, une simplicité de
» mœurs charmante ; & à un courage de Soldat,
» un fond d'humanité inépuisable. Il rencontra
» ce qui forme & déclare les grands Hommes,
» des obstacles à vaincre, des périls à essuyer,
» & sur-tout des adversaires dignes de lui. En-

» fin, comme l'a dit un de nos plus grands Poëtes : »

Il fut de ses Sujets le Vainqueur & le Pere.

Ce grand Prince avoit contracté une si forte habitude d'avoir la cuirasse sur le dos & le casque en tête, qu'il sembloit que ce fût son habillement naturel. Comme il étoit le meilleur Cavalier de son Royaume, il étoit presque toujours à cheval, excepté dans les dernieres années de de sa vie. Au moindre besoin il couroit la poste à franc étrier ; ce qui lui fit dire, *qu'il usoit plus de bottes que de souliers.*

Dans les camps, ce n'étoit pas seulement par sa bravoure qu'il se faisoit remarquer, mais encore par cette bonté de cœur qui lui faisoit regarder le moindre Soldat comme son égal. Perefixe le représente assis au corps-de-garde avec des Soldats, & couché avec eux sur la paille, tenant d'une main un morceau de pain bis qu'il mange, de l'autre un charbon avec lequel il dessine un camp & des tranchées. » On l'a vu, ajoute cet Historien, » consoler les pauvres durant la guerre, & cher- » cher à leur faire entendre que ce n'étoit pas lui, » mais la Ligue, qui étoit cause de leur misere. »

En temps de paix, il se familiarisoit avec les plus petits, s'égarant exprès de ses gens, pour se mêler avec les Marchands, auxquels il faisoit des questions, pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit dire, & pour tirer connoissance des calamités que souffroit son Peuple. Lorsque, les Courtisans lui représentoient de ne point s'éloigner du secours de leur zele : *Eh ! qu'ai-je besoin de secours*, disoit-il, *au milieu de mes enfants ? Ai-je mérité de les craindre.*

On peut dire qu'il étoit de tout cœur, & qu'il n'avoit point de fiel. Il employoit la patience, les bienfaits & l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés : il dissimuloit même

leurs mauvaises volontés ; & malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire le mal, & les tournoit au bien. On lui parloit quelquefois d'un ennemi farouche & fanatique, dont sa bonté n'avoit pu encore fléchir la haine : *Je lui ferai tant de bien*, disoit-il, *que je le forcerai de m'aimer.*

Ce bon Prince n'ignorant point qu'un Roi n'est que l'économe du bien de ses Sujets, diminuoit, autant qu'il lui étoit possible, les dépenses de sa table & de ses habits, & se contentoit d'être vêtu de drap gris, avec un pourpoint uni de satin ou de taffetas. Il se moquoit de ces Courtisans, *qui portoient*, disoit-il, *leurs châteaux & leurs bois sur leurs épaules.*

Quel Souverain montra plus d'amour pour la justice qu'Henri-le-Grand ? Un de ses projets étoit de diminuer, en faveur de ses Peuples, les longueurs & les frais énormes des procédures. *Je sais*, disoit-il quelquefois, *qu'il faut soutenir son droit par beaucoup d'argent : il m'en souvient ; j'ai boursillé moi-même.*

§ Dans toutes les occasions de sa vie, il soutint avec la plus grande fermeté son autorité & la majesté Royale ; & pour employer ici une de ses expressions familieres, *il n'avoit pas les ongles pâles.* Cependant il évita toujours les coups d'autorité : il les appelloit *des voies irrégulieres, qui ne réussissent que par la force & la violence.*

Par-dessus ces grandes qualités excelloient la tendresse & l'amour qu'il avoit pour son Peuple. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix & à son aise ; il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Il se flattoit de rendre son Royaume si florissant, que le moindre Paysan *eût une poule à mettre le Dimanche dans son pot.* C'étoit l'expression naïve par laquelle ce bon Roi faisoit connoître le sentiment paternel dont il étoit animé.